



Digitized by the Internet Archive
in 2025

RECHERCHES HISTORIQUES
SUR CETTE TRADITION
QUE LA MORT
DANS
LA COMPAGNIE DE JÉSUS
EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION

PAR
LE P. JACQUES TERRIEN
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nouvelle édition, revue et augmentée.



POITIERS
IMPRIMERIE OUDIN
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

—
1883

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CETTE TRADITION

QUE LA MORT DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CETTE TRADITION

QUE LA MORT

DANS

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

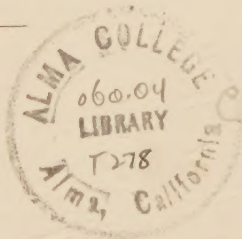
EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION

PAR

LE P. JACQUES TERRIEN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nouvelle édition, revue et augmentée.



POITIERS

IMPRIMERIE OUDIN

4, RUE DE L'ÉPERON, 4

—
1883

Property of
CLgA

Please return to

**Graduate Theological
Union Library**

42781



S. 20526.

Ces *Recherches* remontent à l'année 1867. Le P. Philippe de Carrière, de la Mission de la Nouvelle-Orléans, et le P. Aloïs Pfister, actuellement missionnaire en Chine, faisaient leur troisième année de probation à Laon, dans notre ancienne maison de St-Vincent, sous la direction du P. Sébastien Fouillot. Un jour, comme ils s'entretenaient ensemble du bonheur et de la sécurité de ceux qui meurent dans la Compagnie, le P. de Carrière engagea le P. Pfister à recueillir ce que nos anciens Pères avaient pu laisser sur ce sujet. Celui-ci agréa volontiers la proposition; il rassembla un nombre de pièces et d'indications empruntées aux Bollandistes, — *Acta SS. 31^a Julii*, au P. Lancicius, — *de Præstantia Instituti Societatis Jesu*, et à l'I-

mago primi sæculi, les condensa brièvement dans une lettre et les envoya à Laval. Le P. Frédéric Studer était alors Recteur de la maison de St-Michel. A l'époque de la rénovation des vœux, il pensa que ces documents mis en œuvre et développés avec une certaine étendue seraient de nature à faire plaisir et à édifier.

Il nous confia cette tâche, qu'une bibliothèque assez bien pourvue rendait plus facile. Malgré ses imperfections, le travail fut bien accueilli, et ajouta sa part à la ferveur et à l'allégresse de la fête. Bientôt il s'en fit des copies manuscrites qui se répandirent dans un certain nombre de Maisons et de Provinces : l'une de ces copies fut traduite en allemand ; une autre fut autographiée à Vals ; une troisième fut placée sous les yeux de Sa Paternité, qui voulut bien la lire avec bienveillance et en témoigner sa satisfaction.

Cependant il sembla préférable de ne point aider à cette diffusion toute spontanée

et de l'abandonner au bon plaisir de chacun, sans y mêler aucun concours actif. Il était permis, en attendant, de recueillir çà et là les matériaux qui avaient échappé aux premières recherches, de mettre à profit les observations et les conseils qui étaient présentés, et de préparer une seconde rédaction moins imparfaite que la précédente. C'est cette rédaction qui parut en 1874.

Elle fut reçue, on peut le dire, avec un véritable empressement. Il était évident qu'elle répondait à une persuasion commune ; on était heureux de voir enfin réduite en thèse une tradition ancienne sans doute et respectable, mais pour un grand nombre indécise et mal définie. Les témoignages les plus marqués en vinrent de toute part et jusque des lointaines missions des Montagnes Rocheuses ; des traductions autorisées et encouragées par les supérieurs ne tardèrent pas à être publiées et portèrent à tous les enfants de la Compa-

gnie la connaissance du précieux privilège.

Cependant cette seconde rédaction avait encore des lacunes. Quelques faits avaient été à peine effleurés, faute de renseignements suffisants. On demandait à l'auteur de les compléter. On le pressait de continuer ses recherches ; et la thèse étant surtout historique, on l'engageait à ne pas craindre de multiplier les citations. Du reste, on était bien aise de connaître aussi ce qui, même en n'ajoutant qu'un poids secondaire aux preuves principales, pouvait dilater le cœur, faire aimer davantage notre vocation et rendre plus légers les sacrifices acceptés pour elle. On souhaitait seulement, pour dégager le texte, que les plus longues notes et les digressions fussent rejetées en appendices à la fin du volume. Nous avons essayé de faire droit à ces différents désirs.

La petite étude sur le nombre approximatif de ceux qui sont morts dans la Compagnie

soulevait des critiques diverses. Quelques-uns disaient qu'elle jetait un voile de tristesse sur les conclusions si consolantes de la thèse elle-même, et qu'elle en effaçait ainsi en partie le meilleur fruit ; ils ajoutaient qu'elle n'était nullement nécessaire, et qu'on pouvait la retrancher sans nuire au vrai développement du sujet. D'autres pensaient au contraire qu'elle avait son utilité, qu'il était bon de placer la crainte à côté de l'espérance : c'étaient des faits ; pourquoi les dissimuler ? Ils portaient avec eux un enseignement précieux ; pourquoi ne pas en user ? Notre amour pour la Compagnie ne doit-il pas être un amour sérieux et fort, et non de pur sentiment ? Ces considérations nous ont déterminé à maintenir cette étude.

Les réflexions qui terminaient la courte préface ne sont hélas ! aujourd'hui que plus fondées encore. Les florissantes Provinces qui à plusieurs reprises avaient ouvert avec tant

d'empressement leurs bras et leurs cœurs à leurs sœurs dispersées sont dispersées à leur tour; leurs œuvres les plus chères et les plus fécondes sont interdites ou entravées, et leurs membres sont condamnés à l'isolement ou à l'exil. Ce redoublement d'épreuves a fait penser que c'était le temps de remettre de nouveau en lumière notre tradition.

Les promesses de l'Évangile en faveur de ceux qui souffrent persécution pour le nom de Jésus-Christ sont sans doute plus efficaces, et, d'autre part, un enfant de la Compagnie a été instruit de bonne heure à ne pas s'effrayer de la tempête. Toutefois, il ne sera pas inutile, au milieu de si cruelles tribulations, de nous remettre devant les yeux les motifs particuliers que nous avons de prendre courage et de nous consoler. Bien que les témoignages sur lesquels ces motifs reposent n'aient qu'une valeur purement humaine, ils ne pourront manquer cependant de nous

affermir dans notre vocation, et de resserrer de plus en plus les liens de filial amour qui nous unissent à elle.

Ces *Recherches*, qui sont dédiées à tous les Pères et Frères de la Compagnie de Jésus, n'ont point d'autre but ni d'autre ambition.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE,

En la fête de S. Ignace, 31 juillet 1883.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CETTE TRADITION

QUE LA MORT DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION.



CHAPITRE PREMIER

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. — PRINCIPAUX AUTEURS
CONSULTÉS. — DIVISION DE L'OUVRAGE.

C'est une tradition qui remonte aux premiers temps de la Compagnie, et qui s'est fidèlement conservée parmi nous, que la persévérance dans notre vocation est un gage assuré de salut, et qu'il suffit de mourir enfant de saint Ignace pour trouver grâce au tribunal de Dieu, et pour aller grossir au ciel les rangs des prédestinés. Cette tradition, sans doute, repose avant tout sur les promesses de Notre-Seigneur à ceux qui le suivent dans la voie des conseils :
« Quiconque aura laissé sa maison, ou ses frères,

ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère..., pour l'amour de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle¹ (Matth. xix, 29) ». Mais ces promesses sont communes à tous les religieux, et ne constituent rien de particulier pour la Compagnie. Il faut donc, en dehors de cette base générale, chercher les fondements propres de notre privilège.

Les faits que nous avons à raconter étant presque tous des visions ou des révélations, nous bornons notre tâche à la seule question historique : nous n'allons pas au delà. Nous laissons au lecteur à juger ces faits en eux-mêmes, et à voir quelle autorité il convient de leur donner.

Voici les principaux auteurs auxquels nous les avons empruntés ; il ne saurait être indifférent de les nommer ici :

Les Bollandistes, dans les Actes de saint François

1. Le Vén. P. Lancicius, se fondant sur ces paroles, avait coutume de dire que, dans la religion, ceux-là font injure à Dieu, qui s'inquiètent sans cesse et se tourmentent au sujet de leurs salut. « *Voilà, disait-il, une assurance qui vaut mieux que tous les testaments, toutes les promesses des rois, toutes les révélations, toutes les apparitions des anges, puisque c'est la parole même et la promesse de Dieu écrite dans l'Evangile.* » — Tanner, *Societ. Jes. Apostol. imitat.*, pars 1^a, p. 782. Nous verrons toutefois que le P. Lancicius était loin de négliger les arguments particuliers en faveur de ceux qui meurent dans la Compagnie.

de Borgia, de sainte Thérèse, et en particulier dans ceux de notre Bienheureux Père, au chapitre intitulé : *Gloire posthume de saint Ignace, tirée de l'heureuse fin de ceux qui meurent dans la Compagnie*¹.

Les auteurs de l'*Imago primi sæculi Societatis Jesu*. La direction de cet ouvrage avait été confiée au P. Bollandus : c'est une excellente garantie².

1. Bolland., *Act. SS.*, 31^a Julii, pp. 851 et 852. — Voir encore 10^a Octobr., p. 229, n° 317 ; 15^a Octobr. de S. Teresia Virg., p. 491, n° 1686. Le chapitre que nous mentionnons plus haut, *Gloire posthume...*, reproduit à peu près en entier un document envoyé de Rome au P. Jean Pien, rédacteur des Actes du Saint, par le P. Ignace Pien, son frère. Ce document portait pour titre : *Quo fundamento nitatur vox illa communis salvandorum in Societate?* Les pièces en avaient été recueillies par le P. J.-B. Rossi, Recteur du collège de Turin, et plus tard Censeur général des livres à Rome.

2. Sans doute, l'autorité de ce livre n'est pas admise sans restriction. La rapidité avec laquelle il a été composé — (il fut conçu, ordonné, écrit et imprimé en six mois) — rendait inévitables quelques inexactitudes. Observons cependant que les reproches qui lui ont été adressés, même par des écrivains de notre Compagnie (*Mémoires du P. Rapin.... publiés par L. Aubineau*, t. II, liv. 11, p. 364), portent moins sur la vérité historique des faits, que sur la profusion, un peu naïve peut-être, des louanges prodiguées, dans l'enthousiasme du premier anniversaire centenaire, aux personnes et aux œuvres de la Compagnie. Le cardinal Cienfuegos, *Vida del grande Franc. de Borja*, l. V, § 2, p. 385, 3^e édit., Madrid, 1726 ; — le P. Cassani, *Varones*

Le Vénérable P. Lancicius, dans son opuscule *De l'Excellence de l'Institut de la Compagnie de Jésus*¹.

Enfin le cardinal Alvarez Cienfuegos, dans sa belle vie de saint François de Borgia. C'est à cette dernière source que nous avons plus largement puisé².

ilustres, t. 1, prolog. ; — le P. Southwell, *Biblioth. Scrip-
tor. S. J.*, p. 206, en parlent avec éloges. Que la direc-
tion en ait été confiée au P. Bollandus, Paquot (*Biblioth.
des Ecriv. de la Compagnie de Jésus*, par les PP. de Backer,
t. I, art. *Bollandus*, col. 686) et le P. Cassani le disent
positivement.

1. Il n'est pas besoin de dire combien ce témoignage
reçoit d'autorité du caractère de celui qui l'a rendu. A le
prendre au seul point de vue historique, il reste encore
digne de la plus sérieuse attention. En effet, le P. Lancicius
fut chargé pendant six années entières d'aider le P. Orlan-
dini dans la composition de l'Histoire de la Compagnie, et
de lui fournir les matériaux de ce grand travail. Les re-
cherches que nécessita cet emploi lui donnèrent une telle
connaissance des personnes et des choses de notre Institut,
qu'on l'appelait à Rome le *Calepin de la Compagnie*. —
Opusc. Spiritual. XVII^{um} edit. a P. Joan. Chondzynski,
præfat., p. 7.

2. *La heroyca vida, virtudes y milagros del grande San
Francisco de Borja.*, 3^e édit. Madrid, 1726. Les Bollan-
distes l'appellent un ouvrage remarquable. « Omnium
copiosissime de S. Francisco scripsit P. Alvarus Cienfue-
gos... insigni illo volumine, quod... Matriti prodiit »... —
Acta, SS. 10^a Oct. de S. Fr. Borg., p. 229, n^o 317. Le car-
dinal Cienfuegos déclare, dans sa préface, qu'il composa

La plupart des documents mis en œuvre par le cardinal avaient été rassemblés autrefois en Espagne par le P. André Cazorla, qui fut pendant onze ans *Socius* du célèbre P. Alphonse Rodriguez, dans sa charge de Maître des novices, et qui était contemporain de presque tous les faits qu'il raconte ¹.

cette histoire pour accomplir un vœu : il l'écrivit en entier sur des documents empruntés aux archives du Collège impérial de Madrid, et sur une relation manuscrite de la vie de S. François de Borgia, laissée par le P. Denis Vasquez, confesseur du Saint, et son compagnon pendant de longues années en Espagne et à Rome. *Vida del S. Franc. de Borja*, introd.

1. Cassani, *Varones ilustr.*, t. II, p. 181. Le P. Cazorla recueillit ces pièces pendant qu'il était *Socius* du P. Rodriguez. Il commença par la révélation de S. François de Borgia, qui jusqu'alors n'était qu'une tradition dans la Compagnie. Il écrivit à tous ceux qui l'avaient entendue de la bouche du F. Marcos, et lui donna toute l'authenticité désirable. Animé par ce premier succès, il se mit à la recherche de tous les documents qui se rattachent au même privilège, et en rassembla un grand nombre; mais il ne les publia point.

Ils ne laissaient pas d'être connus, et de faire du bien à ceux qui pouvaient les parcourir. — On lit dans la Vie du P. François de Silva, mort à Séville le 28 février 1673, que ce Père, doué d'un merveilleux talent pour rassurer les âmes inquiètes, n'arrivait pas à se tranquilliser lui-même sur son salut, et que nuit et jour il était tourmenté de la crainte de tomber en enfer. Au plus fort de ses angoisses, sa ressource ordinaire était de prendre les notes du P.

D'autres auteurs, tels que les Pères Nieremberg, Patrignani, Nadasi, etc., nous ont aussi aidé d'une manière très utile ; nous les mentionnerons au fur et à mesure que nous aurons occasion de les citer.

Les promesses que nous avons à exposer n'ont pas toutes la même étendue. Les unes se renferment dans l'enceinte d'une seule maison ; d'autres s'adressent à toute la Compagnie, mais ne comprennent qu'une génération ; une autre embrasse trois siècles ; d'autres enfin ne marquent ni les temps ni les lieux. Nous produirons les unes et les autres, parce que toutes ont contribué, pour leur part, à établir l'opinion dont nous recherchons les origines. Nous les grouperons par catégories, suivant l'ordre que nous venons d'indiquer ; nous placerons d'abord celles qui marquent un temps déterminé, et ensuite celles qui sont générales ou indéfinies.

Cazorla ; il les lisait et les relisait sans fin, jusqu'à ce que la paix et la confiance fussent revenues dans son âme. — Tanner, *Societ. Jes. Apostol. imitat.*, pars 1a, p. 921, 2^e col. Le P. Cazorla mourut à Séville, en 1649, en se dévouant au service des pestiférés : il était âgé de 87 ans. Cinquante ans plus tard, en 1702, le P. Cienfuegos faisait paraître la première édition de la *Vie de saint François de Borgia*, et mettait en œuvre les documents laissés dans les cartons du P. Cazorla.

Le P. Cassani témoigne qu'il les eût en main et qu'il les aurait publiés, si le P. Cienfuegos ne l'eût déjà fait.

Après les révélations, nous rapporterons les sentiments de quelques personnages autorisés par leur vertu ; puis nous citerons un certain nombre de faits ; enfin, pour conclure, mais sans prétendre en tirer un argument rigoureux en faveur de notre privilège, nous dirons quelques mots de la manière dont on meurt dans la Compagnie.

CHAPITRE II

RÉVÉLATIONS EN FAVEUR DE QUELQUES MAISONS PARTICULIÈRES DE LA COMPAGNIE.

Salamanque, 1562, P. Gutierrez ; — Avila, P. Balthasar Alvarez ;
— Mayaguez, 1614, B. Alphonse ; — Valence, 1615, P. Vellido ;
— Grenade, 1645, P. de Medrano ¹.

Le P. Martin Gutierrez était Recteur du collège de Salamanque. Comme il était extrêmement jaloux de la perfection religieuse des siens, il s'affligeait outre mesure des légers manquements qu'il remarquait en eux. Voici comment il fut repris de cette sollicitude exagérée : « Comme il se dueilloit et contristoit pour quelques petites imperfections de ses subjects, dit un vieil auteur, Dieu luy fit voir un petit cœur tout restressy, et qui se noyoit dans deux

1. Voir *Appendice*, n. 4.

gouttes de sang, et luy fut dict que celuy-là estoit son cœur. Puis on luy monstra un aultre grand cœur ; et celuy-cy estoit le cœur de Dieu, qui ne s'ennuye point pour tous les desreglemens qui se trouvent au monde, ains endure patiemment tous les péchéz et offenses des hommes, et les attend à pénitence. Tel, luy dit-on, doit estre ton cœur, et ne te dois affliger pour quelques fautes des religieux que tu as en charge, *veu qu'ils sont tous chéris de Dieu, et prédestinés à la vie éternelle*. Ce qui le consola indiciblement ¹ ». C'est le P. Martin Gutierrez lui-même qui fit connaître cette révélation au Recteur du collège d'Avila, le P. Balthasar Alvarez, lequel était poursuivi des mêmes pensées de tristesse au sujet de ses inférieurs.

Notre-Seigneur voulut joindre lui-même ses consolations à celles du P. Martin Gutierrez ; et pour rassurer les inquiétudes du pieux supérieur, il le favorisa d'une vision toute semblable, comme le P. Balthasar l'atteste dans la *Relation* écrite de sa main.

1. *Tableau des signalés personnages de la Compagnie de Jésus*. Douay, 1622, p. 433. — Voir encore Bartoli, *Degli uomini e dei fatti della Compagnia di Gesù*, t. II, l. 4, p. 487. Turin, Marietti, 1847. — Alegambe, *Mortes illustres...* Romæ, 1657, pp. 72 et 73. — Tanner, *Societ. Jesu, usque ad sanguinis... profusionem militans...* Pragæ, 1675, p. 6.

« A partir de là, ajoute le P. du Pont, N.-S. lui rendit le gouvernement léger, et il éleva son cœur au-dessus des sollicitudes ¹. »

Une seconde révélation du même genre fut faite au B. Alphonse Rodriguez en faveur des religieux du collège de Majorque. C'est le P. François Colin, un des historiens du Bienheureux, et son ami intime pendant les dernières années de sa vie, qui, par un heureux hasard, en découvrit le secret. « Un jour de l'année 1614, dit-il, passant dans le jardin du collège, sous la fenêtre du F. Alphonse, je vis à terre un grand nombre de petits morceaux de papier. Ayant reconnu sur ces débris l'écriture du Frère, je les ramassai avec soin et essayai de les rajuster. Comme l'écrit était considérable, je ne pus y réussir complètement ; mais je parvins à lire ce qui suit : « Il arriva encore quelque chose de plus à cette personne (on sait que le Bienheureux, dans son journal, employait toujours la troisième personne en parlant de lui-même) : au moment où ceux qui avaient pris leur repas à la première table sortaient du réfectoire, elle les considéra avec une tendre affection, les aimant avec sincérité comme des anges, et elle sentit dans son cœur un grand désir

1. *Vie du P. Balthasar* par le V. P. Louis du Pont, traduite par le P. Marcel Bouix, S. J., chap. 23, p. 252.

de se voir avec eux dans le ciel. Il lui fut répondu, pendant qu'ils sortaient de table, non pas une fois, mais plusieurs fois, que ses désirs seraient exaucés ; et je le crois ainsi, car, à mes yeux, ils sont véritablement comme des anges ; pour m'humilier et croître en sainteté, je n'ai besoin, avec la grâce de Dieu, que de les regarder ; et en leurs vertus je trouve tout ce qui me manque. Dieu me fasse ce qu'ils sont eux-mêmes, et j'irai au ciel avec sa grâce. M'entretenant ensuite avec Dieu de ce même sujet, je l'entendis plusieurs fois me renouveler sa promesse¹. » Les Bollandistes dans les *Actes de saint Ignace*, le P. Nadasi dans son opuscule *Pretiosæ occupationes*..., et le cardinal Cienfuegos rapportent aussi la même révélation : ils disent l'avoir empruntée à l'histoire du Bienheureux, écrite par son confesseur, le P. Joseph Ramoy².

1. *Vida, hechos y doctrina del V. Hermano Alonso Rodríguez..... dispuesta por el P. Francisco Colin.....* Madrid, 1652, lib., I, c. 46, p. 53. En 1625, le P. Colin s'embarqua pour les Iles Philippines, où il fut Provincial, et dont il écrivit l'histoire. On peut lire dans le P. Andrade (*Varones ilustr.*, t. I, p. 285) comment, après avoir rapporté les promesses si claires faites au B. Alphonse, le P. Colin était cependant tourmenté de la crainte de n'être pas au rang des prédestinés, et comment, dans cette angoisse d'âme, ayant demandé à Dieu un gage de son salut, il fut exaucé.

2. Bolland, *Act. SS. 31^a Julii*, l. c. — Nadasi, *Pretiosæ*

L'année suivante, 1615, une même assurance de prédestination était donnée à tous les Jésuites du collège de Valence, et en 1645, à tous ceux du collège de Grenade. Le premier fait nous a été transmis par le P. Eusèbe Nieremberg, dans sa Vie du P. Pierre Vellido ; le second, par le P. Andrade, premier continuateur des « Hommes illustres » du P. Nieremberg, dans la Vie du P. Alphonse de Medrano ¹.

« A voir la grande saintete du P. Pierre Vellido, dit le P. Nieremberg, tout le monde était convaincu qu'il irait droit au ciel sans passer par le purgatoire. Le fait suivant confirme cette persuasion. Il y avait alors à Valence une grande servante de Dieu, très affectionnée à la Compagnie et très dévote à notre Père S. Ignace, qui, dans l'espace de plusieurs années, se fit voir souvent à elle, accompagné d'un nombreux cortège d'anges et le nom de Jésus gravé en

occupationes morientium in Societate Jesu, c. 16, n. 23, p. 138. Romæ, 1657. — Cienfuegos, *op. cit.*, p. 393.

L'histoire du Bienheureux dont il est ici question est sans doute restée manuscrite, car on ne la trouve mentionnée ni dans les PP. de Baeker, ni dans la *Bibliographie historique* du P. Carayon.

1. Voir encore Patrignani, *Menologio*, Venise, 1730, t. III, 5 sept., p. 23, et t. IV, 27 octob. p. 202. — Nadasi, *Anus dierum memorabilium Soc. J.*, Anvers, 1665, 5 sept. p. 145, et 27 octob., p. 247. — Drews, *Fasti Societ. Jes.* Brunsbergæ, 1723, 27 octob., p. 419.

lettres d'or sur la poitrine. Cette femme était très connue pour sa sainteté, et il en est fait mention dans la vie de l'Archevêque de Valence, Don Jean de Ribera. Un jour de l'octave du Saint-Sacrement, elle se trouvait vers le soir dans notre maison. Comme elle aimait grandement les membres de la Compagnie et qu'elle désirait leur salut, elle demanda à Notre-Seigneur si tous ceux de la Compagnie qui se trouvaient là se sauveraient : Oui, lui répondit-il, *tous ceux qui sont ici se sauveront* ¹. Elle insista et voulut savoir s'ils passeraient par le purgatoire : « Quelques-uns y passeront, dit encore le Sauveur, mais ils y resteront peu de temps ; quant aux trois que voici, je les emmènerai directement dans ma gloire ». L'un d'eux était le P. Pierre Vellido. Quand il fut près de mourir, son supérieur lui fit part de cette révélation. « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » répondit-il, et il s'endormit dans le Seigneur.

1. *Hallandose un dia de la octava del Santisimo Sacramento en nuestra casa á la tarde, como amó tanto á los de la Compañía, y deseó su salvacion, pidió á Nuestro Señor, si se salvarian todos los que estaban allí de la Compañía, y le respondió : Todos los que estan aquí se salvarán. — Nieremberg, Varones ilustres, Vida del P. Petro Vellido, t. IV, p. 193. — P. Nadasi, Annus dierum memor., 27 oct., p. 247.*

Voici le second fait :

Le P. Alphonse de Medrano était attaqué d'une violente maladie, et les médecins avaient perdu tout espoir de le conserver. L'unique consolation du Père, au milieu de ses douleurs, était de s'entretenir avec Dieu. Un jour, il fut ravi en esprit : les cieux s'ouvrirent à ses regards, et au milieu d'une grande lumière et d'une grande gloire, il vit Jésus-Christ Notre-Seigneur, accompagné de saint Ignace et de plusieurs religieux de notre Compagnie qu'il avait autrefois connus sur la terre. Ravi d'un tel spectacle, et l'âme inondée de joie : « Seigneur, dit-il, est-ce le moment d'aller à vous ? » — « Pas encore, mon fils ; dans quelques années ». Encouragé par cette aimable condescendance et mû par sa charité pour ses frères, le P. de Medrano se mit à les recommander vivement. « Mon fils, lui fut-il répondu, ayez confiance : *tous ceux qui sont maintenant dans ce collège se sauveront.* » Mais l'amour est plein de hardiesse ; non content de cette assurance, le Père reprit : « Dites-vous *tous*, Seigneur ? » — Oui, *tous ceux qui sont dans ce collège se sauveront* ». A ces paroles, le P. de Medrano demeura tout absorbé et comme noyé dans un abîme de consolation ; et quand la vision disparut, il entendit les anges et les saints chanter au milieu d'une incomparable harmonie ces paroles du Psaume : *In memoria æterna erit justus ;*

ab auditione mala non timebit. Quelques jours après, il était hors de tout danger. Il voulut d'abord, par humilité, tenir secrète cette insigne faveur ; mais la charité le força de la découvrir. Un des religieux du collège était secrètement en butte aux plus terribles pensées de découragement. Le P. de Medrano, instruit de sa peine par une lumière surnaturelle, alla le trouver ; il lui fit part de ce qu'il avait entendu de la bouche même de Jésus-Christ, et ramena la confiance et la sérénité dans cette âme troublée. Il vécut encore trois ans après cette vision ; et c'est en 1666, moins de vingt ans après sa mort, que le P. Andrade en publia le récit.

CHAPITRE III

RÉVÉLATION EN FAVEUR DE TOUTE LA COMPAGNIE ,
ET POUR TOUTE UNE GÉNÉRATION.

Le B. Alphonse. — Octob. 1599. — Majorque.

Les promesses suivantes franchissent l'étroite enceinte où elles se sont renfermées jusqu'à présent, et embrassent toute la Compagnie ; toutefois elles ne dépassent pas encore les limites d'une génération.

Au mois d'octobre 1599, le B. Alphonse Rodriguez

eut cette vision qu'il raconte ainsi dans son journal :
« Il arriva quelque chose de plus à cette personne. Les Pères du collège rendant grâces à Dieu, comme ils ont coutume de le faire après le dîner et le souper, il parut à cette personne qu'elle voyait en eux des anges, et il lui fut dit clairement que tous devaient être sauvés et aller au ciel. De plus, elle entendit que non-seulement ceux-là, mais encore tous ceux qui étaient alors dans la Compagnie, jouiraient du même bonheur, pourvu qu'ils persévérassent jusqu'à la fin dans leur vocation. Et cette personne ne voulait point faire connaître cette faveur, à moins qu'elle ne vit quelque Père ou Frère tenté contre sa vocation ; dans ce cas, elle était résolue à la découvrir, pour détromper ce religieux, et lui donner du courage, en lui faisant connaître quelle espérance de son salut ces paroles avaient excitée dans son propre cœur, et combien elles lui avaient donné d'allégresse au service de Dieu ¹. »

Le F. Alphonse se servit en effet de cette révélation,

1. *Y allí le fué dicho claramente, que todos aquellos se habian de salvar é ir al cielo. Y mas, le fue dicho claramente, que no tan solamente estos dichos se han de salvar, pero con ellos todos los que al presente estan en la Compañia ; es á saber, si perseveran en ella. Vida del grande san Franc. de Borja, l. V, c. 10, § 6, p. 393. — Voir aussi le P. Jean Dirckinck, *Exhortationes domesticæ*, edit. 1^a romana, 1826, p. 1029.*

pour raffermir la volonté chancelante d'un scolastique du collège de Majorque, appelé Marc-Antoine Puchdorfilà. Ce jeune homme, qui appartenait à l'une des premières familles du pays, avait surmonté les plus difficiles obstacles pour entrer dans la Compagnie. Mais bientôt, égaré par une ferveur indiscrete, il résolut d'abandonner cette vocation pour aller vivre ailleurs sous une règle plus austère. Comme il était agité de ces pensées, le F. Alphonse vint le trouver, et lui dit ces propres paroles que le scolastique nota ensuite avec soin : « Regardez bien, mon Frère, à ce que vous faites ; car, étant un jour en oraison, Dieu me fit voir tous les Pères et Frères de la Compagnie répandus par tout le monde et occupés à leurs ministères. Et moi, m'adressant au Seigneur, je lui dis : « Seigneur, quelle récompense donnerez-vous à ces ouvriers qui vous servent si fidèlement ? » — « Ecoutez, mon fils Alphonse, me répondit le Seigneur, *tous ceux que vous voyez, s'ils meurent dans la Compagnie, sont prédestinés pour le ciel.* » Et cela me fut montré clairement, et je vous le dis afin que vous demeuriez ferme en votre vocation. » Fortifié et éclairé par ces paroles, le F. Antoine resta dans la Compagnie, et il y mourut en 1615 ¹.

1. « Señor, y qué premio dareis á estos vuestros siervos y obreros que tan fielmente os sirven ? Mira, Hijo Alonso,

Le P. Colin et les auteurs de l'*Imago* racontent aussi la vision du mois d'octobre 1599¹ ; mais ces derniers la chargent d'une addition considérable. D'après leur récit, il aurait été promis au B. Alphonse que non seulement tous ceux qui vivaient alors seraient sauvés, mais encore toute leur postérité, et celle-là même qui devait les suivre à un long intervalle : *Suorum ille sociorum posteritatem, etiam eorum qui se longo intervallo secuturi essent, ita prospexit ut intelligeret morti tantum humane obnoxios illos, postquam e mortali vita excessissent, tum denique in cæli felicitate perpetua secum esse victuros*². Nous ne savons sur quels fondements ces auteurs font reposer leur affirmation : ils n'indiquent pas les sources où ils l'ont puisée, et les auteurs que nous avons pu consulter ne nous donnent aucun renseignement. Nous devons pourtant la signaler : le témoignage est trop exprès, et il mérite considération.

Une fois que le B. Alphonse eut rompu le silence, l'heureuse nouvelle ne tarda pas à se répandre,

me respondió el Señor, todos estos que ves, como mueran en la Compañía, estan predestinados para el Cielo. Y esto me fué mostrado claramente, y se lo digo, para que esté firme en su vocacion. — Vida del S. Francisc. de Borja, l. V, c. 10, § 6, p. 393.

1. Colin, *op. cit.*, p. 53. — *Imago primi sæculi*, l. V.

2. *Imago primi sæculi*, l. V, c. 8, p. 649.

non seulement à Majorque, mais dans toute l'Espagne et jusqu'en Portugal. Elle fut accueillie de toutes parts avec les plus vives démonstrations de joie. Pour en assurer le souvenir, on la mettait par écrit, on en prenait des copies. Le P. Lancicius témoigne avoir vu une de ces copies entre les mains du P. Ferdinand Ponce, Provincial d'Andalousie, venu à Rome en 1615, pour la septième congrégation générale ¹. On racontait un jour ce fait en 1614 à Lisbonne, devant le P. Jacques Monteiro, Préposé de la maison professe. Quant le récit fut terminé, le P. Monteiro prit la parole, et à plusieurs reprises il affirma qu'il y avait une autre révélation plus récente, et qu'il connaissait la personne qui en avait été favorisée. Tout le monde fut persuadé qu'il parlait de lui-même, et que l'humilité seule l'avait empêché de se nommer ².

1. *De Præstantia Instit. Soc. J.*, l. II, c. 1, pp. 155-156.

2. Le P. Rossi, qui rapporte ce fait, Cf. *Bolland.* 31a Julii, de S. P. Ignat., p. 851, ne désigne point quelle fut au juste l'étendue des promesses faites à la Compagnie par l'entremise du P. Monteiro. Le cardinal Cienfuegos, *op. cit.*, p. 392, parle aussi de cette révélation ; à son avis, elle était de même nature que celle de S. François de Borgia ; il en donne pour raison l'opinion constante des Pères en Portugal, et une lettre du P. Basurto, Napolitain, envoyée de Lisbonne, le 22 février 1628, à un Jésuite d'Alcala. — Cf. *Appendice*, n. 2.

CHAPITRE IV

RÉVÉLATION EN FAVEUR DE TOUTE LA COMPAGNIE, ET POUR LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

S. François de Borgia. — 1569. — Rome.

Nous arrivons à la grande révélation de S. François de Borgia. C'est celle qui est plus connue, et qui semble avoir surtout contribué à établir notre tradition. La sainteté et la haute position de celui à qui elle a été faite, la magnificence du privilège promis à toute la Compagnie pour une si longue suite d'années, l'authenticité du fait en lui-même expliquent ce retentissement. Elle eut lieu en 1569. Toutes les relations qu'on en a publiées, et elles sont nombreuses, remontent à une source commune, c'est-à-dire au F. Melchior Marcos¹. Serviteur du saint, lorsque celui-ci était duc de Gandie,

1. Voici les principaux auteurs qui ont parlé de cette révélation : les Bollandistes, 31^a Jul., p. 851, et 10^a Octob., p. 229. — Lancicius. — *L'Imago*. — Cienfuegos, *ll. cc.* — Nierenberg, *Vida del B. Francisco de Borja*, Madrid, 1644, l. V, c. 26, p. 320. — Franç. de Borgia, *S. Franc. Borgia... opera omnia... opera a labore... Don Fr. Borgia... S. ducis... pronepotis*. Bruxellis, 1675, p. LIX-LX. — Jacques Coret,

Melchior n'avait pas tardé à le rejoindre dans la Compagnie. Sa prudence, sa discrétion et ses autres qualités déterminèrent S. Ignace à le donner pour compagnon perpétuel à son ancien maître. Cet emploi le mit à même d'être témoin de quelques-unes des grâces extraordinaires dont Dieu favorisait le saint Général, et il avait soin de les noter dans un petit cahier secret. Voici comment il raconte

le 5^e Ange de l'Apocal. Ignace de Loyola, Namur, 1696, p. 2 c. 5, sect. 3, p. 184. — Engelgrave, *Pantheon cœleste*, Octav. S. Ignat., p. 92. — Nadasi, *Pretios. Occupation*, c. 16, n. 20, p. 136. — P. Pawlowski, *Locutio Dei ad cor religiosi. Parisiis*, 1873, p. 191. — Antonio Franco, *Imagem da Vir-tude, em o novic. de Evora*, p. 582, n. 13. — P. Michel Staudacher, *Centum affectus amoris divini, affect.* 98, pp. 488, 489. — P. Natale, *De cœlesti conversatione*, p. II, medit. 3, punct. 3. — Barthélemy Alcazar, *Historia de la Provin-cia de Toledo*, t. II, decad. 4, ann. 4, c. 3, § 1, p. 472. — Après avoir raconté cette révélation, le P. Alcazar ajoute qu'il traite ailleurs de ce privilège : « beneficio singulari-simo, que ponderamos en otra ocasion. » Quelle est cette autre occasion ? La nouvelle édition de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, article Barth. Alcazar, parle d'un ménologe que ce Père avait entrepris de composer pour tous les jours de l'année : c'est là peut-être qu'il se proposait d'examiner plus en détail ce qu'il n'avait fait qu'indiquer dans son *Histoire de la Pro-vince de Tolède* ; mais le ménologe demeura inachevé et ne fut pas conduit au-delà des trois ou quatre premiers mois.

celle dont nous avons maintenant à parler : « Le S. Père François de Borgia étant en oraison à Rome, et étant sur le point de l'achever, le F. Marcos entendit des exclamations qui paraissaient provoquées par une joie extrême, et des paroles qui se heurtaient sans suite. Surpris par cette nouveauté, il va trouver le Père, et lui demande la raison de ces éclats de voix inaccoutumés. Le P. François hésitant à répondre, le Frère renouvelle la même question à plusieurs reprises et avec importunité : « O mon Frère, lui dit alors le P. François, mon cœur ne peut plus contenir en lui-même la joie et la consolation qui l'inondent. Sachez donc que Dieu aime grandement sa petite Compagnie, et qu'il lui a fait cette faveur singulière et accordé ce privilège magnifique, comme il vient de me le révéler, *que pendant l'espace de trois cents ans, nul ne périra de tous ceux qui ont vécu, qui vivent maintenant ou qui vivront dans la Compagnie, s'ils meurent dans son sein. C'est la grâce qu'il fit autrefois à l'Ordre de Saint-Benoît* ¹ ».

1. *Vida del S. Fr. de Borja*, p. 382.

Il est bon de donner le texte même du F. Marcos. Le voici : « *Estando en oracion el santo P. Francisco de Borja en Roma, y acabando su oracion, oyó el Hermano Marcos, que daba unos gritos en forma de júbilos notables, y unas voces, como desconcertadas : y movido de la novedad, y*

Il est facile de comprendre la joie du F. Melchior en entendant ces paroles et son désir de les répéter à ses frères ; l'humilité du saint exigea de lui le silence. Il obéit à regret ; mais, à la mort du serviteur de Dieu, qui arriva trois ans après, délivré d'une obligation qu'il n'avait promise que jusqu'à cette époque, il se hâta de découvrir la précieuse promesse. Le cardinal Cienfuegos la discute fort longuement, et s'applique à mettre en lumière tous ses caractères d'authenticité¹.

Le ciel à son tour prit soin de la confirmer. Doña Beatriz de Quevedo, à qui Dieu a révélé des choses extraordinaires sur notre Compagnie, et à qui sainte Thérèse dans une apparition dit un jour pour la rassurer dans ses inquiétudes : *Si tu as l'assistance de la Compagnie, que te reste-t-il encore à chercher ou à*

llegando el dicho Hermano al Padre á preguntarle, qué voces eran aquellas, importundándole una y mas vezes, dixo : Hermano, no me cabe en mi pecho el gozo, y el contento, que ha recibido mi ánima. Porque ha de saber, que Dios ama mucho á esta su mínima Compañía, y le ha hecho merced tan señalada, y favor tan singular, que me ha revelado, que ninguno de quantos han vivido, y viven, y vivirán en la Compañía, y murieren en ella, ninguno destos se condenará, por espacio de trescientos años : Merced que le concedió á la Religion de S. Benito. » — Cienfuegos, l. c.

¹. Op. cit., pp. 381-388.

désirer? assistait un jour aux offices divins dans une de nos églises d'Espagne. Pendant qu'elle priait avec ferveur, Dieu lui certifia par deux fois la vérité des révélations faites à saint François de Borgia et au V. Frère Alphonse Rodriguez, à savoir que, pendant les trois premiers siècles, tous ceux qui mourraient dans la Compagnie seraient sauvés ¹. Le démon n'entendit pas sans frémir la confirmation de ces promesses, et, la nuit suivante, il déchargea sa colère sur Doña Beatriz par des coups, des représentations terribles et les plus affreuses menaces. « Que te mêles-tu, lui disait-il, de ce que tu ne sais pas? Beaucoup de Jésuites se damnent ». Doña Beatriz recourut alors à la sainte Vierge, et elle fut délivrée de son ennemi. Ce récit est emprunté au panégyrique de la servante de Dieu, prononcé le 24 septembre 1674, par Don Juan de Acosta, chanoine prébendé de l'église cathédrale de Cadix ².

1. Dios.. *certificóla dos vezes que eran ciertas las Revelaciones de S. Francisco de Borja, y el Ven. Hermano Alonzo Rodriguez, de que los que murieren en la Compañia en los tres primeros centenares, todos se han de salvar...* » — *Op. cit.* p. 388.

2. Cienfuegos, *op. cit.* p. 388. — Le P. Paul de Salceda, mort en réputation de sainteté au collège de la Puebla, le 27 novembre 1686, faisait le plus grand cas de ce témoignage de la servante de Dieu; dans un petit cahier où il avait réuni les documents rassemblés par le P. André

On connaît aussi ces paroles de saint François de Borgia ; elles sont une confirmation au moins indirecte de sa révélation : « Pour moi, il y a trois jours de fête ; l'un, celui où quelqu'un est reçu dans la Compagnie ; l'autre, celui où quelqu'un en est renvoyé ; le troisième, celui où quelqu'un y meurt ¹ ».

CHAPITRE V

RÉVÉLATIONS GÉNÉRALES OU INDÉTERMINÉES.

Sainte Thérèse, 1575. — Une autre servante de Dieu. — Le P. Laurent de Mola, capucin, 1587. — Un autre Religieux. Milan. — Une indienne du Paraguay, 1742. — Le P. Soler. — Le V. François de Castillo. — Le P. de Salceda. — Le P. Ruiz de Montoya, 1652.

Depuis plus de quarante ans, ces trois siècles paraissent écoulés. Commencée en 1540, cette heureuse période a dû se clore en 1840, et laisse en

Cazorla en faveur de notre privilège, il avait ajouté de sa main, en forme d'appendice, la révélation dont il est ici question. — *Carta de el P. Eugenio de Losa... en que dá noticia de la... vida y... muerte de el P. Pablo de Salceda...* En Mexico, 1689, p. 10, verso.

1. Para mí tres días hay alegres : uno el día en que alguno entra en la Compañía ; otro el día en que alguno es despedido ; y otro el día en que alguno muere en la Compañía. *Ibid.*, p. 386. — C'est sous le même nom de *jour de*

dehors d'elle et nous qui vivons encore, et tous ceux qui nous succéderont dans la Compagnie. Le privilège accordé à nos devanciers existe-t-il encore pour leurs successeurs ? C'est ce qui reste à examiner.

Nous ne parlerons point des raisons de convenance : les raisons de convenance ont peu de valeur quand il s'agit de privilèges. Assurément la nouvelle Compagnie a recueilli des mains de son aînée l'héritage de son esprit, de ses règles et de ses traditions, et, ce qui en est le gage le moins contestable, elle est livrée comme elle à la contradiction du monde et à la persécution ; mais ce n'est pas à dire pourtant qu'elle ait aussi recueilli l'héritage de ses promesses.

Les espérances de nos aînés se fondaient sur des révélations et des assurances spéciales. Il faut voir si nous avons les mêmes arguments en notre faveur.

Avant d'aborder cette délicate question, il convient

fête que le vénérable Jean d'Avila désigne la mort dans la Compagnie. Écrivant à un de nos Pères qui était sur le point de retourner à Dieu. « *Bientôt, lui dit-il, vous verrez d'une manière évidente quelle grâce Dieu vous a faite en vous appelant à la vie religieuse...* Allez donc jouir des richesses de votre père. Je ne vous dis pas comment vous devez vous préparer pour *une telle fête*. Ils ne manquent pas auprès de vous, ceux qui vous aideront à passer des mains des hommes en celles de Dieu ». P. Nadasi, *Vita et Mores prædestin. Sign.* XXXIV, cap. 25, n. 226, p. 851.

de faire quelques remarques. Les révélations qui vont suivre, à les considérer en elles-mêmes et telles qu'elles nous sont transmises par les historiens, sont générales, ou, si l'on aime mieux, indéterminées et indéfinies. C'est pour cela qu'elles n'ont eu de place dans aucune des catégories précédentes : il n'apparaissait aucune raison certaine de les ranger dans l'une plutôt que dans l'autre. C'est au contexte à en déterminer le sens exact, à le restreindre, s'il y a lieu, et à le restreindre de telle ou telle manière ; si le contexte se tait, il n'y a plus, ce semble, qu'à les prendre telles qu'elles sont, et dans leur sens naturel.

En second lieu, il importe d'observer que toutes les révélations sur lesquelles nous nous appuyons sont, d'une certaine façon, indépendantes les unes des autres. Chacune d'elles a sa valeur particulière et subsiste à part ; celle qui promet le moins ne nie pas pour cela celle qui promet le plus, et toutefois on ne peut pas dire qu'elle soit inutile ou superflue, parce que Dieu a plus d'une raison de multiplier et de diversifier ses faveurs. Ainsi, pour venir au détail, il est révélé au P. Martin Gutierrez, au B. Alphonse et à d'autres que tous les religieux des maisons qu'ils habitent sont prédestinés : cela ne signifie pas que le privilège n'existe point en dehors d'eux, et que la promesse qui leur est faite soit une exclusion pour

les autres. De même encore, le B. Alphonse apprend par révélation que tous les membres de la Compagnie qui vivent en même temps que lui sur la terre seront sauvés : ce privilège enchérit sur le premier, mais il ne porte point d'atteinte au privilège encore plus magnifique promis à saint François de Borgia. Pourquoi ne dirait-on pas la même chose de celui-ci ? Sans doute, il va plus loin que les autres ; mais pose-t-il une limite extrême au delà de laquelle nos espérances ne trouvent plus de place ? C'est le moment de répondre : nous répondrons en produisant les faits.

Ces faits n'auront pas tous la même importance, nous le reconnaissons sans peine ; mais, dans un sujet aussi intéressant, nous avons voulu, autant que possible, ne rien omettre de ce qui peut non seulement convaincre, mais édifier et consoler.

Sainte Thérèse passait à Cordoue. Un matin, après avoir communie dans notre église, elle vit sortir du purgatoire une multitude d'âmes brillantes de gloire. Une d'elles, plus belle que les autres, s'avancait à leur tête. La Sainte remarqua que Notre-Seigneur vint à sa rencontre, et lui donna des signes tout particuliers de tendresse. Surprise à ce spectacle qu'elle ne pouvait comprendre, elle interrogea une de ces âmes bienheureuses, et lui demanda quel était le chef de leur glorieuse troupe. Elle en reçut cette

réponse : « Notre capitaine est un Frère de la Compagnie de Jésus, à qui nous rendons ces hommages, parce que c'est à sa vertu et à ses prières que nous devons d'être délivrées aujourd'hui. Quant à la démarche de Notre-Seigneur à son égard, il n'y a rien là qui doive surprendre, et ce n'est pas une chose nouvelle ; *car c'est le privilège des religieux de cette Compagnie que Jésus vienne à leur rencontre après leur mort* ¹ ». En effet, ce jour-là était passé à une meilleure vie le Frère sacristain de notre église de Cordoue, qui pendant plus de trente ans avait exercé son office avec une perfection admirable.

C'est l'*Imago* qui rapporte le premier cette vision d'après une relation du P. Creswell, en date du 13 janvier 1616 ².

L'Histoire manuscrite de la province d'Andaloùsie,

1. « Dux noster est e Societate Jesu frater unus ; nos duci gratulamur, ejus virtuti ac precibus debemus quod hodie liberemur. De Omnipotentis adventu nil mirum , nil novum : *scilicet hoc est hominum Societatis Jesu privilegium, ut mortuum Jesuitam obvius Jesus excipiat.* » — *Imago primi sæculi*, pp. 648-649.

2. *Imago primi sæculi*, l. c. — Le P. Creswell, dont il est ici question, était né à Londres. Entré dans la Compagnie à Rome, en 1583, il fut ensuite envoyé en Espagne et y remplit pendant longtemps les fonctions de vice-préfet de la Mission anglaise. C'est alors sans doute qu'il eut connaissance de la vision de sainte Thérèse à Cordoue. De

dans les limites de laquelle se trouve Cordoue, la raconte aussi, au rapport du P. Nadasi. « L'Histoire de cette province, dit-il, n'élève aucun doute sur la vérité de cette vision ; elle pense que le Frère dont il s'agit est Sébastien de Malagon, mort le 15 juillet 1578, après de grandes douleurs supportées d'un visage riant ¹.

L'Espagne il passa en Belgique, où il exerça le même emploi et mourut dans cette province le 19 février 1623. Cf. Southwell, *Biblioth.* p. 521 ; *Jos. Creswellus*.

Un grand nombre d'écrivains ont reproduit le récit de l'*Imago* : Cf. Lancicius, *op. cit.*, p. 158 ; Nieremberg, *Vida del S. Fr. de Borja*, c. xxvi, p. 320 ; Cienfuegos, *op. cit.*, p. 391 ; Bolland, *Act. SS.* 15^a oct., n. 1686, p. 491 ; Nadasi, *Prelios. Occup.*, c. 16, n. 47, pp. 133-134 ; Gravina, *Jesuita rite institutus*, t. II, p. 291. Ce dernier accompagne sa citation de deux réflexions qui accentuent mieux encore son sentiment : « De cette vision, dit-il, je recueillerai deux fruits : le premier, c'est que je m'appliquerai à gagner des âmes, puisque leur conquête doit être un jour si glorieuse pour moi, quand j'entrerai au ciel comme un triomphateur ; le second, c'est que je réglerai ma conduite de telle sorte que je mérite de vivre et de mourir dans la Compagnie, pour participer à cette gloire immense et à cet incomparable bienfait... » Cf. *ibid.*, p. 295.

1. Nadasi, *op. cit.*, p. 134. Cette conjecture de l'*Histoire manuscrite* ne paraît pas exacte. C'est en 1575, et non en 1578, que la Sainte passa par Cordoue pour se rendre à Séville, où elle voulait faire une fondation, et elle ne s'y arrêta que peu de temps. Cf. *Act. SS.* 15^a oct. n^{os} 627-628, p. 257.

Ces deux relations paraissent confirmées par la Sainte elle-même. Au chapitre xxxviii de sa Vie, elle rend compte d'une vision qui a plus d'un trait de ressemblance avec la précédente, et qu'il faut peut-être confondre avec elle. Toutefois, comme les auteurs qui rapportent l'une et l'autre ne les mêlent point, que le P. Lancicius, le P. Nieremberg et le cardinal Cienfuegos les distinguent même positivement, nous donnerons aussi le récit de la Sainte.

« Un jour, dit-elle, où j'endurais, comme il m'arrive de temps en temps, ces grandes souffrances de corps et d'esprit qui me mettent dans l'impuissance d'avoir la moindre bonne pensée, je me trouvais dans l'église d'un collège de la Compagnie de Jésus. Un Frère de cette maison était mort la nuit même, et je le recommandais à Dieu comme je pouvais. Tandis que j'entendais une messe qu'un Père de la Compagnie disait pour lui, j'entrai dans un profond recueillement, et je vis ce religieux monter au ciel tout éclatant de gloire et accompagné de Notre-Seigneur. Le divin Maître me dit que c'était par une faveur singulière qu'il le conduisait ainsi lui-même au séjour des Bienheureux ¹. »

1. « *Por especial favor entendí ir su Magestad con él.* » — *Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, chapit. xxxviii, traduct. P. Bouix, 1857, p. 587.* — Nieremberg, *Vida del S. Fr. de Borja*, l. V, c. 26, p. 321. Il semble

Sans doute cette faveur peut très bien se prendre dans un sens particulier, et rien n'oblige à l'étendre à toute la Compagnie. Toutefois, si nous nous en rapportons à un juge peu suspect, il faudrait ici, comme plus haut, reconnaître l'expression d'un privilège général. Quelle autre raison donner de la suppression que M. Arnaud d'Andilly fait de ce passage dans sa vie de sainte Thérèse ? S'il ne s'était agi que d'un simple Frère coadjuteur, aurait-il été si rigoureux ? Mais on conçoit très bien que le frère du grand Antoine Arnauld n'ait pas eu le courage de proclamer lui-même un privilège si glorieux pour ses plus déclarés adversaires, et que sa dévotion à la Réformatrice du Carmel ne lui ait pas fait oublier ce qu'il devait aux rancunes et aux inimitiés de la secte ¹.

qu'on peut rapprocher de cette vision de sainte Thérèse le fait suivant, raconté dans la vie du P. Julien Maunoir, le grand thaumaturge et le grand apôtre de la Bretagne.

« Comme le P. Maunoir, raconte son historien, méditait sur cette pensée qu'à la dernière heure on voudrait avoir vécu le plus saintement qu'on aurait pu vivre, non seulement Notre-Dame se fit voir à lui, et lui donna l'assurance qu'elle l'assisterait au dernier passage, *mais Notre-Seigneur lui fit voir nettement le bon accueil qu'il fera à un Jésuite mourant*, qui aura rempli tous les devoirs de sa vocation. » — *La vie du R. P. Julien Maunoir*, par le R. P. Boschet, t. I, p. 27; 1697.

1. On a relevé bien d'autres exemples de mutilations et

Voici encore un autre fait à peu près semblable. Nous le trouvons dans le *Loreto lusitano* du P. Cordeyro :

« Il ne serait pas juste, dit cet auteur, de passer sous silence un fait que j'ai moi-même entendu raconter à des personnes très dignes de foi, qui l'ont appris de bonne source et qui témoignent de son authenticité. Du reste, de très graves auteurs l'ont déjà rapporté. A Cadix, île fameuse de la couronne d'Espagne, à peu de distance du Port de Sainte-Marie, et où je suis allé en 1656, il y a plus de soixante-et-un ans, vivait une femme d'une vie si sainte et si exemplaire, d'une oraison si continuelle et si élevée, que souvent elle était honorée des communications divines. Elle en rendait un compte exact à ses confesseurs qui étaient de la Compagnie de Jésus. C'est pourquoi elle était très attachée à cet Ordre, et le recommandait à Dieu dans ses prières.

« Or, un jour qu'elle était en oraison, ses yeux étant éclairés d'une lumière divine, elle vit le ciel s'ouvrir et le Roi de gloire, Jésus-Christ Notre-Seigneur, descendre sur la terre, accompagné d'une innombrable multitude d'anges et d'âmes bienheu-

de falsifications dans la traduction d'Arnauld d'Andilly. — Cf. *Vie de sainte Thérèse*, traduit. du P. Bouix, 1^{re} édit. pp. VII et suiv. — Bolland, 15^a octob. LXXXII-LXXXVI, pp. 471-487.

reuses, et de la glorieuse Vierge sa Mère. Arrivé en bas, ce brillant cortège s'adjoignit une âme qui venait en ce moment-là même de briser les liens de son corps, et la conduisit en triomphe au ciel. La Sainte, contemplant ces merveilles, interrogeait tous ceux qui faisaient partie de cette pompe, et leur demandait quelle était cette âme fortunée, qui non seulement montait au ciel immédiatement après la sortie de son corps, mais qu'un si grand nombre d'anges et de saints, que la Mère de Dieu elle-même et son divin Fils venaient prendre sur la terre pour l'emmener avec eux. On lui répondit que c'était l'âme d'un Jésuite mort à cette heure-là même dans la Compagnie, et que *c'était le privilège des Religieux de cet Ordre que Jésus vînt après leur mort les chercher lui-même.*

« Ces paroles remplirent de joie et d'admiration la servante de Dieu, et, tenant ses regards sans cesse fixés sur Notre-Seigneur, elle lui exprimait le désir d'entendre de sa bouche une confirmation plus explicite de ce divin privilège. Le bon Maître ne la rebuta point, et la regardant avec amour : « *Oui, dit-il, c'est le privilège des Religieux de la Compagnie de Jésus, que Jésus vienne à leur rencontre après leur mort* ». La vision disparut alors, et la saintefemme, à raison du grand amour qu'elle portait à la Compagnie, fut si heureuse et si consolée de cette révé-

lation, qui était tout entière à l'honneur de cet Ordre, qu'elle ne put s'empêcher d'en faire part à son confesseur et à plusieurs autres personnes. Aussitôt que j'en entendis moi-même le récit, ajoute le P. Cordeyro, je m'empressai d'en prendre note textuellement, et je conserve encore cette note dans mes cahiers ¹. »

On pourra se demander si cette vision est bien différente de celle de l'*Imago*. Si nous nous en tenons à la relation qu'on vient de lire, il semble qu'il n'y a pas de doute. Les deux visions ont leurs circonstances spéciales et bien distinctes. La première a lieu à Cordoue et celle-ci à Cadix ; sainte Thérèse jouit de la première, on ne nomme pas la personne qui fut honorée de la seconde. Dans la première, Notre-Seigneur vient seul à la rencontre du Jésuite défunt ;

1. Ant. Cordeyro, *Loreto lusitano*. Lisboa, 1719, p. 6, c. 17, pag. 139.

« Admirada a sancta que isto via, perguntava a todos os que iam em tal triumpho, que alma era aquella, que não só ia logo para o Ceo, mas que tantos Anjos, tantos Sanctos, e a mesma Mãe de Deus, e até o mesmo Christo vinha do Ceo buscar em tal triumpho, e respondendo-lhe os que nelle iam, que aquella era a alma de um Jesuita, que na Religião da Companhia de Jesus morrera então, e que era privilegio dos Religiosos della, que nella morressem, vir o proprio Jesus do Ceo a terra buscar o seu Jesuita... »

dans la seconde, il est accompagné d'une nombreuse troupe d'anges et de bienheureux, ainsi que de sa sainte Mère. Dans la première encore, l'âme bienheureuse s'avance à la tête d'une multitude d'autres âmes délivrées par ses prières des feux du purgatoire ; dans la seconde, on ne voit aucun cortège.

Toutefois, ces différences, et d'autres que l'on pourrait signaler, ne paraîtront peut-être pas assez fortement marquées pour effacer un certain air de ressemblance, et exclure absolument une origine commune. On demandera pourquoi l'auteur ne désigne ni la personne qui eut cette révélation, ni l'année où elle eut lieu ; on demandera encore quels sont ces écrivains si graves qui en ont parlé : on n'en connaît aucun, tandis qu'un bon nombre ont rappelé celle de sainte Thérèse. Il serait donc possible que le P. Cordeyro n'eût fait que recueillir un récit ancien et déjà modifié par les années, bien qu'intact encore dans sa substance et dans son fond.

Nous n'avons pas les documents nécessaires pour éclaircir ce doute ; mais, de toute manière, la vision du *Loreto lusitano* vient à notre sujet et confirme celle de sainte Thérèse. Si elle en est différente, c'est évident ; dans le cas contraire, elle prouve au moins qu'en 1656, cette vision était déjà une tradition dans la Compagnie.

La révélation suivante n'a point besoin de ces discussions. Il n'en est aucune, si l'on excepte peut-être celle de saint François de Borgia, sur laquelle nos historiens appuient avec plus d'insistance et plus d'unanimité ; ils font remarquer bien haut qu'elle est très authentique et tout à fait générale ¹.

Au mois d'octobre ou de novembre de l'année 1587, se mourait dans la ville de Bari un religieux capucin, appelé Laurent de Mola, qui avait rempli le royaume de Naples, et en particulier la Pouille et la ville de Bari, de la renommée et des fruits de son zèle apostolique. Dans ce moment solennel, il demande avec instance qu'on fasse venir auprès de

1. Cienfuegos, *op. cit.*, pp. 389 et 390. On pourrала trouver encore dans un grand nombre d'auteurs ; voici les principaux : Lancicius, *op. cit.*, p. 153 et 154. — Nieremberg, *Vida del S. Franc. de Borja*, l. V, c. 26, p. 320. — *Imago primi sæculi*, p. 650. — Nadasi, *Annus dierum memorab. S. J.*, 30 sept — Vincent Matrese, p. 195. — *Pretios. Occupat.*, c. 16, n. 49, p. 135. — Drews, *Fasti S. J.*, 30 sept., p. 382. — Patrignani, *Menol.*, 30 *Sett.*, p. 258. — Engelgrave, *Pantheon cœleste, octav. S. Ignatii*, p. 92. — Schinosi, *Istoria D. C. d. G. appart. al regno di Napoli*, p. 2, l. I, c. 9, p. 403. Napoli, 1711. — Bolland, *Acta SS.* 31 *Jul.*, pp. 851 et 852. — Ant. Natale, *De cœlest. convers.*, nov. edit., Andegav., 1861, p. 331, etc. — Il faudrait ajouter à cette longue liste les relations manuscrites qui se conservaient dans la province de Naples, au rapport du P. Schinosi. — Cf. Schinosi, *op. et loc. cit.*

lui le P. Vincent Matrese, de notre Compagnie, zélé missionnaire de la même province. Suivant une histoire manuscrite, ce Père se trouvait alors à Barletta : on lui dépêche un exprès, et il se hâte d'accourir. A peine a-t-il mis le pied dans la chambre du moribond : « Mon Père, lui dit celui-ci, j'ai demandé Votre Paternité pour lui faire connaître de la part de Dieu ce que sa divine Majesté m'ordonne de dire à cette heure où je vais paraître devant lui : *c'est que tous ceux qui mourront dans la Compagnie de Jésus jouiront de la gloire éternelle. Voilà ce que m'a déclaré le Seigneur, et ce qu'il m'ordonne de publier à haute voix. Oh ! que bienheureuse est Votre Paternité d'appartenir à un Ordre où nul ne doit périr de tous ceux qui persévèreront* ».

A des paroles si extraordinaires, le P. Matrese demeura quelque temps muet de surprise ; et, n'osant en croire ses oreilles, il pensa qu'il n'avait peut-être pas bien compris, et que le mourant entendait parler de son Ordre à lui-même, et non pas de la Compagnie à laquelle il était étranger, et il lui en fit la remarque : « Non, non, mon Père, je sais bien ce que je dis ; c'est Dieu lui-même qui m'a dicté les paroles que je viens de prononcer, et qui m'a ordonné d'appeler Votre Paternité afin qu'elle les entendit et qu'elle en eût le témoignage. *Je le répète, tous, oui, tous ceux qui persévèreront jusqu'à la mort dans*

*la Compagnie de Jésus sont prédestinés. Voilà ce que Dieu m'ordonne de dire*¹. »

Il ne se peut rien de plus exprès ; et si ces paroles sont authentiques, elles sont de la plus grande autorité. Car le mourant ne fait nulle exception ; il ne borne la promesse de Dieu ni à une province, ni à un siècle, mais il dit d'une manière générale : « *Tous ceux, oui, tous ceux qui persévèreront jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus sont prédestinés* ». »

Le cardinal Cienfuegos, qui semblerait d'ailleurs exclusivement occupé à établir la révélation de saint François de Borgia, et qui rapporte tout à ce grand événement, ne peut s'empêcher d'en faire lui-même

1. « *Oh Padre, embié á llamar á V. Paternidad, para dezirle de parte de Dios, lo que su Magestad me manda le diga en este trance, en que estoy vezino á la muerte : y es que todos quantos murieren en la Religion de la Compañía de Jesus gozarán de la vida eterna. Esto me ha declarado el Señor, y me ha mandado que publicamente se lo diga. O que dichoso es V. Paternidad, pues le cupo ser de tal Religion, donde no perece alguno de quantos perseveran en ella !* »

Et un peu plus loin : « *Yo sé bien lo que digo, porque Dios me ha dictado lo que hablé, y me mandó llamase á V. Paternidad para que fuese oyente y testigo. Y vuelvo á dezir, que todos, todos los que perseveraren en la Compañía de Jesus hasta la muerte son predestinados. Esto es lo que Dios me manda que diga.* » — Cienfuegos, *op. cit.*, pp. 389-390.

la remarque. « *Il est à considérer, dit-il, que cette révélation a été plus universelle que les autres, et qu'elle est tout à fait absolue, sans les bornes et limites, quelque étendues qu'elles soient, qui déterminent celle de saint François de Borgia*¹ ».

L'auteur d'une vie du P. Suarez, le P. Antoine-Ignace Descamps, s'exprime de la même manière. Mettant en regard la révélation de S. François de Borgia et celle du Père capucin : « *La première de ces deux révélations, dit-il, à prendre les circonstances de temps, paraît moins universelle que la seconde; car celle-ci affirme, sans limitation d'années ni de siècles, que tous ceux-là se sauveront qui persévéreront jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus, tandis que la révélation de S. François de Borgia parle seulement de ceux qui vivront dans les trois premiers siècles de la Compagnie*² ».

Le P. Antoine Natale présente à son tour la même

1. *Y merece advertencia aver sido esta revelacion mas universal, y en todo absoluta, sin las márgenes ó límites aunque tan dilatados, de la de Borja. — Op. cit., p. 390.*

2. « *La primera de estas dos revelaciones parece menos universal en quanto á la circunstancia del tiempo que la segunda; pues esta afirma, sin determinar años ó siglos, que se salvarán todos los que perseveraren en la Compañía hasta la muerte, prediziendo que todos los que así serán constantes serán predestinados: pero aquella que hizo Dios á S. Francisco de Borja, solamente hablava de*

observation : « Un témoignage, dit-il, de la protection singulière de Dieu sur nous, c'est notre prédestination révélée à S. François de Borgia pour les trois cents premières années, au F. Laurent de Mola *et à d'autres*, d'une manière absolue, *absolute*¹. »

Grâce à Dieu, l'authenticité historique de cette révélation est à l'abri de toute contestation. Le P. Matrese, choisi pour en recueillir la merveilleuse communication, était un religieux dont nos historiens, et en particulier les Pères Lancieus et Colnago qui le connaissaient personnellement, vantent la vertu, la sagesse et l'autorité. Il n'eut garde de retenir dans le secret une si précieuse confidence. Il en fit part aux Pères du collège de Bari et de plusieurs autres collèges d'Italie, et le souvenir s'en conserva dans la province, au témoignage du P. Schinosi².

Quelques années plus tard, Hector Pignatelli, duc de Monteleone, ayant été nommé vice-roi de Catalo-

los que en ella perseverasen en los primeros trecientos años. » — *Vida del V. P. Franc. Suarez por el P. Anton. Ign. Descamps*. Perpiñan, 1672, t. II, 6^a part., c. 8, p. 651.

1. Natale, *De cœlesti conversatione*, pars 2^a, med. 3^a, punct. 2.

2. Schinosi, *op. cit.*, p. 103. Le récit du P. Schinosi est un peu moins détaillé que celui du cardinal Cienfuegos ; mais il est le même en réalité. « *Debbo, o Padre, in questo mio estremo palesarti cosa che da Dio a me rivelata, Iddio da me vuol'a te notificata*, cioè la beata sorte di tutti coloro

gne, demanda le P. Matrese pour son confesseur, et l'emmena avec lui en Espagne.

Or, le 18 mars 1607, se trouvant à Barcelone en récréation avec les Pères du collège que la Compagnie dirigeait dans cette ville, le P. Matrese leur raconta ce qu'il avait entendu vingt ans auparavant de la bouche du Père capucin ; et comme un fait si extraordinaire semblait dépasser toute croyance, il l'appuya par deux fois de toute l'autorité du serment.

Il est facile de se représenter avec quelle allégresse on accueillit ces paroles. Parmi les Pères qui les entendirent, se trouvait le P. Michel Terza, qui fut Supérieur de la maison professe de Valence, Maître des novices et Visiteur de la province de Sardaigne ; il les répéta à son tour sous la foi du serment dans les collèges d'Alcala et de Madrid, où elles excitèrent les mêmes mouvements de joie, et il en laissa une relation écrite et signée de sa main au P. André Cazorla ¹. Le Vénérable P. Lancicius nous assure qu'il tenait le même fait de la bouche de personnes très

che morranno nella Compagnia. A tutti (*tornó a dire*), che chiuderanno in essa la lor vita, somministrerà Iddio gli ajuti onde possano poi cantare le sue misericordie in eterno. » — *Op. cit.*, p. 104.

1. Cienfuegos, *op. cit.*, pp. 390 et 385. On n'a pas oublié que le cardinal Cienfuegos avait entre les mains les notes laissées par le P. Cazorla, et qu'il n'a fait que les reproduire.

dignes de foi ¹. Enfin un dernier témoignage est celui du P. Antoine Beatillo.

Antoine Beatillo suivait alors les classes du collège de Bari, et était élève de rhétorique. La visite du P. Matrese au Père capucin avait vivement excité sa curiosité, et lorsque le Père fut de retour, il s'empressa de l'interroger. Le P. Matrese, encore sous l'impression de ce qu'il venait d'entendre, et ne voulant pas livrer entièrement son secret, se contenta de répondre en général : « Ce Père m'a dit des choses si merveilleuses de notre Compagnie, que nous pouvons à bon droit, si elles sont véritables, être appelés heureux et bienheureux ». Un an après, le 4^{er} décembre 1588, le jeune Beatillo entra dans la Compagnie, et on le mit au courant de la précieuse confidence. Mais, avec le temps, il en perdit le souvenir. Dieu la lui rappela par un prodige, ainsi qu'il le raconte au P. Philippe Alegambe, dans une lettre en date du 21 février 1632 ². Quarante-quatre ans s'étaient passés depuis la scène mémorable de 1587. C'était en 1631. Le P. Beatillo était à Naples et célébrait la sainte Messe, quant tout à coup il fut ravi en esprit ; il vit le vénérable P. Laurent de Mola

1. *De præstantia Instit...*, p. 153.

2. Bolland, 31^a Jul., n. 466, p. 852. — Cienfuegos, *op. cit.*, p. 390. — Nadasi, *Pretios. Occup.*, c. 16, n. 19, p. 135.

étendu sur son humble couche et le P. Vincent Matrese à ses côtés ; il entendit le merveilleux dialogue qui s'établit entre les deux serviteurs de Dieu, et sentit son âme inondée d'une joie extraordinaire. La vision disparut alors, et il acheva le saint sacrifice. Le P. Beatillo était de Bari, et avait souvent entendu dans son enfance le P. Laurent de Mola ; c'était un homme aussi pieux que savant, qui avait vécu de longues années dans l'intimité du Vén. P. Realino, et chez lequel il n'est guère possible d'admettre l'illusion ¹.

Un demi-siècle plus tard, vers 1630, Dieu faisait de nouveau proclamer en face de la mort le privilège de ceux qui meurent dans la Compagnie.

Ce second fait n'a pas eu dans nos annales l'éclat et le retentissement du premier ; il demeura enfoui en quelque sorte dans un chapitre reculé de la vie du P. Suarez par le P. Antoine-Ignace Descamps ². L'historien s'est proposé d'établir que son héros est au nombre des prédestinés. Les preuves ne lui font pas défaut. Nous laissons de côté celles qu'il emprunte

1. Le P. Southwell, dans sa *Bibliothèque*, donne une notice sur le P. Antoine Beatillo. — Voir ce nom.

2. *Vida del P. Francisco Suarez... por el P. Ant. Ign. Descamps*. Perpiñan, 1671 et 1672, t. II, 6^e part., c. 9, p. 652.

Le P. Descamps ne donne point la date précise de l'événement en question ; il dit seulement qu'il se passa quel-

à la vie de l'illustre serviteur de Dieu, pour nous en tenir à celles qu'il demande aux faits merveilleux et aux révélations. Ces dernières preuves elles-mêmes sont de deux sortes, selon que les révélations sont générales ou individuelles, c'est-à-dire regardent le seul P. Suarez, ou sont communes à toute la Compagnie. Nous n'avons point à suivre notre auteur dans l'exposé de cette double série d'arguments ; les révélations individuelles sont hors de notre sujet ; les autres ont déjà paru dans ces pages, à l'exception de celle que nous avons annoncée, et dont il est temps de commencer le récit.

A Milan, dans un monastère très fervent et très adonné à la pénitence, vivait un religieux qui se faisait remarquer entre tous les autres par la sainteté et l'austérité de sa vie. C'était un Frère convers que Dieu se plaisait à combler de ses dons les plus rares et les plus précieux. Un jour, il avait vu au ciel le haut degré de gloire auquel était élevé le Bienheureux Berchmans, mort depuis peu de temps ; il raconta cette vision à un pieux ecclésiastique, Jean Lamata, et désigna le Bienheureux par son nom,

ques années après une vision de la Vén. Marine de Escobar qui eut lieu en 1621, et une quarantaine d'années, plus ou moins, avant le temps où il écrivait lui-même son livre (1672) : ce qui permet de placer cette date entre 1630 et 1635.— Cf. *op. cit.*, p. 659.

bien qu'il ne l'eût jamais vu ici-bas et ne le connût point. Une autre fois, il avait été ravi en extase dans l'église de son couvent pendant qu'il priait, et s'était élevé de terre à la hauteur de deux coudées ; Jean Lamata fut lui-même témoin du fait, et affirma l'avoir contemplé de ses yeux.

Or ce Frère tomba malade et fut bientôt conduit aux portes du tombeau. Dans cette extrémité, il pria son supérieur de faire venir auprès de lui un frère qu'il avait dans la Compagnie de Jésus et qui habitait alors notre maison professe de Milan, *parce que, disait-il, il ne pouvait pas mourir sans l'avoir vu et sans lui avoir parlé, Dieu l'ordonnant de la sorte.* Le Père est aussitôt prévenu, et il se hâte d'accourir au couvent. A peine a-t-il mis le pied dans la cellule du moribond, que celui-ci, le visage tout enflammé, se lève sur sa couche, appelle son frère tout près de lui et, l'embrassant avec tendresse : « Rendez à Dieu, dit-il, des actions de grâces sans fin de vous avoir appelé à votre état et à votre règle ; car ici, quelques-uns se perdent ; *mais dans la Compagnie, nul ne se perdra de ceux qui persévéreront dans son sein* ». Puis, se tournant vers les religieux de son Ordre, qui se tenaient auprès de lui : « *Pardonnez-moi, si je parle ainsi, mais je ne puis faire autrement, c'est Dieu qui me l'a ordonné* ». Il dit ensuite adieu à son frère et à ceux de sa commu-

nauté, et, se remettant sur sa couche, il rendit son âme à son Créateur ¹.

Des paroles si étranges et en même temps si assurées, prononcées au nom de Dieu par un homme d'une sainteté reconnue et consacrée par l'éclat de plus d'une grâce merveilleuse, ne firent pas une faible impression sur tous les assistants et en particulier sur le religieux auquel elles étaient adressées ; de retour à la maison professe, celui-ci se hâta de découvrir à son supérieur ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Le P. Recteur ne crut pas devoir faire un secret d'un événement qui avait eu tant de témoins, et qui

1. *Estando ya en el tranze de la muerte, rogó á su Prelado, que se sirviese de hazerle llamar á su hermano, el Jesuita, porque no podia morir hasta averse visto con él, y haverle hablado, por ser esta la voluntad de Dios. Fueronle á buscar á la casa..., arribó al convento, entró en la celda del enfermo. Luego éste, encendido todo, como unas ascuas, y levantándose en su cama, haviendo llamado á su hermano, le abrazó, y dixo : Que diese infinitas gracias á Dios per el estado, y regla, á que le avia llamado ; porque le hazia saber, que de su Orden algunos se condenavan ; pero de la Compañía ninguno de los que en ella perseverasen se perderia. Y bolviendose á los religiosos de su monasterio, que estavan allí presentes, les dixo : Padres, perdónenme, si digo esto, porque no puedo hazer otro que Dios me lo mandó... » — Vida del V. P. Suarez..., t. II, part. 6, c. 9, p. 653.*

ne pouvait manquer de se divulguer tôt ou tard : il en parla donc autour de lui, et entre autres à Jean Lamata, dont nous avons déjà cité le nom plusieurs fois.

On désirerait avoir des détails sur ce prêtre, mais le P. Descamps n'en donne point ; il en parle comme on ferait d'un homme suffisamment connu du lecteur, et sur lequel il n'est pas besoin d'insister. Il se contente de dire qu'il était curé de Crexel, « localité, ajoute-t-il, qui appartient au collège de la Compagnie de Jésus, à Barcelone ¹ ». Ces renseignements, suffisamment clairs sans doute pour les contemporains, ne le sont plus autant pour nous ; mais, tout incomplets qu'ils puissent être à deux siècles de distance, ils suffiront à confirmer le récit du P. Descamps, et ils donneront l'explication de cette intimité de rapports que nous avons vue et que nous verrons encore entre cet ecclésiastique et les Pères de la Compagnie.

1. « *Lugar que es del colegio de la Compañia de Jesus de Barcelona.* » — *Op. cit.*, p. 653. D'après Pascal Madoz, dans son *Dictionnaire de géographie*, c'était une paroisse au bord de la mer, où il y avait une grande maison en forme de forteresse ou de château fort appartenant aux Jésuites. « *Hay una gran casa en forma de fortificacion o castillo que pertenecia á los Jesuitas.* » Pascual Madoz, *Diccion. Geograf., estadist., histor. de España*, t. VII, p. 166.

A son retour en Espagne, Jean Lamata fit connaître ce qu'il avait appris à Milan. Il le dit entre autres au P. Jean-Baptiste Vivet, religieux d'une grande autorité, et qui fut successivement Maître des novices et Recteur des collèges de Barcelone, de Girone et de Perpignan ¹. Le P. Vivet le dit à son tour au P. Descamps, en prenant la précaution, pour plus de fidélité, de lui en laisser une relation de sa main. Ce fut donc pour ainsi dire sous sa dictée et sous ses yeux que le biographe du P. Suarez transcrivit le récit de ce grand événement.

L'Histoire générale de l'Ordre auquel appartenait le Frère n'était pas encore publiée à cette époque. Quand elle parut, le P. Descamps s'empressa de la consulter. Il y reconnut la parfaite exactitude de ce qui avait été dit par le moribond ; au milieu de beaucoup de morts admirables, il en vit quelques-uns trop dignes de larmes et de tristesse. Il ne donne point le nom de cet Ordre. Mais il affirme que c'est par pure réserve, et qu'il n'ignorait pas plus ce détail que tout le reste. Il cite aussitôt un autre fait en confirmation de la vérité des paroles prononcées à Milan.

1. Le P. J.-B. Vivet, étant Recteur du collège de Barcelone, prit part à la XI^e Congrégation générale, en 1661, sous le P. Goswin Nickel. — Cf. le préambule de cette Congrégat.

Jean Lamata s'entretenait un jour à Barcelone avec un Frère de ce même Ordre. C'était aussi un grand serviteur de Dieu. La conversation étant venue à tomber sur la Compagnie de Jésus et sur les promesses faites à ceux qui y persévèrent jusqu'à la mort, Jean Lamata raconta ce qu'il avait entendu en Italie, et demanda au bon Frère ce qu'il fallait en penser. « *Celui-ci, continue le P. Descamps, répondit que c'était une très grande vérité, et il affirma avec beaucoup d'assurance que le fait était réel, et que la vision avait eu lieu comme je l'ai rapportée* », donnant assez à entendre, conclut notre historien, qu'il avait eu lui-même une révélation semblable ¹.

Nous ne sommes pas en état de dire si cette conjecture est exacte; il nous suffit de l'avoir rapportée, et, sans la discuter, nous l'abandonnons à son auteur. A le prendre dans sa physionomie générale, ce fait a plus d'un trait de ressemblance avec celui de 1587. De part et d'autre, nous nous trouvons en face d'un moribond et d'un étranger; à Milan com-

1. Respondió que sí, que era muy grande verdad, asegurándole con mucha certidumbre, que sucedió el caso referido, y la revelacion, como conté; *con que este buen Religioso dió á entender al reverendo Juan Lamata, que la misma revelacion le avia hecho Dios, que al otro de su misma Orden, que llamó á su hermano de la Compañía antes de morir, para dezirle la suya, segun se ha dicho arriba.* » — Descamps, *op. cit.*, p. 654.

me à Bari, un religieux de notre Compagnie est mandé expressément pour recevoir des communications qui sont faites au nom de Dieu ; ces communications sont les mêmes et presque dans les mêmes termes ; enfin les deux faits s'autorisent de preuves d'un ordre surnaturel. Malgré cela, il n'est manifestement pas possible de les confondre ; ils ont chacun leurs circonstances de temps, de lieu et de personnes parfaitement distinctes, et, ce qui achève de les séparer nettement, ils arrivent tous deux jusqu'à nous par une suite non interrompue de témoignages, en sorte que nous ne saurions dire lequel des deux est plus authentique et mieux établi ¹.

Cent-vingt ans plus tard, à la veille presque du jour où la Compagnie allait être engagée dans la plus terrible des persécutions, et enfin succomber sous les efforts de ses ennemis, la Providence prenait soin de fortifier les courages contre les épreuves prochaines, en renouvelant, par une attention touchante, les promesses du salut en faveur de tous ceux qui demeureraient fidèles jusqu'à la fin.

1. Un autre historien du P. Suarez, le P. Bernard Sartolo, qui écrivait une vingtaine d'années après le P. Descamps, rapporte aussi, mais d'une manière abrégée, le fait de Milan. — *El doctor Eximio y venerable Padre Francisco Suarez, S. J.*, por el P. Bernardo Sartolo, della misma Compañía... 2^e édit., lib. 4, c. 35, p. 450.

C'est au delà des mers, dans les Réductions du Paraguay, que Dieu fait éclater cette grâce merveilleuse. Un Père de la province d'Autriche, le P. Ladislas Orosz, nous en donne le récit dans une lettre écrite, le 30 décembre 1742, de Cordoue du Tucuman à un de ses amis d'Europe, le P. J-B. Urbani, avec lequel il avait fait ses études de philosophie et de théologie ¹. Après avoir raconté les grands travaux soutenus par un des missionnaires au milieu des peuplades indiennes, le P. Orosz continue ainsi :

« Je citerai maintenant un fait qui n'ajoute pas peu de crédit à la révélation de saint François de Borgia. Ces jours derniers, le P. Supérieur a reçu, du pays des Lulles, une lettre écrite par le missionnaire qui s'occupe de ces Indiens. On lui mande qu'une femme de cette Réduction, déjà avancée en âge, a été favorisée d'une extase ou plutôt d'un ravissement. Dans ce ravissement, elle a été introduite dans la maison de Dieu. Elle a vu au milieu de la gloire plusieurs de

1. Le P. Orosz passa près de trente ans dans la mission du Paraguay; il revint en Europe vers 1758, et y prépara les matériaux qui devaient servir à la continuation de l'ouvrage publié en 1759 à Tyrnau sous ce titre : *Decades Virorum illustrium Paraquariæ*. Au moment de la suppression de la Compagnie, il était Père spirituel à notre maison de Tyrnau. — *Documents fournis* par le P. Jos. Eschfaller, mort à Presbourg le 8 juin 1881. — Voir aussi de Backer, t. II, col. 1630.

ses compatriotes, et avec eux, d'autres élus placés dans un rang plus élevé : c'est là, raconte-t-elle, que se tenaient les membres de la Compagnie. Elle y remarqua le P. Montijo ¹, qu'elle avait autrefois connu, et qui était mort à Cordoue, comme nous venions d'y arriver en 1729, homme que l'innocence de ses mœurs avait rendu très célèbre. De plus, *elle vit avec lui tous les membres de la Compagnie qui avaient quitté cette vie mortelle, en persévérant dans leur vocation*. Et comme on lui demandait de quelle manière elle pouvait savoir que tous les Jésuites morts dans la Compagnie se trouvaient rassemblés en ce lieu, puisqu'elle ne les connaissait pas, sa réponse fut toujours la même ; elle avait appris de la bouche même de Dieu *qu'il ne manquait là pas un seul de ceux qui étaient morts dans la Compagnie*, parce que, ajoutait-elle, *tous sont sauvés pour l'éternité* ².

« Je passe sous silence, continue le P. Orosz, les réponses faites par cette femme à toutes les questions qu'on lui a posées ; je remarque seulement ceci, c'est

1. Peut-être, le F. Montijo. — Le manuscrit n'indique pas si c'était un Père ou un Frère.

2. *Vidit illic quosdam ex suis contribulibus, ac inter cæteros altiori locopositos Societatis homines, ut sibi notum Montijo, qui dum recens advenimus Cordubam, anno 1729, hic decessit, vir ob innocentiam morum admodum celebratus ; vidit, inquam, cum hoc omnes Societatis nostræ qui in eadem perseverantes decesserunt ex hac vita mortali.*

qu'elle n'a jamais rien répondu d'incohérent et qui pût donner occasion d'élever des doutes sur la vérité de ce qu'elle rapporte. Bien plus, elle a été interrogée par le vicaire de Vora, et elle est restée d'accord avec elle-même jusque dans les moindres détails, sans rien ajouter qui fût en opposition avec ses précédents récits ou les contredit en aucune manière. Aussi, la cause entendue, le vicaire de Vora n'a pas hésité à faire serment que, dans toutes ses réponses à l'interrogatoire, cette femme n'avait rien dit qui ne parût de tout point conforme à la vérité et ne fût pleinement d'accord avec ce qu'elle avait, dès le début, raconté au missionnaire. »

Il serait difficile d'exiger plus de garanties. Cependant la Providence voulut encore, ce semble, ajouter un nouveau témoignage et faire voir, à des marques sensibles, non seulement que cette femme n'avait rien dit contre ce qu'elle croyait être la vérité, mais encore, autant qu'on peut en juger, qu'elle n'avait pas été le jouet de son imagination ou de l'esprit de mensonge. L'auteur de la lettre a bien soin de le faire remarquer. « Ce qui achève, dit-il,

Et interrogata unde sibi constaret, cum non novisset eosdem, ibi collectos fuisse omnes vita functos Societatis, constanter asseveravit... quod didicerit ex ore Dei, neminem eorum ibidem desiderari qui in Societate mortui sunt, quod omnes salvi æternum fiant.

d'établir la vérité de ce fait, c'est la guérison instantanée de cette femme alors malade, et qui suivit presque immédiatement son ravissement ; c'est le changement de bien en mieux qui s'opéra dès lors dans sa conduite ; c'est enfin l'incapacité d'une pauvre vieille Indienne à imaginer de telles choses quand bien même elle l'aurait voulu, et à faire des descriptions si belles et si relevées de ce qu'elle avait admiré dans le ciel, bien qu'elles s'exprimât en des termes conformes à l'humilité de sa condition.

« Donc, conclut justement le P. Orosz, bien que nos espérances reposent en fin de compte sur une autre parole plus ferme, il ne nous sera pas défendu cependant de recueillir aussi ce témoignage de la bouche des enfants ; et j'ai confiance, mon Révérend Père, que, dans la bienheureuse patrie, nous serons d'autant plus unis par les liens de la charité, que nous sommes actuellement plus séparés l'un de l'autre par la distance des lieux. »

Il est naturel que le missionnaire, au début de sa lettre, rapporte la vision de l'Indienne du pays des Lulles à celle de S. François de Borgia. A deux siècles d'intervalle, elle en est, en effet, une éclatante confirmation. Mais nous ne croyons pas qu'il ait eu la pensée de les assimiler en tout l'une à l'autre, et qu'il ait voulu dire, par exemple, que le privilège révélé en 1742 en faveur de tous ceux qui meurent dans la

Compagnie doive absolument se renfermer dans les mêmes limites que le privilège annoncé par la vision de 1569. Les termes de la voyante n'expriment par eux-mêmes aucune restriction de temps.

« Je sais, dit-elle, que parmi tous ceux que j'ai vus dans la gloire, il ne manque aucun des membres de la Compagnie, défunts jusqu'à cette heure, parce que j'en ai entendu la raison de la bouche même de Dieu ; c'est que tous, c'est-à-dire tous ceux qui satisfont à cette condition de mourir dans la Compagnie, sont sauvés pour l'éternité. *« Interrogata unde sibi constaret... ibi collectos fuisse omnes vita functos Societatis, constanter asseveravit... quod didicerit ex ore Dei, neminem eorum ibidem desiderari, qui in Societate mortui sunt, quod omnes salvi æternum fiant. »*

Ajoutons que la servante de Dieu ne savait rien du privilège promis à S. François de Borgia, et ne pouvait en aucune manière en rapprocher par voie de comparaison celui dont elle recueillait elle-même la communication. Il nous est donc permis de prendre les paroles entendues par elle dans leur sens naturel, qui est le sens général et indéfini, de nous en prévaloir à notre tour avec le P. Orosz, et d'y trouver encore, après un siècle et demi, un appui solide à nos espérances.

Toutes les révélations que nous avons rapportées jusqu'ici ont été prises en dehors de la Compagnie. Elles sont les plus solennelles de toutes ; c'est un

trait de la bonté et de la délicatesse de Dieu d'avoir donné l'éclat principal à des voix étrangères, moins exposées à la suspicion ou à l'envie. Il est temps d'écouter celles de la famille : elles sont plus discrètes et moins pompeuses ; mais cette réserve n'est pas un titre à moins de confiance.

La première est celle du P. Michel Soler. C'était un saint religieux dont le Vénérable P. Louis du Pont avait coutume de dire : « Je tiens pour assuré que le P. Soler est devant Dieu une des personnes les plus riches en sainteté et en mérites qui vivent aujourd'hui dans l'Église ». Un jour, comme ce Père était en oraison, il se vit tout à coup éclairé d'une grande lumière, et il entendit une voix retentir à son oreille : cette voix disait que *tous ceux qui mouraient dans la Compagnie étaient prédestinés*, ou, pour traduire plus exactement le texte espagnol, *qu'autant il y en avait à mourir dans la Compagnie, autant il y en avait de prédestinés* ¹. Le P. Michel Oreña, Provincial de Castille, entra à ce moment dans la chambre du P. Soler. Mais bien qu'il eut fait du bruit en ouvrant la porte et appelé le Père par son nom, celui-ci tarda quelque temps à reprendre l'usage de ses sens. Lorsqu'il fut revenu à lui, sa

¹ 1. *Le asegurado que eran predestinados quantos muriesen en la Compañía.* — Cienfuegos, *op. cit.*, p. 392.

première parole, dans l'ardeur de sa joie, fut de demander au P. Oreña s'il se trouvait dans la province des religieux tentés contre leur vocation, et le Père ayant répondu qu'il y en avait quelques-uns : « *Que Votre Révérence*, reprit le P. Soler, *me les donne persévérants dans la Compagnie, et je les lui rendrai tous prédestinés*¹. A partir de ce moment, il n'eut plus d'autre pensée, comme on le remarque dans sa Vie, que d'exhorter à la persévérance ceux des Nôtres avec lesquels il vivait, disant que c'était un gage de salut, gage précieux digne d'être conservé avec le plus grand soin : *Incredibili ardore commendabat omnibus perseverantiam in Societate ; hoc enim esse salutis pignus, et pignus pretiosum ac magna omnino accuratione custodiendum*².

Deux autres révélations de même nature ont été faites, la première au V. P. François de Castillo, la seconde au P. Paul de Salceda. Malheureusement, nous ne pouvons donner sur elles aucun détail explicite, le cardinal Cienfuegos, qui les mentionne, ne nous faisant pas connaître les sources où il les a puisées. Voici seulement quelques mots sur le P. Paul

1. « Pues démelos V. Reverencia perseverantes en la Compañía, que yo se los daré salvos. » — Cienfuegos, *op. cit.*, p. 392.

2. Nadasi, *Ann. dier. memor.* 20 Aug., p. 114. — Le P. Soler mourut à Valladolid, le 20 août 1615.

de Salceda. Après sa mort, qui arriva le 27 novembre 1686, au collège du S.-Esprit, à la Puebla, le P. de Losa, Recteur du collège, écrivit selon l'usage la notice biographique du défunt. C'est cette notice, à défaut d'autres documents, qui nous permettra de suppléer en partie au silence du cardinal. A vrai dire, nous n'y avons trouvé aucune mention directe et expresse de vision sur le sujet qui nous occupe ; mais il y est marqué à plusieurs reprises que le P. de Salceda tenait pour certaine la révélation de S. François de Borgia, que c'était sa coutume d'appliquer à la Compagnie le « *pusillus grex* » de l'Évangile, et le « *quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* », et qu'il s'était même procuré une copie des documents rassemblés en Espagne par le P. Cazorla et publiés plus tard par le cardinal Cienfuegos : « Bien que le P. Paul, disait le P. de Losa, eut mené au milieu des hommes une vie tout angélique, il aimait pourtant à détourner la vue du bien qu'il avait pu faire, et, dans son humilité, il demandait toute sa consolation à cette pensée que Dieu le gardait dans la Compagnie. Aussi l'opuscule du P. Cazorla faisait-il toutes ses délices ; il le prêtait à ses frères avec plaisir et empressement ; mais il était aussi très exact à le reprendre, de peur qu'il ne le perdît ».

Le biographe cite ensuite un fait qui s'était passé au collège du Saint-Esprit ; on y voit combien

était vive dans le P. de Salceda la persuasion que tous ceux qui meurent dans la Compagnie sont assurés de leur salut éternel.

Le P. Provincial avait cru devoir séparer de la communauté un des religieux du collège, — on ne dit pas en punition de quelle faute, — et l'avait fait enfermer dans une chambre, avec défense absolue de le laisser sortir. Cette pénitence accabla tellement le coupable qu'on en vint à craindre pour sa vie. Un Père alla raconter au P. de Salceda ce qui se passait, pour voir ce qu'il dirait et pour l'engager à demander la grâce du reclus, ou du moins quelque adoucissement à sa peine. Mais le Père, contre toute attente, répondit d'un air sévère à l'officieux messenger : « Laissez-le, mon Père, il ne mourra pas ». Puis, continue le narrateur, pénétré d'une véritable estime pour la Compagnie, sa mère, et d'un sincère attachement pour le coupable : « Heureux, dit-il, et bien heureux, s'il venait à mourir ainsi, puisqu'il aurait l'immense félicité de mourir dans la Compagnie ¹ ! » La suite ne justifia que trop fidèlement ces paroles, et l'espèce de menace prophétique qui les terminait. En effet, le

1. *El P. Pablo dixo con toda severidad al P. que le informaba : Dexelo V. R. que no se morirá, y lleno de la estimacion de su Madre la Compañía, y de verdadero amor al sujeto que padecía, prosiguió diciendo : Dichoso el si así*

captif revint à la vie, et, son épreuve achevée, il fut rendu au commerce de ses frères et à la liberté ; mais, au bout de quelques mois, achevant de donner tristement raison au serviteur de Dieu, il sortit de la Compagnie.

Ce fait est d'autant plus à noter, qu'il paraît bien, à la conduite des supérieurs, que celui dont il est ici question était loin d'être fervent. Malgré cela, le P. de Salceda, éclairé, comme on le vit trop bien dans la suite, d'une lumière surnaturelle, lui souhaite de se laisser tellement aller au sentiment de ses peines, qu'il en perde la vie, *puisqu'il aurait ainsi l'immense félicité de mourir dans la Compagnie.*

Après avoir nommé les Pères de Salceda et de Castillo, le Cardinal Cienfuegos cite encore le célèbre P. Antoine Ruiz de Montoya, l'apôtre du Paraguay ; mais il n'entre pas dans plus de détails, et il se contente de dire en un mot qu'au moment de sa mort, le serviteur de Dieu reçut une faveur semblable ¹.

Le P. de Buendias, dans sa Vie du V. P. François de Castillo, est un peu plus explicite ; mais il ne

muriera, que tendrá la dicha grande de morir en la Compañia. — *Carta de el P. Eugenio de Losa... en que dá noticia de la exemplar vida y dichosa muerte de el P. Pablo de Salceda.* — En Mexico... 1689, pp. 10 et 11.

1. Cienfuegos, *op. cit.*, p. 394.

nous donne lui-même que peu de paroles. « Le P. Ruiz, dit-il, après avoir reçu le saint viatique et fait son action de grâces, fit entendre ces paroles prononcées d'une voix forte et avec une grande ferveur d'esprit : Heureux ceux qui meurent dans la Compagnie ! Malheureux ceux qui ne meurent pas dans la Compagnie » ! La grande sainteté du missionnaire, les rapports fréquents et sensibles qu'il avait eus pendant sa vie avec Notre-Seigneur, la sainte Vierge, notre B. Père et d'autres Saints, l'animation avec laquelle il prononça ces paroles, auront fait croire sans doute que Dieu l'avait éclairé à ce moment de quelque lumière spéciale, et lui avait montré la grâce de la prédestination et celle de la persévérance dans la Compagnie, unies ensemble par un même lien : c'est au moins ce que pense le P. de Buendias.

Aussi faut-il l'entendre exhaler sa reconnaissance envers celui qui a daigné l'appeler à la Compagnie. « Je ne puis m'empêcher, dit-il, de rendre à Dieu d'innombrables actions de grâces pour le bienfait de ma vocation à la très sainte Compagnie de Jésus, lorsque j'entends les dernières paroles prononcées en mourant par le saint P. Antoine Ruiz : « Heureux ceux qui meurent dans la Compagnie ! Malheureux ceux qui ne meurent pas dans la Compagnie » ! Car, bien que chaque Institut religieux offre à ceux qui le suivent des raisons suffisantes d'espérer le salut

éternel, il est vrai cependant que, membre de la Compagnie de Jésus, je dois en cette qualité des actions de grâces toute particulières à Dieu. Aussi tous les jours, au saint Sacrifice de la Messe, depuis douze ans que j'ai fait ma profession solennelle, je lui demande le don de la persévérance dans cette vocation où je vois qu'on meurt en prédestiné. « Heureux ceux qui meurent dans la Compagnie ! » Ces paroles sont un écho des révélations de S. François de Borgia et de la séraphique Thérèse de Jésus. « Malheureux ceux qui ne meurent pas dans la Compagnie ! Malheureux ceux qui sont déserteurs de leur religion, infidèles à Dieu et aux promesses qu'ils lui ont faites ! Nous en voyons tous les jours de trop lamentables exemples. ¹ »

La révélation du P. Ruiz ferme la série des témoignages surnaturels que nous avons pu recueillir. Ces témoignages, comme on l'a vu, reposent tous directement sur la parole même de Dieu : les hommes n'ont fait que nous les transmettre. Nous devons en ajouter d'autres qui ne portent pas aussi ouvertement le cachet de l'intervention divine, mais qui ne laissent pas de mériter toute notre attention. Ils sont dus à des hommes d'une vertu et d'une sagesse éprouvées, en commerce intime et habituel

1. *Vida del Ven... P. Franc. del Castillo*, por el P. Jos. de Buendias, liv. I, c. 4, pp. 101-104.

avec Dieu, embellis de l'éclat de la sainteté ou même couronnés par l'Église, et élevés par elle aux honneurs du culte public. Ils expriment les mêmes promesses que les précédents ; mais nous ne saurions dire s'ils proviennent comme eux d'une communication immédiate de Dieu, ou s'ils ne renferment que l'expression d'un sentiment personnel, et c'est pourquoi nous avons cru devoir les ranger dans un chapitre à part.

CHAPITRE VI

LES SENTIMENTS DE QUELQUES SERVITEURS DE DIEU SUR LE MÊME SUJET.

Saint Philippe de Néri, — Les PP. Jean de Dicastillo, — Antoine Natale, — Pierre de Fonseca, — Vincent Caraffa, — Jean Direkinck, — Paul Stralano, — Léonard Lessius, — Daniel Pawlowski, — Jean Hochbichler, — Nicolas Lancicius, — Antoine Schedler, — Nicolas Beauregard, — Mgr Steins S. J., — Jean Roothaan, — Pierre Beckx, — Séraphin Sordi, — Léon Gautier, — Sébastien Fouillot.

Le premier de ces témoins par ordre de temps et de dignité est saint Philippe de Néri. On sait l'admiration que cet illustre fondateur de l'Oratoire professait pour saint Ignace, et avec quelles instances il lui demanda plusieurs fois d'être reçu au nombre de

ses enfants ¹. Or, voici ce qu'il pensait de la persévérance dans la Compagnie. Le P. Vincent Ficherelli, Recteur du Collège de Pistoie, atteste ce qui suit sous la foi du serment :

« Moi, Vincent Ficherelli, prêtre indigne de la Compagnie de Jésus, écrit-il au P. Nadasi le 27 avril 1657, je jure avoir entendu tout ce que je vais écrire ici. En l'année 1620, étant venu à Rome pour y entrer dans la Compagnie de Jésus, je fus conduit par un prêtre, mon oncle maternel, chez Mgr Jules Sancedonio, autrefois évêque de Grosseto, qui s'était retiré au mont Saint-Onuphre, et y vivait d'une manière digne d'un disciple de saint Philippe de Néri. Comme nous étions tous trois ensemble, mon oncle lui dit qu'il m'avait amené à Rome pour me laisser au noviciat de Saint-André, parce que Dieu m'appelait à la Compagnie. Je lui dis à mon tour la même chose et lui fis part de mes grands désirs. Alors le bon vieillard se réjouit avec moi, et m'exhorta vivement à demeurer ferme dans ma résolution. Puis, levant les yeux et me montrant quelques tableaux qui ornaient les murs de son appartement : « Mon fils, me dit-il, voyez-vous ce saint vieillard ? Le connaissez-vous ? » — Je lui répondis

1. Lancicius, *De præstant. Inst. Soc. J.*, c. 3, n. 197, pp. 206-208.

qu'il me semblait reconnaître le B. Philippe de Néri. « C'est bien lui », me dit-il, et il ajouta : « Dans sa vieillesse, ce saint que je me glorifie d'avoir connu, et avec lequel j'ai traité pendant longtemps, avait coutume de dire des religieux de la Compagnie de Jésus : *Les enfants d'Ignace qui persévèrent dans la Compagnie de Jésus y meurent saints*¹. Donc, mon fils, remerciez Dieu sans cesse d'une si sainte vocation, et bienheureux serez-vous, si vous y persévérez. »

« Ce saint prélat me dit encore sur la Compagnie beaucoup de choses dont je n'ai pas une mémoire très précise. Quand nous eûmes pris congé de lui, je répétais avec mon oncle les paroles citées plus haut, et elles se gravèrent profondément dans mon cœur. Voilà ce que je puis attester devant Dieu des sentiments de saint Philippe de Néri par rapport aux enfants de la Compagnie, au milieu desquels j'entrai le 15 novembre 1620. — Vincent Ficherelli, de la Compagnie de Jésus. » Cette lettre est parfaitement authentique. C'est le P. Nadasi lui-même qui témoigne l'avoir reçue, et qui en donne la substance dans son livre *Pretiosæ Occupationes*².

1. « Filii Ignatii qui perseverant in Societate, ibi moriuntur Sancti. »

2. C. 16, n. 29, p. 141. Le texte que nous avons donné est tiré du cardinal Cienfuegos, p. 391, mais il vient originai-

« Mourir dans la Compagnie, disait le P. Jean de Dicastillo, c'est tout mon souci ; nous vivrons beaucoup, si nous obtenons d'achever notre carrière dans la Compagnie ; point de félicité plus grande, à cause de l'espérance où nous devons être de mériter par là la vie bienheureuse, objet de nos désirs ¹. »
« Car il estimait, dit le P. Patrignani, que la mort dans la Compagnie est un gage de prédestination ². »

C'était aussi le sentiment du P. Antoine Natale. Dans la 4^e partie de son bel ouvrage *De cœlesti conversatione*, il indique la manière dont les Nôtres peuvent se préparer à mourir saintement. Parmi les sentiments qu'il leur suggère, celui de la confiance tient une large place. Après avoir rappelé le principe posé par S. Bernard, « qu'il y a certains signes, certains indices manifestes de salut, en sorte que celui qui

rement du P. Nadasi. En effet, celui-ci avait, en 1666, communiqué une copie de la lettre du P. Ficherelli au P. Jean Marin, Assistant d'Espagne. C'est cette copie qui a été reproduite par le cardinal dans la Vie de S. François de Borgia.

1. *El morir en la Compañía es mi cuidado ; vivimos mucho, si logramos acabar la vida en la Compañía, cuya dicha es la mayor, por la seguridad que debemos tener para la esperanza de la vida que deseamos.* — Cassani, Varon. ilustr. t. II, p. 429.

2. « Il morir nella Compagnia, stimava che fosse un testimonio di predestinazione. » — Patrignani, *Ménol.* 6 marzo, p. 49.

porte ces caractères est indubitablement 'sauvé », il en fait l'application à tous ceux qui meurent dans la Compagnie : « Un signe évident de ma prédestination, dit-il, c'est que si Dieu n'avait pas voulu me sauver d'une volonté efficace, il ne m'aurait pas supporté dans la sainte Compagnie de Jésus. *Jam sit evidens signum mee prædestinationis, quod nisi Deus me saluum voluisset efficaciter, non me sustinuisset in sancta Societate Jesu*¹. »

C'est sur ce signe que le F. Antoine Rodriguez, mort le 28 décembre 1615 à Fernambouc, dans le Brésil, faisait reposer ses meilleures espérances, au point de se reprocher, comme une faute digne d'être expiée par des larmes, toute crainte et toute sollicitude trop vive à la pensée de la mort. « Il avait bien raison, dit là-dessus le P. Nadasi ; car il nourrissait la confiance très vive qu'il serait sauvé ; c'est pourquoi il répétait souvent : « *Si Dieu avait prévu que je dusse être damné, jamais il ne m'aurait admis dans sa Compagnie ; puisqu'il m'y a conduit, je n'ose plus désespérer*². »

Le célèbre P. Pierre de Fonseca, l'une des plus hautes intelligences de son siècle, et le créateur du

1. Ant. Natale, op. cit., p. 631, edit. Andegav. 1861.

2. *Si me damnatum fore præscius esset Deus, nequaquam recepisset in suam Societatem ; huc vero delatus, desperare jam non audeo.* — Nadasi, Ann. dier. memorab. 28^a déc.

système de la *science moyenne*, n'avait pas une autre pensée. Lorsqu'il fut réduit à l'extrémité et sur le point d'aller paraître devant Dieu, on vit briller en lui, dit un de ses biographes, « une joie ineffable d'avoir vécu et de mourir dans la Compagnie de Jésus, *gage très ferme*, disait-il, de son assurance en la divine miséricorde, et comme il l'espérait avec une humble confiance, *de son éternelle prédestination* ¹. »

Les paroles du P. Vincent Caraffa, septième Général de la Compagnie, sont encore plus expresses. Lorsqu'il était à Naples, ayant à faire une exhortation à toute la communauté, il prit pour sujet de son discours l'examen de cette question : « *A Societate in obitu datur transitus in infernum?* A la mort, y a-t-il passage de la Compagnie à l'enfer ? Le cardinal Cienfuegos raconte, d'après un témoin auriculaire, le P. Charles Florillo, alors Scolastique au collège de Naples, que le P. Caraffa discuta les raisons pour et contre avec beaucoup de feu, et qu'il conclut enfin résolument : « *A Societate in obitu non datur transitus in infernum* ». Non, à la mort, il n'y a point de passage de la Compagnie à l'enfer ².

Quelle était l'étendue du récit du P. Florillo, une relation détaillée, ou une simple analyse ? Nous ne

1. P. de Guilhermy, *Ménol. Assist. de Portugal*, 2^e part., p. 392, 3 nov.

2. Cienfuegos, *op. cit.*, p. 394.

saurions le dire. Ce qui est certain, c'est que le cardinal Cienfuegos ne rapporte point les arguments développés par le P. Caraffa en faveur de sa thèse. Il se borne à dire « qu'on *attribue* au V. P. Vincent Caraffa la même révélation qu'à S. François de Borgia ¹ », sans indiquer sur quelle autorité se fonde cette opinion, si c'est un fait avéré ou une simple rumeur.

D'autre part, le P. Jacques Coret, dans sa *Vie de S. Ignace*, après avoir rappelé les visions de S. François de Borgia, du B. Alphonse et du P. Martin Gu-tierrez, ajoute ce qui suit : « J'ai entendu du P. Florent de Montmorency, que le P. Caraffa, Général de la Compagnie, lui avait dit la même chose *en faveur de tous ceux qui vivaient alors*, et je l'ai vu pleurer de tendresse, en ajoutant que cette parole si consolante d'un homme extraordinaire en vertu et en miracle, comme il était, le faisait tout à fait bien augurer de son propre salut ² ».

Il n'est pas facile d'accorder de tout point ce récit avec celui du cardinal Cienfuegos. Le P. Coret semble donner à entendre que les promesses faites au P. Caraffa s'adressaient seulement à la génération qui

1. « La misma revelacion que Borja, se dize aver tenido el venerable P. Vincencio Caraffa. » — *Op. cit.*, p. 394.

2. P. Coret, *Le 5^e Ange de l'Apocalypse*, p. 185.

vivait alors ; le cardinal Cienfuegos incline au contraire à penser qu'il faut les étendre aux trois premiers siècles. Qui traduit plus exactement la pensée du P. Caraffa ? Peut-être l'un et l'autre : il ne faut que supposer pour cela deux révélations. L'exemple du B. Alphonse nous a déjà montré qu'un même homme peut être le confident de promesses d'inégale étendue. Qui empêcherait encore de penser que le P. Caraffa, tout en ayant reçu l'assurance d'un privilège général, s'est contenté d'en dévoiler seulement une partie au P. de Montmorency ? Mais il est plus simple d'abandonner à Dieu ce secret.

Le P. Caraffa n'était pas le seul à soutenir cette thèse consolante. Nous avons déjà vu que d'autres Pères, en différentes Provinces de la Compagnie, s'en étaient également déclarés les partisans et les propagateurs. Un peu plus tard, à Trèves, en Allemagne, un Maître des novices, le P. Jean Dirckinck, abordait à son tour le même sujet, à l'occasion de la mort d'un des Pères de la maison. On peut voir sa dissertation et le développement de ses preuves, dans l'ouvrage qu'il a laissé sous le titre de *Exhortationes domesticæ*. Il n'apporte du reste aucun fait nouveau : il se borne à mentionner l'une après l'autre les principales révélations citées dans ces *Recherches*, celles de S. François de Borgia, de sainte Thérèse, de S. Philippe de Néri, du B. Alphonse et du reli-

gieux capucin, le P. Laurent de Mola. Nous n'avons donc point à le suivre plus loin.

Un autre fait nous appelle d'ailleurs. Il se passa, le 31 décembre 1724, à notre maison professe de Prague. Ceux qui en furent les témoins parurent le regarder comme une démonstration évidente de notre thèse, et on en fit une relation pour en transmettre le souvenir à la postérité. Mais cette relation, demeurée manuscrite, ne tarda pas à tomber dans l'oubli, lorsqu'un heureux hasard ou plutôt la Providence l'a fait retrouver cent cinquante ans plus tard, au mois d'octobre 1875, dans notre bibliothèque actuelle de Prague ¹. Elle porte ce titre un peu emphatique : *Exhortation domestique digne d'une éternelle mémoire, sur le bonheur de ceux qui meurent dans la Compagnie, et à la fin de laquelle le prédicateur termina lui-même pieusement sa vie* ².

1. C'est au P. Georges Kolb, de la Province d'Autriche, que nous devons la découverte de cette pièce intéressante : elle était collée au dernier feuillet de l'histoire manuscrite du collège de Kuttemberg. Le P. Kolb voulut bien aussitôt, avec une charité dont nos lecteurs lui sauront gré, nous en donner communication, dans une lettre datée de Prague, 19 octobre 1875.

2. *Ewigen Andenkens würdige Hauspredigt von der Glückseligkeit derer, die in der Societat Jesu sterben, zu Ende welcher der Prediger selbst sein Leben seligst geendet hat.*

Ce prédicateur était le P. Paul Stralano, Préposé de la maison professe de Prague. Le dernier jour de l'année 1724, il était sorti en ville après le dîner. Il rentra à 4 heures du soir pour faire une exhortation à sa communauté. Le narrateur fait observer qu'il était plein de force et de santé. S'inspirant sans doute des pensées graves et joyeuses tout à la fois qu'apporte naturellement le renouvellement d'une année, le P. Stralano parla du bonheur de ceux qui meurent dans la Compagnie. Il divisa son sujet en deux parties. Dans la première, il développa les raisons de convenance. « Le nom de Jésus, disait-il, est un nom de salut, suivant cette parole de l'ange à saint Joseph : « Vous l'appellerez Jésus, car il sauvera son peuple ». Or, notre Compagnie porte le nom de Jésus d'une manière spéciale ; elle est tout particulièrement le peuple de Jésus ; donc Jésus sauvera sa Compagnie, *ou, pour parler plus clairement, tous ceux qui persévèrent et qui meurent dans la Compagnie sont les enfants de l'éternelle félicité.* »

La dernière preuve, avant d'aborder les faits, était celle-ci : « Dans l'Exode, Dieu, s'adressant à son peuple, lui dit : « Voici que j'enverrai mon ange qui te précèdera ; respecte-le, et garde-toi de le mépriser ». Et pourquoi ? — « C'est que mon nom est en lui. » Si cet ange, remarquait là-dessus le P. Stralano, avait droit à l'honneur du peuple d'Israël, parce qu'il était

tout spécialement marqué du nom de Dieu, comment ce même Dieu pourrait-il permettre qu'un homme marqué du nom de Jésus, et le portant avec fidélité jusqu'à la fin, tombât après sa mort au pouvoir des esprits réprouvés, qui ne savent plus que maudire et blasphémer ce nom béni? Est-ce qu'un outrage plus cruel pourrait être fait au très saint nom de Jésus? *Non, non*, s'écriait l'orateur avec animation, *ne t'imagines pas, ô Lucifer, que jamais tu possèdes un Jésuite en ton pouvoir ; car le nom de Jésus porte des fruits de salut.* »

Certainement, il ne faut point trop presser ces arguments : ce ne sont que des preuves indirectes et des analogies ; ils montrent au moins combien notre tradition était profondément enracinée dans les esprits et avec quelle ardeur de conviction elle était soutenue.

Cette première partie terminée, le P. Stralano en venait à la démonstration historique ; il cita les diverses révélations que nous connaissons, celle de S. François de Borgia et les autres. Il parla longtemps. Comme il allait finir, il rappela les paroles que la Sainte Vierge avait autrefois adressées au P. Jacques de Ledesma : « A l'heure de la mort, tu reconnaitras combien c'est une grande grâce de mourir dans la Compagnie de Jésus. *Agnosces in hora mortis quantum sit beneficium mori in Societate Jesu* ». Il répéta ces promesses avec

un grand sentiment de dévotion et en paraissant se les appliquer à lui-même. Après les avoir citées en latin, il commença à les traduire en allemand ; mais il n'eut que le temps de dire ces mots :

« A l'heure de la mort, mon cher Jacques, c'est-à-dire, mon Jésuite... », et, s'affaissant doucement, il s'endormit dans le Seigneur. On put voir dans son manuscrit la suite de la phrase si soudainement interrompue : *Tu reconnaîtras quelle grâce , quelle faveur, quelle félicité c'est de mourir dans la Compagnie de Jésus ; alors tu verras que le nom de Jésus, dont tu es marqué, t'apporte vraiment le fruit de la béatitude. Amen*¹ » ; comme si le ciel avait voulu, par cette coïncidence, ajouter lui-même sa preuve à toutes celles que le pieux supérieur venait d'exposer, et faire éclater en quelque sorte au grand jour l'authenticité de ses espérances !

Le V. P. Léonard Lessius, encore plus recommandable par l'excellence de ses vertus que par l'étendue et la profondeur de sa science, ne s'exprimait pas avec beaucoup moins de hardiesse. « Je

1. *In deinem Sterbstündlein wirst du, mein Didace, ich sage, mein Jesuiter, erkennen, was für eine Gnad'und Wohlthat, und was für eine Glückseligkeit es sei, in der Societät Jesu sterben ; da wirst du erkennen, das dir der Name Jesus, mit welchem du benamset bist, die Frucht der Seligkeit bringe. Amen.*

veux en terminant, dit l'auteur de sa Vie, rapporter une opinion du P. Lessius qui sera pour les membres de la Compagnie le sujet d'une bien douce consolation. Il tenait pour indubitable que *tous ceux qui meurent dans la Compagnie, et qui ont été affectionnés à la règle, sont admis au bonheur éternel*, bien qu'ils doivent dans l'autre vie endurer des peines plus ou moins grandes pour l'expiation de leurs fautes ¹. » Le P. Alegambe, dans sa *Bibliothèque*, confirme ce témoignage. « Le P. Lessius, dit-il, considérait la persévérance dans la Compagnie comme un gage assuré de prédestination : *existimabat omnes qui in ea (Societate) permanerent, æternæ gloriæ esse oppignoratos.* »

Dans son livre plein d'une si douce onction, *Locutio Dei ad cor religiosi*, le P. Daniel Pawłowski rappelle les promesses faites par Notre-Seigneur à ceux qui abandonnent tout pour le suivre dans la voie des conseils. « Mais, ajoute-il, c'est à la Compagnie que la divine Bonté a daigné surtout accorder

1. R. P. Leon. *Lessii... vitæ compendium*. Edit. 2^a, Ingolstadtii, 1658, c. xx, n. 97, p. 173. Il est à observer que l'auteur de cette Vie n'est pas un Jésuite, mais un Prémontré. Du reste, nous avons déjà vu qu'il n'est pas le seul religieux étranger à la Compagnie qui se plaise à reconnaître cette prérogative, et qui nous invite à nous en réjouir : on se souvient de sainte Thérèse, de S. Philippe de Néri et du P. Laurent de Mola.

ce privilège que *la persévérance dans la vocation soit toujours unie avec le don de la persévérance dans l'état de grâce finale et avec l'éternité bienheureuse* ¹. »

Le P. Jean Hochbichler, développant la formule des vœux simples selon la seconde manière de prier, commente ainsi ces paroles *ut vitam in eo perpetuo degam* : « Je demande de mourir dans cette sainte Compagnie, où l'on meurt en prédestiné. *Peto ut moriar... in hac sancta Societate, in qua qui moriuntur, beati moriuntur* ². »

Un autre grand serviteur de Dieu, le V. P. Nico-

1. *Præ aliis autem religionibus id conferre dignata est divina Bonitas Societati nostræ, quod perseverantia in illa sit semper connexa cum dono perseverantiæ in gratia finali, et cum æternitate sancta, juxta revelationem S. Francisco Borgia factam...* — *Op. cit.*, p. 191, Parisiis, 1873.

2. Manuscrit conservé au collège de Tarnopol.

Le P. Jean Hochbichler est mort en odeur de sainteté à Polotsk le 25 juin 1817. Il était né à Salzbourg, le 24 décembre 1740, et était entré dans la Compagnie en 1757. Après avoir été environ trente-trois ans professeur de philosophie, de théologie et de droit canon, il se joignit aux Pères de la Russie-Blanche en 1801. Il fut pendant trois ans Recteur du collège de S.-Pétersbourg, puis Assistant de la Compagnie, Préfet des hautes études à Polotsk, et enfin Instruteur des Pères du troisième an ; c'est pendant qu'il exerçait cette charge que Notre-Seigneur le rappela à lui. — Communication du P. Alexandre Vivier. — Tarnopol, 8 mai 1883. — Voir aussi *Vitæ spiritualis Documenta*, p. 275. Gandavi, 1852.

las Lancicius, souvent cité dans ces *Recherches*, parle de la même manière.

Après avoir rapporté les révélations du religieux capucin, de saint François de Borgia et du B. Alphonse : « Pour moi, dit-il, je ne doute point de la vérité de ces révélations, tant à cause de l'autorité des personnes qui nous en ont transmis le récit et de la confiance dont elles sont dignes, que parce que je sais avec quelle pureté de conscience on meurt dans la Compagnie ¹ ».

La même persuasion survit à la catastrophe de 1773. A la fin du dernier siècle, le P. Antoine Schedler composait à l'usage des scolastiques de la Russie-Blanche et faisait imprimer à Polotsk, en 1793 et 1794, deux retraites de huit jours. La première considération de la seconde retraite avait pour titre : *De æstimatione vocationis religiosæ*. L'auteur donnait plusieurs raisons de cette estime ; mais une des principales se tirait de la liaison intime qui existe entre la grâce finale et la persévérance dans la Compagnie, *ex connexa cum perseverantia in Societate gratia finali*. Pour plus ample exposé de ce privilège, il renvoyait aux Pères Lancicius et Nadasi ².

En 1803, le célèbre P. Nicolas Beauregard, écrivant au T. R. P. Général qui avait bien voulu l'a-

1. Lancicius, *op. cit.*, p. 156.

2. *De quibus (favoribus) V. P. Lancicius*, Tract. de Institut.

gréger à la Province de Russie, le conjurait de lui envoyer le catalogue de la Province, et il exprimait le bonheur qu'il aurait d'y lire son nom : « Car, disait-il, je le croirai voir écrit dans le livre de vie ¹ ».

Mgr Steins, qui vient de mourir évêque d'Auckland, après avoir fait briller toutes les vertus épiscopales et religieuses sur les sièges de Bombay et de Calcutta, exprimait la même pensée presque dans les mêmes termes : « Il y a deux livres, disait-il, où notre nom doit toujours être écrit, le catalogue et le livre de vie ; ici, sur la terre ; là, pour toujours ² ». Car c'est tout un.

A la résurrection de la Compagnie, l'ancienne tradition reparait aussitôt ; elle grandit et s'étend à mesure que s'étend et grandit la Compagnie. Chose digne de remarque ! Ce sont ceux qui auraient plus de raison de la combattre, si elle était téméraire ou mal fondée, qui sont les premiers à la soutenir et à la propager. Personne assurément ne connaît mieux la Compagnie que ceux qui sont à la tête de son gouvernement, les Maîtres des novices,

Soc., *P. Nadasi in piis morientium occupationibus, alii que uberius agunt*. Schedler, 2^e série, 1^{re} consid., punct. 2^{um}, p. 238. — Communication du P. Vivier.

1. *Vie du P. Varin*, par le P. Guidée, 1^{re} édit., 1854, p. 240.

2. Rapporté par le R.P. Édouard Dorr, dans une conférence spirituelle aux Pères du troisième an. *Laon*, 8 janvier 1877.

les Instructeurs de troisième probation, les Pères Provinciaux et les Pères Généraux : ils ont recueilli toutes les confidences, pénétré dans le plus intime des cœurs ; ils ont le secret des épreuves, des tentations et quelquefois des défaillances ; leur expérience personnelle et celle des hommes avec lesquels ils sont, par le devoir de leur charge, en rapports intimes et incessants, n'ignore rien de ce qui pourrait, au moins de temps en temps, répandre un nuage de tristesse ou d'inquiétude sur le sort éternel de tel ou tel religieux. Malgré cela, ils n'hésitent pas à dire : Persévérez et mourez dans la Compagnie, et votre salut est en assurance ; *car à la mort, il n'y a point de passage de la Compagnie à l'enfer*. Vous pouvez croire aux promesses que Dieu a bien voulu nous en donner par la bouche de ses saints et de ses serviteurs ¹.

Le P. Roothaan, de sainte et vénérée mémoire, ce digne successeur de saint Ignace et de nos plus grands Généraux, avait été chassé de Rome par la tourmente révolutionnaire, et il allait de Province en Province et d'une maison à l'autre, portant partout avec lui ses encouragements et ses utiles leçons.

Le 3 novembre 1848, il arriva au Scolasticat de

1. Cf. *Append.*, n. 3.

Laval. « Dans une de ces conversations si douces que nous avions avec lui, raconte un témoin auriculaire, le P. Léon Gautier, qui fut plus tard Maître des novices à Angers, lui demandant un jour ce qu'il fallait penser de cette croyance universellement admise dans la Compagnie, que tous ceux qui meurent dans son sein sont sauvés, il ne voulut pas trancher la question, sans doute à cause du poste qu'il occupait, et qui devait le rendre plus circonspect ; mais il nous dit *que pour ce qui était de son opinion personnelle, il espérait qu'il en était ainsi*, et pour confirmer son assertion, il nous cita un fait qu'il connaissait de science certaine. » Ce fait reviendra tout à l'heure. A Vals, le vénérable exilé tint le même langage.

Son successeur, le T. R. P. Pierre Beckx, actuellement Général de la Compagnie, partage la même pensée. « En 1864, nous écrivait le P. Legnani¹, quand j'étais au collège romain, le Père Général vint voir les Scolastiques théologiens, à l'occasion de la rénovation des vœux, et, en nous exhortant à la persévérance, il nous dit explicitement : *Pour ceux qui persévèrent, je garantis moi-même le salut éternel, oui, je le garantis*, et il ajouta aussitôt : Mais pour ceux qui abandonnent la Compagnie, je n'ai rien à promettre. »

1. Manresa-House, Roehampton, 14 août 1874.

Plus tard, lorsque l'invasion piémontaise eut chassé nos Pères de leurs maisons de Rome, un certain nombre d'entre eux, surtout parmi les vieillards et les infirmes, trouvèrent un asile à la maison de Castelvoglio. Le 20 octobre 1874, le T. R. P. Général, exilé lui-même, alla porter à ces persécutés de Jésus-Christ la consolation de sa présence : c'était quelques mois après la première publication de ces *Recherches*. « Ce fut la matin du 20 octobre dernier, lisons-nous dans une lettre écrite de Castelvoglio, au mois de septembre 1875, et insérée dans la correspondance de la Province de Naples, qu'arriva tout à coup, et sans être attendu, le R. P. Général, accompagné du P. Assistant de France, le P. Rubillon. Sa Paternité passa une demi-journée avec nous s'entretenant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et visitant les malades dans leurs chambres. Pendant la récréation commune, notre Père parla spécialement du livre qui venait de paraître en français sous ce titre : *Recherches historiques...* Il le loua et dit que l'opinion qu'on y soutient, encore qu'elle ne soit pas l'Evangile, était fondée cependant sur de bonnes raisons, qu'il était lui-même d'avis que quiconque vit dans la Compagnie, en travaillant pour la gloire de Dieu, peut espérer d'être sauvé. Au moment de nous quitter, conclut l'auteur de la lettre, il nous donna sa bénédiction, mais en nous aver-

tissant d'abord qu'il nous la donnait dans l'intention d'aider à notre persévérance ¹. »

L'année suivante, le 40 août 1875, dans un entretien que nous eûmes le bonheur d'avoir avec Sa Paternité, le T. R. P. général nous disait à nous-même : « *Oui, je suis persuadé que si on vit dans la Compagnie en aimant ses règles, et qu'on y finisse sa vie, on sera en effet sauvé* ². »

Les Pères Provinciaux et les autres supérieurs de

1. *Nel tempo della comune ricreazione parlò specialmente dell'opera... scritta in francese, intitolata : Ricerche storiche sulla tradizione che il morire nella Compagnia di Gesù è un pegno certo di predestinazione, e la lodò, e disse che siffatta opinione quantunque non fosse vangelo, pure era fondata in buoni argomenti, e ch'egli ancora così la sentiva, che chi vive nella Compagnia nostra lavorando per la gloria di Dio, può sperare di salvarsi.* — Pasquale Sav. Cicogna, S. J.

2. Pour être plus assuré, dans une matière si délicate, de ne pas dépasser la pensée de notre Père, nous avons pris la liberté de remettre sous ses yeux ces témoignages, tels que nous venons de les reproduire. Voici la réponse qu'il a bien voulu nous faire. Nos lecteurs aimeront à y voir avec nous une nouvelle approbation de notre thèse :

Fiesole, 9 janvier 1883. — « Mon Révérend et bien cher Père. — P. C. — J'ai reçu votre lettre du 31 déc. Les paroles que vous vous proposez d'insérer dans la nouvelle édition de votre excellent ouvrage reproduisent bien ma pensée, et je vous autorise volontiers à les publier. Votre thèse sur le salut de ceux qui meurent dans la Compagnie a fait beaucoup de bien : vous avez raison de chercher de nou-

la Compagnie ne pensent pas et ne parlent pas d'une autre manière. Contentons-nous de citer quelques noms, en les choisissant de préférence parmi ceux qui reposent dans le Seigneur.

Le P. Séraphin Sordi, de la Province romaine, passa la plus grande partie de sa vie religieuse dans les charges importantes de Recteur, de Provincial et d'Instructeur des Pères du troisième an, à Saint-Eusèbe. Il défendait en toute occasion notre privilège, et ne pouvait souffrir qu'on l'attaquât ou qu'on le mît en doute. Ceux qui l'ont entendu se rappellent encore avec quelle ardeur il le soutint au noviciat de Saint-André, la veille de la fête de saint François de Borgia, en 1863, devant tous les Pères et Frères rassemblés pour l'exhortation domestique. Dans les derniers jours de sa vie, épuisé par le travail et les années, le vénérable vieillard fut envoyé au noviciat de Vérone. Il y porta la même persuasion, et l'on raconte qu'il n'avait point de plus grand souci, quand l'occasion s'en présentait, que de recommander aux novices le soin de leur vocation. Il mourut en 1865, en odeur de sainteté.

veaux arguments pour lui donner plus de force, tout en restant dans les limites de l'humilité religieuse et de la crainte que l'Apôtre recommande aux fidèles. — Je suis en union de vos SS. SS. R^{mo} V^{ro} Servus in Christo, Petrus BECKX, S. J. »

Trois ans plus tard, le 1^{er} octobre 1868, s'éteignait à Montréal un autre partisan de la même tradition, le P. Georges Schneider, célèbre parmi les Nôtres en Amérique par sa dévotion au Sacré-Cœur et par le don spécial qu'il avait de toucher les âmes, et qui fut successivement Maître des novices, Instructeur des Pères du troisième an et Père spirituel. Le bonheur de ceux qui meurent dans la Compagnie était un de ses sujets favoris. Un de ceux qui furent ses tertiaires affirme l'avoir entendu le développer avec amour dans le temps même des grands exercices. Pareille conviction chez le P. Léon Gautier, mort en réputation de sainteté au noviciat d'Angers, le 14 juillet 1860. Il s'en expliquait hautement devant ses novices et avait même composé une dissertation historico-théologique, dans le genre de celle du P. Stralano. « Restez dans la Compagnie, disait encore un de ses successeurs, le P. Stanislas Fréchon, et je répons de votre éternité ; vous pourrez passer par le purgatoire ; votre paille y brûlera, mais votre or sortira resplendissant aux yeux de Dieu ¹. »

Ces *Recherches* n'avaient pas encore paru sous la forme qu'elles reçurent plus tard. Un premier essai avait été autographié à Vals, en 1872.

1. Communiqué par le P. Louis Houget, S. J., témoin auriculaire.

Le 25 novembre de la même année, le P. Sébastien Fouillot, alors retiré à Aix, après avoir exercé pendant quarante ans la charge d'Instructeur des Pères de troisième probation, écrivait une longue lettre au P. de Guilhermy, pour l'engager à reprendre ce travail, à le compléter et à l'insérer en appendice à la fin de son ménologe, dont il serait, disait-il, la conclusion « véritablement triomphante ». « Il pourrait même, ajoutait-il, en être détaché et mis entre les mains de chacun des Nôtres comme un encouragement et un fortifiant dans les tentations du temps présent contre la vocation. Il leur donnerait de la confiance dans la vie et surtout au moment de la mort, *in quo est tanti momenti.* » Puis le P. Fouillot continuait ainsi :

« L'opinion qu'il soutient n'est sans doute fondée que sur un respectable témoignage humain, comme tous les récits que vous faites sur la sainte vie et la bienheureuse mort de vos héros. L'espérance chrétienne a un fondement plus élevé dans la fidélité des divines promesses : *Firmiorem habemus propheticum sermonem, cui bene facitis attendentes.* Mais si la promesse est infaillible, nous pouvons nous tromper sur notre confiance d'en avoir réalisé les conditions : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* Notre espoir se fonde sur notre conscience qui peut être plus ou moins droite : *Nihil enim mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum.* Un de nos anciens

Pères à qui on rappelait à la mort ses motifs personnels de confiance (il avait languì plus de vingt ans dans les cachots de Pombal, et s'était, en sortant, réuni à la société de Russie), répondait humblement : « *Inter metum et spem*. Je suis entre la crainte et l'espérance ». Notre confiance finale, quand l'Esprit-Saint ne la soulève pas sensiblement, se fonde donc, *a parte subjecti*, sur une appréciation morale de l'ordre humain. Cette pensée, soutenue par l'appréciation des saints qui disent sans hésiter : « *A Societate Jesu non fit transitus in infernum* », c'est le plus grand appui que puisse avoir un moribond, appui supérieur à celui qu'il trouve en lui-même, où il rencontre souvent maintes causes d'incertitude, tant pour sa confession que pour la valeur de sa contrition. C'est aussi un sujet d'espoir pour la Société quand la mort surprend l'un des siens sans les secours ordinaires. Il y a lieu du reste de remarquer que si, dans ce sentiment, la miséricorde prévaut, la justice ne perd pas ses droits, excluant les indignes avant leur mort... »

Nous avons cru devoir rapporter tout au long ce témoignage, à cause de la grande autorité dont jouit à bon droit parmi nous celui qui l'a rendu, et que lui ont justement acquise ses lumières, sa sagesse et sa longue expérience. Il nous est donc permis de l'affirmer en toute justice, en terminant cette revue

rapide ; c'est une opinion constante et universelle, même à cette heure et après les trois premiers siècles révolus, que le privilège des enfants de la Compagnie subsiste toujours, et que les promesses de salut ont passé de nos aînés à nous qui sommes leurs successeurs.

Les faits, nous allons le voir, ne démentent point cette persuasion.

CHAPITRE VII.

QUELQUES FAITS EXTRAORDINAIRES.

Un frère coadjuteur, mort subitement, revient à la vie pour se confesser. — La Compagnie sous le manteau de la sainte Vierge. — Deux religieux sortis de la Compagnie se montrent après leur mort. — La Compagnie bienheureuse : Visions de la Vénérable Marine de Escobar, de Nicole Orseline, du F. Pierre de Basto, du P. Jules Mancinelli, etc.

Le premier de ces faits est si extraordinaire, que, s'il n'avait pour garantie de son authenticité les personnages les plus graves et les plus dignes de foi, il faudrait se refuser à l'admettre. Le P. Everard Mercuriau, Provincial de Flandre, faisait la visite des maisons de sa Province, lorsqu'une mort subite et imprévue vint frapper un Frère coadjuteur dans le collège où il se trouvait alors. Ce Frère s'était du reste toujours montré obéissant et dévoué. Au mo-

ment où on lavait son corps pour l'ensevelir, il s'agitte tout à coup et, revenant à la vie, il pousse un cri effroyable qui se fait entendre dans toute la maison : « Je viens de l'enfer, je viens de l'enfer » ! disait-il ; ce sont ses paroles textuelles rapportées par le P. Mercurian. « Déjà les ennemis m'entraînaient au plus profond de l'abîme, lorsque la glorieuse Vierge Marie s'est montrée avec un grand éclat et une grande majesté, et a dit avec empire à mes ennemis : *« Laissez-le, car il est de la Compagnie de mon Fils, et il a bien pratiqué l'obéissance ; je veux qu'il se confesse. Et aussitôt ils me laissèrent ¹ »*. Le Frère ajouta, en signe de la vérité de son récit, qu'au même moment était mort dans la ville un prêtre bien connu par ses scandales, et que les démons l'avaient entraîné dans l'enfer. Ayant ainsi parlé, il se confessa avec beaucoup de larmes et de contrition, et il retomba dans le sommeil de la mort pour aller jouir de la félicité du ciel. Le P. Mercurian se hâta de vérifier ce que le ressuscité avait dit du mauvais prêtre : c'était parfaitement exact : le malheureux avait rendu l'âme

1. « *Vengo del Infierno, vengo del Infierno, que ya me llevaban los enemigos á lo profundo; y en aquel punto apareció la gloriosa Virgen Maria con grande resplandor, y magestad, y dixo con imperio á los enemigos: Dexadle estar, que es de la Compañía de mi Hijo, y ha hecho bien la obediencia, quiero que se confiese bien, y así luego me dexaron.* » — Cienfuegos, *op. cit.*, p. 394.

au moment indiqué. Devenu Général de la Compagnie, le P. Mercurian raconta ce fait étrange devant le P. Jacques de Guzman et le P. Alexandre Valignani, Visiteur des Indes Orientales et du Japon. Le P. de Guzman, passant à Majorque au mois de septembre 1595, le raconta à son tour, et en laissa par écrit une relation signée de sa main sous la foi du serment. L'original de cette pièce fut remis au P. Cazorla, et ensuite au cardinal Cienfuegos, à qui nous l'avons empruntée ¹.

L'intervention de la Bienheureuse Vierge en cette circonstance ne doit point nous étonner ; car nous savons qu'elle est la Reine et la Mère de la Compagnie de Jésus, et qu'elle a bien voulu nous prendre sous sa protection spéciale. Qui ne connaît la vision très suave dont elle favorisason dévoué serviteur, le P. Martin Gutierrez ? « Un jour, raconte le P. d'Oultreman, elle se fit veoir à luy comme une Royne, très richement esquipée, toute parsemée de pierres et brillants plus brillans que le soleil, et sous sa robe royale, laquelle elle estendoit bien au large, elle embrassoit tous les enfans de la Compagnie, pour luy donner à enten-

1. Cienfuegos, *op. cit.*, p. 394. — Ce fait est également rapporté par le P. Nadasi dans ses *Annales mariani*, S. J., Romæ, typis Varesii, 1658, p. 447, n. 925. En marge, on lit ces mots : *E Mms. P. Andreæ Cazorla, misso Romam ad Assistentes Hispan.* — Cf. *Append.*, n. 4.

dre qu'elle estoit leur Mère, et qu'elle les couvoit tous dessous les esles de sa protection, comme la poule faiet ses poussins ¹ ».

Elle se fit voir plus d'une fois avec le même appareil de reine et de mère ². Mais nous devons nous arracher au récit de ces aimables et consolantes apparitions : en voici une qui vient plus directement à notre sujet.

Giovanna di Alessandro priaît un jour pour la Compagnie dans l'ancienne église de notre collège de Naples ³. Après être demeurée longtemps en oraison,

1. *Tableaux des signalés personnages...* Le P. Gutierrez. — Voir encore Nadasi, *Pretiosæ Occup.*, c. 10, n. 1, p. 71. — Alegambe, *Mortes illustres*, p. 71. — La dévotion du P. Gutierrez pour la Mère de Dieu est connue. C'est lui qui, étant Recteur du collège de Salamanque, donna l'ordre à François Suarez, encore Scolastique, de faire une thèse pour établir que la sainte Vierge avait été comblée de plus de grâces à elle seule que tous les anges et les hommes ensemble. Le jeune théologien s'acquitta de sa tâche avec autant de piété que de science, et Notre-Dame voulut bien apparaître au saint Recteur, et le remercier de la gloire que le travail entrepris par ses ordres avait fait rejaillir sur elle. — Alegambe, *loc. cit.* — Tanner, *Societ. Jesu... militans...*, p. 6.

2. Silvio Tornamira, *Cento vocazioni insigni fatte dalla Virgine Santissima a gli Uomini della Compagnia di Gesù*. — Aguilera, *Hist. Prov. Sicul.*, t. II, p. 924. — Ant. Natale, *De cœlesti conversatione*, pars 2, c. 3, medit. 2, p. 328, nov. edit. Andegavi, 1861. — Cf. *Appendice*, n. 5.

3. Le P. Schinosi, dans son *Histoire de la Province de*

elle vit Notre-Seigneur, accompagné de sa sainte Mère et de saint Ignace. Saint Ignace, prosterné devant le trône du Fils de Dieu, lui faisait l'offrande de chacun de ses enfants, à commencer par le P. Général, qui était alors le P. Claude Aquaviva, et le bon Maître les recevait l'un après l'autre avec un visage tout éclatant de joie, et leur montrait à tous la plaie de son cœur. Puis, s'adressant à Giovanna : « Ma fille, lui dit-il, sache que ce que tu demandes maintenant m'est souverainement agréable ; *car c'est là ma Compagnie ; je la porte toujours dans mon cœur*, et je ne puis souffrir qu'il se trouve en elle aucun membre atteint de défauts notables. Quand il s'en rencontre quelqu'un, je veux qu'on le renvoie aussitôt de ma Compagnie : je le permets ainsi pour le bien de ceux qui persévèrent. Sache encore ceci, ma fille : *C'est ma volonté que cette Compagnie, qui est toute mienne, garde ce nom autant que vivra le monde ; je veux qu'elle suive mes exemples, et surtout que l'obéissance aveugle y soit toujours en honneur.* » Se tournant alors vers sa Mère, Jésus lui confia tous les membres de la Compagnie, pour qu'elle en prit un

Naples, nous fait connaître cette insigne servante de Dieu, enrichie des grâces les plus merveilleuses, et conduite dans les voies de la perfection par les Pères les plus instruits et les plus saints. — T. II, l. 3, c. 11, p. 372, et suiv.

soin particulier comme de ses enfants ¹. La vision du P. Martin Gutierrez et toute l'histoire de la Compagnie nous disent si la Bienheureuse Vierge a été fidèle à cette mission confiée par son divin Fils à sa sollicitude et à sa vigilance.

Les deux faits qui suivent attristent le cœur : loin

1. « *Scias, filia mea, mihi esse summe gratum, hoc quod a me petis : quia mea Societas est, quam semper teneo intra cor meum, et ferre non possum ut in ea sit notabilibus defectibus laborans, ideo volo tales subito e mea Societate dimitti : quod pro eorum qui in ea perseverant bono permitto. Scias quoque, filia, me velle hanc Societatem meam sic appellari, quamdiu mundus durabit, et volo mea ut imitetur vestigia, et ut potissimum cæca obedientia in ea vigeat.* » — Lancicius, *op. cit.*, p. 160.

C'est au V. P. Lancicius que nous devons la connaissance de cette vision ; il en avait pris note, dit-il, du vivant même de la servante de Dieu, sur une relation très authentique que lui avait communiquée le P. Louis Mansoni, Provincial de Naples. — Il n'en donne point la date ; mais l'*Annus dierum memorabilium* du P. Nadasi nous permet de la fixer au 17 juin 1598. Le P. Nadasi place en effet à cette époque un fait qu'il est difficile, malgré l'absence de quelques détails, de ne pas confondre avec celui que nous venons de raconter. « Le 17 juin 1598, dit-il, le Bienheureux Ignace se fit voir en compagnie de la Sainte Vierge ; son visage était resplendissant, ses vêtements chargés de pierres précieuses. Notre-Seigneur parut aussi. Il prit place au milieu d'une tente, sur un trône d'or ; les cinq plaies de son corps jetaient de toutes parts un éclat incomparable. Ignace se prosterna à ses pieds, et lui fit l'offrande de sa Compagnie, en sollicitant pour elle un très ardent amour

que l'enfer rende ses victimes, il dévore celles qu'un peu de constance lui eût dérobées à jamais. Pour témoin du premier, nous avons l'histoire de la Province de Sicile ; pour témoin du second, la parole du P. Roothaan.

Au collège de Palerme, vivait un Père de beaucoup de talent, mais de peu de vertu : c'est pourquoi les supérieurs n'avaient pas cru devoir l'admettre à la profession solennelle des quatre vœux. Exaspéré de ce refus qui froissait son orgueil, il s'abandonna sans réserve aux murmures et aux plaintes, et finit par s'enfuir du collège. Comme il connaissait particulièrement l'évêque de Monreale, il alla se cacher dans le palais épiscopal.

Mais la vengeance de Dieu ne tarda pas à l'y poursuivre. Il fut saisi tout à coup d'effroyables douleurs d'entrailles. Le prélat, épouvanté, se hâta de préve-

de Dieu et le zèle des âmes ; pour ceux qui gouvernent, il demanda l'esprit de charité. Le divin Maître accueillit ces prières avec bonté ; il dit qu'il portait la Compagnie dans son cœur, qu'il voulait voir régner en elle l'obéissance aveugle ; pour ceux qui ne se plient pas aux règles, il voulait qu'on les renvoyât. » — *Ann. dier. memorab.* 31^a jul., p. 66. — Le P. Schinosi rapporte aussi cette vision ; mais il ne fait que reproduire le récit du P. Lancicius, en disant qu'il le préfère aux autres qui couraient de main en main dans sa Province, et dans lesquels il se trouvait plusieurs variantes. — *Istoria di C. di G., apparten. al Regno di Napoli*, t. II, p. 274 et suiv. — Cf. *Appendice*, n. 6.

nir le P. Provincial, qui était alors le P. Paul Achille. Celui-ci envoya un Père au fugitif ; mais à peine le malade l'eut-il aperçu, qu'il l'accabla d'injures et de malédictions. « Plutôt la mort la plus misérable, criait-il, que la Compagnie ! » Instances, prières, rien ne put fléchir son obstination. Le P. Provincial se vit donc obligé de le chasser de la Compagnie. Cette nouvelle le fit bondir de joie ; mais son allégresse ne fut pas de longue durée. Ses douleurs redoublèrent de violence, et il expira bientôt en proie à la plus affreuse agitation, et en répétant avec désespoir : « Je suis damné, je suis damné » !

Le F. Antoine Scirota, du collège de Monreale, était alors en prière. Tout à coup, il voit paraître devant lui le malheureux déserteur, les yeux égarés, les traits hideux, et tout environné par les flammes. « Je suis, criait-il, je suis le plus malheureux des hommes ; je suis condamné au feu de l'enfer, en expiation du crime de ma défection : l'orgueil et l'ambition sont la cause de ma ruine. *Aussi longtemps que je suis resté dans la Compagnie, Dieu ne m'a pas refusé son secours, non, pas même dans ma fuite. Mais il m'a rejeté loin de lui, du moment que je me suis obstiné à repousser le retour qui m'était offert. Dès lors, les puissances de l'enfer ont eu plein pouvoir sur moi. Oh ! l'intolérable supplice de penser qu'avec la Compagnie, j'ai foulé aux pieds mon salut*

éternel ! Je viens ici de la part de Dieu pour vous dire à vous et aux membres de la Compagnie de profiter de mon malheur. Ainsi demeurez fermes dans votre vocation, si vous voulez être sauvés. » Ayant dit ces paroles, il disparut en poussant de grands cris, et on ne le revit plus¹.

Le second trait n'est pas moins effrayant : il a été raconté à Vals par le R. P. Roothaan lui-même dans l'occasion que nous avons dite². C'était en Russie-Blanche. « Un Père, déjà âgé, dont la conduite et la régularité laissaient à désirer, demandait à se retirer de la Compagnie. (Par égard pour lui, le Père Roothaan n'a pas voulu faire connaître son nom.) Les dimissoires étant arrivées, il tomba malade ; on essaya de lui cacher le fait, mais il l'apprit on ne sait comment. Le voilà aussitôt à se plaindre amèrement, à faire des reproches, à réclamer sa sortie. On avait beau lui représenter son état, le danger qu'il courait, surtout pour son âme ; rien n'y fit ; il

1. Emman. Aguilera, *Provinc. Sicula ortus et res gestæ...* T. I, n. 56, p. 323, *Panormi*, 1737.

Le F. Antoine Scirotta avait fait d'excellentes premières études ; mais des douleurs de tête continuelles ne lui permettant plus de travailler, il demanda à être reçu au nombre des Frères coadjuteurs. Il vécut très saintement, et mourut à Palerme, le 18 mai 1593, à l'âge de 66 ans. — Aguilera, *op. cit.*, *ibid.*

2. Voir plus haut, ch. 6, p. 80.

fallut céder à ses exigences. Il se fit transporter dans une maison en face de la nôtre ; mais quelques heures après, il rendait le dernier soupir. Il apparut alors plein de tristesse, la figure bouleversée, à un vénérable vieillard qui priait pour lui : « Qu'avez-vous donc, mon Père, lui dit celui-ci, et que vous est-il arrivé? » — « Je suis damné, répondit l'apparition, et par ma faute. *Si j'étais resté deux heures de plus dans la Compagnie, je serais mort un de ses membres, et je serais sauvé* ». Il disparut en disant ces mots ¹. »

Détournons notre vue de ces attristants spectacles pour en contempler d'autres plus consolants et plus doux. C'est le ciel qui nous ouvre ses portes et qui nous montre dans la gloire tous les enfants de la Compagnie morts depuis son origine jusqu'à l'année 1621, c'est-à-dire pendant l'espace de quatre-vingts ans. Au mois de février 1621, la Vénérable Marine de Escobar, fondatrice de l'Ordre réformé de Sainte-Brigitte et fille spirituelle du Vén. P. Louis du Pont qui la dirigea pendant trente ans, et qui nous a laissé la

1. Le P. Philippe de Carrière recueillit cette histoire de la bouche même du P. Roothaan. Il la raconta au P. Aloïs Pfister en 1867, pendant qu'ils faisaient ensemble leur 3^e année de probation, à Laon ; de là le P. Pfister en envoya le récit à Laval, le 20 mai 1867. C'est sa lettre que nous venons de reproduire.

relation la plus grande partie de sa vie, eut cette vision dont elle rendit compte à son directeur ¹.

« Il lui semblait voir une innombrable troupe de Jésuites qui, rangés sur deux lignes, descendaient jusqu'à l'endroit où elle faisait sa prière. A leur tête paraissait le Bienheureux Ignace. Ravie d'admiration, la servante de Dieu ne se lassait pas de contempler un si beau spectacle. Mais une chose la frappait entre toutes : c'était de voir que, dans le peu de temps qui s'était écoulé depuis sa fondation, la Compagnie de Jésus eût envoyé dans le ciel un si grand nombre de ses enfants. *Car il ne me semblait pas possible, dit-elle, qu'il en fût mort plus que je n'en voyais devant moi.* Le Seigneur, ne voulant pas me laisser en ce doute sans quelque lumière particulière, me donna en effet à entendre qu'il n'en était pas mort un plus grand nombre que j'en avais sous les yeux, bien qu'il ne me le dit pas ouvertement, mais s'exprimât comme une personne qui parle à demi-mot, sans vouloir s'expliquer tout à fait. »

« Voilà cette admirable vision, dit là-dessus le P. du Pont, par laquelle Dieu voulut consoler sa servante, et lui découvrit la fin bienheureuse de ceux qui ont persévéré jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus en vivant selon son institut. Et bien

1. Cf. *Appendice*, n. 7.

que Notre-Seigneur ne lui déclarât pas manifestement que la Compagnie jusqu'à ce jour n'avait pas perdu plus de membres qu'elle n'en voyait dans la gloire, cependant il le lui laissa entendre ; *en d'autres termes, il lui fit connaître que tous ceux qui jusqu'à ce jour étaient morts dans la Compagnie, avaient été par lui reçus dans son royaume*, ce qui n'est pas une petite consolation et un petit encouragement pour nous qui vivons encore, et qui espérons arriver où sont déjà nos frères ¹. »

L'histoire de la V. Marine de Escobar renferme un grand nombre de faits semblables. La vision du 1^{er} août 1625, dans laquelle elle vit notre B. Père accompagné de trois cents de ses enfants, eut cela de particulier, que *Notre-Seigneur lui renouvela l'assurance du privilège accordé à ceux qui meurent dans la Compagnie* et lui découvrit le grand péril auquel s'exposent ceux qui manquent de persévérance ².

Dans une autre occasion, S. Ignace revint plus

1. « *Et quamvis ipsi Dominus non dixerit clare non fuisse mortuos plures iis qui ibi fuerant, tamen, illo revelante, intellexit perinde ac si ipsi id diceret, omnes ad illud usque tempus defunctos in Societate pervenisse ad cœleste ipsius regnum.* » — *Vita Ven. de Escobar*, 1^a p., l. 4, c. 14, pp. 386, 387.

2. *Deus meæ animæ... ista occasione aliam præstitit gratiam, significando illi, quod in alia revelatione divina Majestas dixerat, de beneficio quod confert morientibus in*

vivement encore sur ce dernier point. Il se fit voir à la servante de Dieu couvert d'un manteau de deuil. « Je viens, lui dit-il, pour vous apprendre que si nous étions capables de tristesse, moi et les Religieux de mon Ordre qui sommes dans le Ciel, nous nous affligerions et nous nous couvririons de vêtements de deuil, à cause du malheur de ceux qui sortent de la Compagnie. Car ils sont bien près de la mort, quoiqu'ils ne soient pas encore tout à fait morts. Priez Dieu pour eux ¹. » Ces paroles de N. B. Père sont pleines de menaces pour ceux qui sont infidèles à leur vocation ; mais en même temps elles sont riches d'espérances pour ceux qui persévèrent jusqu'à la fin ; et si les premiers sont capables d'attrister la Compagnie bienheureuse, on peut dire que ceux-ci la réjouissent, et qu'ils marchent sûrement dans le chemin de la vie.

Ce chemin céleste fut un jour montré en vision

Societate Jesu : atque in presenti etiam asseruit, magno exponere suam salutem periculo illos qui ex ea egrediuntur. » — Vita V. Marinæ de Escobar, 2^a p., l. 1, c. 33, p. 138.

1. « Venio hoc modo, ut tibi dicam, quod si essem capax tristitia, et Sancti meæ Religionis, contristaremur, ac lugubri indueremur veste, propter exeuntes ex Societate, qui sunt vicini morti, quamvis non sint penitus mortui : ora Deum pro illis. — *Op. cit.* 1^a p., l. 4, c. 17, p. 396.

Cf. Appendice, n. 8.

au F. Antoine de Lofredo, Scolastique. Ce jeune homme répandait autour de lui un tel parfum de vertu et d'innocence, qu'on le comparait à S. Louis de Gonzague. Un jour, il vit un chemin tout rayonnant de gloire qui montait de la terre jusqu'au ciel. À l'extrémité supérieure, se tenait la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, et devant elle, à ses pieds, le Fondateur de la Compagnie de Jésus, saint Ignace, la priait de communiquer à ses fils le zèle et la pureté de leur vocation, *afin que ceux qui mourraient dans la Compagnie vinssent tous par ce chemin* ¹.

C'est par lui que s'éleva dans la bienheureuse patrie l'illustre P. Emond Auger, et qu'il alla recevoir la couronne méritée par les travaux de son zèle, par les épreuves de la contradiction et presque du martyre, et par la conversion de plus de quarante mille hérétiques.

« Au jour de sa mort, raconte une pieuse servante de Dieu, Nicole Orseline, il me semble que je fus transportée en esprit dans sa chambre. Je vis une troupe d'anges et de saints qui s'avançaient dans un chemin fort spacieux et qui s'étendait depuis la terre jusqu'au ciel. Frappée d'étonnement, je ne pus m'empêcher de m'informer de quelqu'un de

1. « *Para que os que morressem na Companhia, vissem todos por aquella estrada.* » P. Cordeyro, *Loreto lusit.* p. 6, c. 18, p. 242.

cette bienheureuse troupe où tendait cet appareil, et pour qui il était destiné. « Vous le verrez bientôt », me répondit-on ; et dans ce moment, je vis le P. Emond, d'un air plein de majesté, et qui avait quelque chose de plus qu'humain, s'élever de la terre et prendre le chemin du ciel. Différentes troupes d'enfants commençaient cette glorieuse marche dans un très bel ordre, chantant ses louanges avec une harmonie charmante ; ils tournaient la tête vers lui de temps en temps, comme pour l'inviter et presser à les suivre, et dans cette pompe, il fut introduit dans le ciel. *Un nouveau spectacle s'offrit alors à mes regards : je vis une table, du travail le plus fin et du plus grand prix, dressée au milieu de la cour céleste, et à cette table, attendant le nouveau bienheureux, étaient assis tous les Pères de la Compagnie de Jésus, qui étaient alors en possession du bonheur éternel.* Étant revenue à moi, continue la personne qui eut cette vision, je ne pouvais retenir mes larmes : la joie dont mon cœur était inondé les faisait couler de mes yeux ; et toutes les fois que je pensais à ce bienheureux Père, ou que je parlais de lui, je me trouvais pénétrée d'un sentiment extraordinaire de dévotion et de piété...¹. »

1. *Vie du P. Auger*, par le P. Jean Dorigny, nouvelle édit. Avignon, 1828, t. 6, n. 34, p. 302. — La servante de Dieu

Cette vision et celles de la Vén. Marine de Escobar ne sont pas les seules à nous montrer notre Bienheureux Père entouré dans le ciel de la foule de ses enfants.

« Depuis que je suis entré dans la Compagnie, c'est-à-dire en cette année 1639, depuis cinquante

dont nous venons de rapporter les paroles, Nicole Orseline, était pénitente du P. Bernard Solabello, Recteur du collège de Côme, où le P. Emond Auger était allé mourir le 19 janvier 1591. Le Père Solabello affirme d'elle que « c'était une femme d'une probité reconnue, et d'une patience éprouvée par une maladie de plus de trente années ». Elle rendit compte à son directeur de tout ce qu'elle avait vu et entendu. Celui-ci, quelques années après, en fit part au Père Louis Richeôme, Assistant des Provinces de France, et lui en adressa par lettre à Rome une relation circonstanciée.

« Sa lettre, ajoute le Père Dorigny, fut mise aux mains de ceux qui sont préposés à la censure des livres, et après un examen exact, elle fut jugée digne d'être insérée dans l'histoire et le ménologe de la Compagnie. » Le P. Dorigny en donne ensuite un extrait ; car la lettre est « trop longue pour être rapportée tout entière » ; mais par une réserve qui pourra paraître excessive, il supprime toute une phrase de cet extrait lui-même, et la remplace par plusieurs points ; c'est celle que nous avons mise en caractères italiques. Nous ne voyons aucune raison d'imiter cette délicatesse. — Le P. Nadasi dans ses *Pretiosæ Occupationes...* c. 25, n. 17, p. 218, et le P. Nicolas Bailly, premier historien du Père Auger, n'en avaient pas vu davantage. C'est d'après leur récit que nous avons réparé l'omission du Père Dorigny.

et un ans, dit le F. Pierre de Basto, Dieu Notre-Seigneur m'a fait la grâce de me montrer la figure suivante pendant les messes que j'entends le jour de la fête de N. B. Père S. Ignace. A l'élévation de l'hostie, je vois un nimbe lumineux et allongé, et dans ce nimbe *tous les enfants de la Compagnie très joyeux et couverts d'un manteau de gloire*. A la partie supérieure du nimbe, est Dieu Notre-Seigneur avec une très grande majesté, assis sur un trône magnifique et tout resplendissant ; du côté de l'Evangile, est notre S. Patriarche Ignace, et du côté de l'Epître, le glorieux apôtre des Indes S. François Xavier ¹. »

Cette vision, reproduite périodiquement pendant plus de cinquante ans, était sans préjudice de celles dont jouissait le saint Frère en d'autres temps de l'année et dont on peut lire le récit dans sa Vie. De plus, il vit bien des fois N. B. Père descendre du

1. *Historia da Vida do Ven. Irmão Pedro do Basto...* pelo P. Fernand de Queyros, l. 3, c. 7. — Voir aussi c. 27. — Peu de vies offrent un plus magnifique enchaînement de grâces extraordinaires que celle du F. de Basto. Il fut un de ces trois novices qui, pendant leur pèlerinage, furent invités par la sainte Vierge, saint Joseph et le divin Enfant à réparer leurs forces dans un modeste repas, et qui, au moment du départ, entendirent ces paroles pleines pour nous tous d'une ineffable consolation : « *C'est nous qui avons fondé la Compagnie de Jésus* ». Nadasi, *Ann. dier. memor.*, p. 116. — De Guilhermy, *Ménologe, Assistance de Portugal*, 1^{re} p., p. 211.

ciel pour chercher l'âme de ses enfants qui allaient mourir. Mais les faits de ce genre abondent dans notre histoire. Racontons ceux-ci.

Le F. Joseph Pastore, Scolastique du collège de Palerme, était sur le point de rendre le dernier soupir. A ce moment, S. Ignace lui apparaît tout brillant de splendeur, et jetant sur lui des regards pleins d'amour : « Venez, Joseph, dit-il, venez prendre possession de la gloire réservée par Dieu dans le ciel à mes fils ». L'heureux moribond, entendant ces ravissantes paroles, se tourne du côté du P. Jacques Domenici, Recteur du collège, qui l'assistait : « Mon Père, dit-il, voici le Bienheureux Ignace qui m'invite à la gloire du paradis préparée dans le ciel à ses enfants ». Et en disant ces mots, il soulève doucement sa tête, comme pour suivre son B. Père, et il expire ¹.

Avant de rappeler à lui le P. Claude Ponceot, Recteur du collège du Puy, Dieu achevait de le purifier dans le creuset de la souffrance. Deux anges

1. « *Vientene, Giuseppe, vientene alla gloria riserbata da Dio in cielo à miei figliuoli.* » — *Dell. Istoria d. C. d. G.* — *La Sicilia descritta dal P. Domenici Stanislao Alberti*, p. 4, l. 6, c. 13, p. 668; *Palermo*, 1702. Le même fait est rapporté par le P. Aguilera. — *Hist. Prov. Sic. t. I*, p. 272 et 273, *ad ann.* 1588. Le P. Nadasi en rassemble plusieurs autres du même genre au chap. 15^e de son livre *Pretiosæ Occupationes*.

se présentent soudain au malade et l'exhortent à élever son cœur en haut et s'armer d'un généreux courage pour supporter de nouvelles croix ; mais presque au même moment, un troisième envoyé descend du ciel, annonçant que l'épreuve touche à son terme, que la Reine des anges en abrège la durée, qu'il vient par son ordre en porter l'heureux message, et qu'elle-même n'est pas loin. Il avait à peine fini de parler, que la divine Mère se montre avec son Fils Jésus, accompagnée des bienheureux Claude et Ignace, et de plusieurs Pères de la Compagnie, déjà en possession du bonheur du ciel : ils environnent tous la couche du moribond et lui promettent de l'introduire bientôt au port de l'éternelle béatitude. En effet, le pieux Recteur mourut trois jours après, au milieu d'une consolation extraordinaire, s'entretenant avec ses bienheureux visiteurs, la sainte Vierge et N.-S., d'une manière qui donnait assez à entendre qu'il les avait présents sous les yeux ¹.

Le 21 décembre 1594, fête de S. Thomas, apôtre, au noviciat de Saint-André, à Rome, le P. Jules Mancinelli eut une vision qui rappelle celles du F. de Basto. Comme il demandait avec ferveur que Dieu veillât toujours sur la Compagnie, et la fit croi-

1. *Ex Litter. ann. Prov. Tolos., ann. 1609.* — Notes du P. Prat.

tre sans cesse en perfection, il vit deux soleils étincelant de lumière : dans l'un étaient les membres de la Compagnie déjà couronnés, dans l'autre les membres travaillant encore sur la terre, mais destinés à partager un jour le même triomphe. « Quant à moi, dit là-dessus l'auteur de la Vie du P. Mancinelli, j'ai confiance, appuyé sur les révélations de S. François de Borgia et des autres, que cette vision ne regarde pas seulement quelques membres de notre Ordre, mais tous et chacun d'eux, moyennant que par la miséricorde de Dieu, ils persévèrent jusqu'à la mort dans la religion et dans l'observance régulière ¹.

Le 4 janvier 1572, le Frère Scolastique Michel Foglio avait pieusement terminé sa vie, en grande réputation de vertu. Cependant, telle est la profondeur des jugements de Dieu, son âme fut retenue une année entière dans le purgatoire. Vers les premiers jours de l'année suivante, il se fit voir à un de ses anciens compagnons d'études : « Je ne suis plus

1. *Voglio io sperare, che conforme all'altre rivelazioni del B. Borgia, e d'altri, questa visione dei predestinati della Compagnia, s'intendesse non d'alcuni soltanto, ma di tutti coloro, à quali la divina misericordia concede la perseveranza nella religione, e nella religiosa osservanza fino alla morte. — Vita del servo di Dio Padre Giulio Mancinelli S. J., Scritta dal P. Jacopo Cellesi, della medesima Compagnia... Roma, 1668, 1. 3, c. 10, p. 545.*

tourmenté, lui dit-il, dans ces flammes où j'ai brûlé jusqu'à ce jour ; par la miséricorde de Dieu, je suis maintenant dans la gloire au milieu des habitants du ciel. » — Et moi, reprend le Frère avec une insistance pleine de simplicité, me verrez-vous un jour associé à votre bonheur ? — « Frère, que demandez-vous là ? Dieu seul le sait. Quant à vous, faites ce que vous pouvez ; menez une vie droite et pure, *et persévérez dans la Compagnie... 1.* »

Dès les premiers temps, ou pour mieux dire, dès le berceau même de la Compagnie, Dieu semble prendre soin d'accréditer lui-même notre tradition. Il ne meurt pour ainsi dire aucun membre du nouvel Ordre, que le ciel ne s'empresse de consoler les survivants et de leur révéler la gloire de ceux qui sont partis.

Jacques Hozius tombe avant l'âge à Padoue, et S. Ignace voit les anges emporter au ciel son âme bienheureuse. Trois ans après, Marc Lainez, frère du célèbre Père Jacques Lainez, expire à Rome ; c'est le premier Jésuite mort après la confirmation de la

1. *Quid quæris, Frater? Unus hæc novit Deus. Tu tamen, quod tuum est, rectam emendatamque vitam institue, atque in Societate perdura.* — Aguilera, *Hist. Prov. Sic.* 1 p., ad. ann. 1572, c. 8, n. 17, apud Gravina « *Jesuita rite institutus...* » t. II, p. 38. — En latin, ce Frère est appelé *Folius*.

Compagnie. Presque aussitôt il apparaît à son frère, et le prie d'écrire à leur commune famille de ne point pleurer sa perte, parce qu'il jouit déjà de la félicité du paradis. Jean Codure, un des dix premiers compagnons de Notre Bienheureux Père, succombe à son tour quelques semaines après, et saint Ignace obtient une assurance certaine de sa prédestination ¹. Enfin, le 24 février 1556, l'année même où le saint fondateur allait rejoindre ses enfants et quelques

1. Orland. *Hist. Soc. Jes.* p. 1, l. 2, n. 39. — *Ibid.* l. 3, n. 48. — *Ibid.* l. 3, n. 20.

Le F. Marc Lainez ne vécut que peu de jours dans la Compagnie. Il avait entendu dire que son frère Jacques « s'était mis en la compagnie d'autres gens d'église pour instituer et dresser une nouvelle religion : ne sachant pas quelle religion était celle-là, et craignant que ce ne fût quelque secte d'hérétiques qui pullulaient et infectaient alors le monde, il s'en angoissa et affligea extrêmement. Par quoi il se mit à faire oraison pour son frère, et supplier fort instamment Notre-Seigneur qu'il lui plût le garantir par sa main puissante, et ne permettre qu'il tombât en aucune erreur ; ains que sa divine majesté eût pour agréable de le faire défenseur de la sainte foi, et le marteau des hérétiques ». L'erreur de Marc ne fut pas de longue durée. Il apprit bientôt « combien différente et contraire était la religion que son frère avait embrassée, à la maudite secte de Luther et de ses partisans ». Il se mit alors en route pour Rome, et il y arriva en 1541. Après les premières effusions de la tendresse fraternelle, il fit les exercices spirituels et il entra dans la Compagnie. Mais comme il était « homme lay et sans lettres », il fut reçu

mois avant lui, s'éteignait à Rome le Frère coadjuteur Pierre Antoine. « Comme il était proche de la mort, dit le P. Nadasi, Dieu le consola par un spectacle admirable. *Il lui découvrit rayonnante de gloire la légion des Pères et des Frères morts avant lui dans la Compagnie* et vivant alors dans la société bienheureuse des habitants du Ciel, qui tous l'invitaient à venir les rejoindre ¹. »

CHAPITRE VIII.

Le bonheur de mourir dans la Compagnie. Quelques exemples.
— Conclusion.

Avant de clore ces *Recherches*, il nous reste à passer en revue une dernière série de faits : ce sera la

au rang des Frères coadjuteurs. Aussitôt après son admission, « il s'en alla à l'hôpital du S.-Esprit servir les pauvres. Or, comme il vaquait à cette occupation et mépris du monde, Dieu lui envoya une maladie, de laquelle il mourut saintement en la maison de la Compagnie, au mois de juillet du même an, avec de grandes apparences et signes que Notre-Seigneur l'avait choisi pour lui donner la gloire éternelle ». — *Vie du P. M. Jacques Laynez*, par le P. Pierre Ribadeneyra, traduite par Michel d'Esne, seigneur de Betencourt, c. 3, p. 13 et 14. — Nadasi, *Ann. dier. memor.* 30^a jul. p. 57.

1. Nadasi, *Ann. dier. memor.* 24^a febr.

confirmation vivante, et pour ainsi dire la mise en pratique de la tradition que nous venons d'exposer. Disons quelques mots du bonheur de mourir dans la Compagnie.

Comme nous l'indiquions au début de ce travail, notre intention ne peut être de donner à ces faits une valeur qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, ni de leur demander des preuves rigoureuses. Grâce à Dieu, les morts de prédestinés n'ont pas disparu de l'Église, et en particulier, les familles religieuses ont fréquemment sous leurs yeux ce spectacle plein de consolation. Il n'est donc pas extraordinaire que la Compagnie ait sa part dans cette gloire ; et, bien que le tableau de ces morts bienheureuses s'étale à presque toutes les pages de ses ménologes et de ses annales, ce ne peut être une raison de conclure à un privilège commun à tous les membres, et sans aucune exception. Il sera permis toutefois, dans cette immense multitude de faits, de relever une circonstance qui se rencontre presque toujours et qui vient à notre sujet.

Les dernières paroles, les derniers sentiments de ceux qui vont quitter la terre ont toujours été recueillis avec un saint respect et une religieuse vénération. A ce moment solennel où l'homme va dire adieu au monde pour entrer dans la maison de son éternité, les illusions se dissipent, les faux jugements s'évanouissent, la vérité reste seule, et se découvre dans

une pleine lumière. Le moribond s'interroge lui-même et pèse avec une équité sévère les titres d'espérance ou de crainte qu'il va porter au tribunal de son juge. Immense sujet de consolation ! Partout nous voyons l'enfant de la Compagnie attendre dans le calme et la joie l'appel de Dieu. Pourquoi cela ? Sans doute, parce qu'il a rempli ses mains des œuvres du salut, parce qu'il a dit adieu au monde, et laissé la voie large pour s'engager, à la suite de Jésus-Christ, dans la voie étroite des commandements et des conseils, mais aussi, nous pouvons le dire, parce que c'est la vérité et que nous en rencontrons partout le témoignage éclatant, c'est parce qu'il meurt dans la Compagnie de Jésus, avec ce nom béni dans le cœur et sur le front. Oui, c'est sur ce nom de salut qu'il appuie ses plus fermes espérances ; c'est à cause de ce nom qu'il exalte à cette heure et porte jusqu'au ciel l'inestimable trésor de sa vocation, et qu'il proclame bien haut que nul autre temps n'en démontre mieux tout le prix.

Il n'est besoin que de consulter nos souvenirs, de nous rappeler ce que nous avons vu nous-même, ou entendu raconter cent fois. Lorsque le F. Dominique Joam fut près de rendre le dernier soupir, s'adressant à toute la Communauté réunie auprès de son lit de mort : « Mes Pères et mes Frères, croyez-moi, dit-il, *le soleil ne voit pas de bonheur comparable*

à la grâce de vivre dans la Compagnie et à la douceur d'y mourir. Et quand vous serez à votre tour où j'en suis maintenant, vous le comprendrez ¹. » — « O mes Pères, disait le P. Gonsalve Barnove, qui n'aurait une grande estime pour notre Compagnie ? Oh ! quel Ordre ! Oh ! quel centuple promis à ceux qui meurent dans son sein ! Quel centuple ² ! ». — « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir, s'écriait le P. Jean de Torrez ; je ne doute point que ce ne soit une grâce attachée à ma vocation ³. » Et le P. de Beauveau : « O bonheur, moi, ô Dieu, moi, ô Jésus, moi, je meurs Jésuite ! Quelles actions de grâces vous rendre pour un tel bienfait ⁴ ? » — « Il me faudrait, assure le P. Nadasi, dresser un bien long catalogue, si je voulais faire mention de tous ceux qui, à leurs derniers moments, ont demandé qu'on récitât le *Te Deum* en action de grâces de ce qu'ils mouraient dans la Compagnie ⁵. »

Le P. Antoine Brignole avait été marié et avait

1. P. de Guilhermy, *Ménol.* — *Assist. de Portugal*, 7 avril, p. 331.

2. Nadasi, *Annus dier. memor.* 23^a april., p. 223. — *Pretios. Occupat.* c. 18. n. 10, p. 157.

3. Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 19^a dec. p. 333.

4. Tanner, *Soc. Jes. Apostol. imitat.* pp. 1, p. 885-887. *Pragæ*, 1694.

5. Nadasi, *Pretios. Occupat...* c. 18, n. 5, p. 155.

occupé dans le monde une position considérable. Autour de son lit de mort, ses enfants et ses amis se pressaient en larmes, et lui demandaient avec instance de leur laisser quelque instruction salutaire pour leur âme. Le moribond ne s'y refusa point ; il allait leur parler, disait-il, au seuil de l'éternité, à ce moment où la vérité se découvre sans feinte. Il leur déclarait donc qu'à cette heure solennelle, *rien ne lui était plus doux que de mourir religieux de la Compagnie de Jésus*, et qu'il n'avait qu'un regret, celui de s'être donné si tard ¹.

Un des Jésuites qui assistaient le P. Georges Contreyras à son lit de mort, lui manifestait son étonnement de la sérénité et de la joie qu'il faisait paraître à cette heure, ajoutant que c'était pour tous un sujet d'envie. Le moribond se mit alors à sourire : « Que voulez-vous que je craigne ? poursuivit-il ; *c'est pour mourir ainsi que nous sommes entrés dans la Compagnie* ². » — « *Dieu soit loué*, disait aussi le P. Louis Erhard quand on lui annonça sa fin prochaine, *voilà le moment pour lequel je suis venu dans la Compagnie* ³. »

1. Le P. Antoine Brignole mourut à Gènes le 20 mars 1662, à l'âge de 57 ans. Etant encore dans le monde, il se montrait si libéral envers les pauvres, qu'on l'appelait « le caissier de Dieu, *cassiero di Dio* ». Drews, p. 409.

2. Franco, *Annus glorios. Soc. J. in Lusit.* 28^a jul., p. 413.

3. Nadasi, *Pretios. Occupat.*, c. 16, n. 26, p. 139.

Le célèbre P. Matthieu Ricci fait éclater la même confiance. « Le septième jour de sa maladie, raconte le P. de la Vie dans son *Recueil d'histoires...*, il reçut le saint Viatique à genoux sur la plate terre, les yeux baignés de larmes de dévotion, et le jour d'après, il demanda et reçut l'Extrême-Onction, donnant la bénédiction et de salutaires instructions à ses inférieurs... Il leur demanda et souhaita de Dieu la grâce de mourir en la Compagnie, *esprouvant*, ce disait-il, *en l'estat où il se trouvoit alors qu'il n'y avoit rien de plus souhaitable ni de plus agréable* ¹. »

On connaît aussi ces paroles du P. François de Montmorency. Arrivé à l'heure de la mort, après vingt années des plus cruelles souffrances, il surabondait de joie et de consolation. « Oh ! disait il, je ne mourrais pas avec autant de paix et de contentement d'esprit, si j'étais resté dans le monde. *J'attribue tout à la grâce de ma vocation* ². »

1. *Recueil d'histoires tant anciennes que nouvelles*, par un Père de la Compagnie de Jésus.... p. 272. — *Des notes* du P. Prat.

2. Nadasi, Patrignani, Boero, etc.... 5 février. Le P. Patrignani a placé à la fin de son *Ménologe* un index général, où il a rassemblé sous différents titres les faits principaux dispersés dans le cours de l'ouvrage. On peut voir en particulier les numéros 80 et 81, *Préparation à la mort* et *Joie au moment de la mort*, pp. 70 et 71. Ils compléteront ce que nous ne pouvons qu'effleurer rapidement.

« Parmi les plus grands bienfaits qu'il avait reçus de Dieu, dit le P. Patrignani, le P. Jean de la Haye comptait celui de sa vocation. Il en remerciait chaque jour le Seigneur. Mais jamais il ne s'abandonna plus vivement aux mouvements de sa reconnaissance que dans sa dernière maladie et lorsqu'il était proche de la mort. Sa langue ne trouvait point de paroles assez vives pour traduire devant les Pères rassemblés autour de sa couche les sentiments de son cœur : *c'est que la vocation est un bienfait dont on ne connaît jamais mieux le prix qu'à la lueur du cierge des mourants* ¹.

Le P. Pierre Torrejon en fit la douce expérience. Il avait eu le malheur de sortir de la Compagnie, poussé par je ne sais quelle ambition et quel désir de gloire. En effet, il parut avec éclat dans les chaires de philosophie et de théologie d'Alcala, et s'était fait une brillante réputation. Mais cette vaine renommée ne le consola pas longtemps du regret, plein de remords, d'avoir abandonné sa vocation, et il demanda la faveur d'être admis de nouveau. N'ayant

1. *Tra i maggiori benefizii ricevuti da Dio, annoverava quello della vocazione...* Questo è un benefizio, che non si conosce meglio che al lume estremo della candela. — Patrignani, *Menologio*, 14 genn., p. 134, n. 6. — Le P. Jean de la Haye, dont il est ici question, mourut le 14 janvier 1614.

pu l'obtenir, il redoubla ses instances, et eut du moins la promesse du P. Provincial, le P. Jean de Piña, qu'il serait reçu au moment de sa mort ; « car sans cela, disait-il, il lui était impossible de se sauver. Quand il se vit revêtu de l'habit de la Compagnie, et près de mourir, il s'abandonna à tous les transports de l'allégresse, *comme s'il avait reçu le vêtement de l'immortalité glorieuse* ; il invita les assistants à le féliciter, et à ne plus l'appeler le docteur Pierre de Torrejon, mais le Père Torrejon de la Compagnie de Jésus ; car c'est de ce seul titre qu'il se glorifiait, *sur lui seul qu'il faisait reposer toute l'espérance de son salut éternel* ¹. »

En 1575, un des Nôtres se mourait à Vienne, en Autriche. Comme il allait entrer en agonie, une douce joie éclaira subitement son visage, et il se prit à sourire. Le Père qui l'assistait se troubla d'une joie qui

1. *Quando se vió en la ropa en el articulo della muerte, se gozó y alegró tanto, como si hubiera recibido la estola de la inmortalidad de la gloria, pidiendo á todos que le diesen el parabien, y que no le llamasen el Dr Pedro de Torrejon, sino el Padre Torrejon de la Compañía de Jesus, que de esto solo se preciaba, y era toda su esperanza de su eterna salvacion. — Dialogo cuarto de sucesos trágicos á los expulsos de la religion... desde el año de 1607 hasta el de 1662. Prosigue á los que dejó escritos el P. Pedro de Ribadeneyra sucedidos en su tiempo, el P. Alonso de Andrade, S. J. § 48. — Note communiquée par le P. Aloïs Pfister.*

lui parut déplacée en un moment si redoutable :
« Mon Frère, lui dit-il, ce n'est pas l'heure de rire, mais bien de se préparer au jugement de Dieu. » —
« Mon Père, reprit le moribond, ne vous offensez point si je ris, c'est que mon bon ange vient de me faire voir une montagne toute de feu, et au milieu des flammes, il m'a montré plusieurs damnés, en me disant que tous avaient été renvoyés de la Compagnie ; puis donc que, par la grâce de Dieu, je meurs dans la Compagnie, je surabonde de joie ¹. » N'est-ce pas la traduction vivante de la parole du P. Vincent Caraffa : « A la mort, il n'y a point de passage de la Compagnie à l'enfer : *A Societate in obitu non datur transitus in infernum?* »

Cette joie est si grande qu'on entendit une fois un malade, qui venait de renoncer à toutes les dignités et à tous les plaisirs du monde pour se mettre à la suite de Jésus crucifié, le P. Antoine Aragona, duc de Montalto, placer le bonheur de mourir dans la Compagnie bien au-dessus de toutes les félicités du siècle, et, malgré toutes les douleurs dont il était assiégé de concert, exprimer l'incroyable désir de rester jusqu'au jour du jugement dans cette bienheureuse agonie, ou bien de revenir encore à la vie, s'il lui

1. P. Pawlowski. — *Locutio Dei ad cor religiosi...* p. 195
Paris, 1873.

fallait absolument payer le tribut, afin de pouvoir goûter plusieurs fois le bonheur de mourir ¹.

Les jeunes religieux que les décrets de Charles III avaient chassés de toutes les terres de la couronne d'Espagne pour les punir de rester fidèles à leur vocation, sont récompensés de leur persévérance, au moment de la mort, par les plus douces consolations. « Oh ! s'écriait l'un d'entre eux, le F. Joachim Echaury, si ceux qui abandonnent la Religion savaient quel contentement on éprouve à mourir avec la soutane de la Compagnie, nul doute qu'ils n'eussent plus d'estime pour leur vocation ². » — « Avez-vous quelque peine ou quelque crainte ? demandait le P. Spirituel à un autre, que l'impitoyable proscription avait envoyé de Cordoue du Tucuman jusqu'en Italie. — Aucune, mon Père. — Eh bien ! vous avez de la consolation ? — Oh ! oui, mon Père, j'en ai une très grande. — Eh ! quelle est-elle ? — Alors le jeune malade, forçant sa voix, de manière à être entendu de tout le monde : *Mon Père, c'est de mourir dans la Compagnie de Jésus* » ; et aussitôt étendant la main, il saisit sa soutane et la baisa

1. Aguilera, *Hist. Prov. Sic.*, p. 2a, c. 6, n. 4, apud P. Gravina. — *Jesuita rite institutus, Panormi*, 1746, t. II, p. 142.

2. Navarrete, *De viris illustribus... Bononiæ*, MDCCXCIII, t. I, p. 165, apud P. Jos. Urraburu. — Traduction espagn. des *Recherches*, p. 123.

avec transport. « Rien qu'à se rappeler qu'il était Jésuite, ajoute son historien, le cher Frère oubliait toutes ses souffrances ; la crainte de la mort paraissait elle-même s'évanouir ; *car il s'imaginait être dans le port assuré du salut* ¹. »

La nouvelle Compagnie n'est pas moins riche en traits pareils. On annonce à un jeune Scolastique atteint de la phthisie qu'il n'y a plus aucun espoir de le conserver : « Tant mieux, répond-il ; me voilà assuré de mourir dans la Compagnie ² ! » On apporte la même nouvelle à un autre mort à Laval ; il laisse éclater sa joie, et comme on paraît en être surpris : « De quoi voulez-vous que je me trouble ? dit-il. Je suis venu dans la Compagnie pour y mourir, j'arrive au but, et plus vite que je ne m'y attendais ; c'est tant mieux ! » Quelques jours après, annonçant le prochain dénouement à sa famille : « Que mon sort est heureux, écrit-il, quand je ne me serais fait Jésuite que pour voir la mort avec tant de joie, je me trouverais bien payé de mon sacrifice ³ ! »

Un Scolastique irlandais, le Frère Patrice Scott, se mourait à Angers. Après avoir reçu le saint Viatique,

1. *Vida del H. José Clemente Baigorri*, ap. P. Urraburu, *La muerte en la Compañía de Jesús*, p. 125.

2. F. Heuchel, Scol., mort à Vannes, le 12 janv. 1863. — *Litt. ann. Prov. Franc.* 1862-1863, p. 205.

3. F. Alexandre Delizy, mort à Laval, le 22 octobre 1850.

s'adressant aux novices agenouillés autour de son lit, il leur demanda pardon : « Je veux aussi vous dire, ajouta-t-il, le bonheur qu'on éprouve de mourir dans la Compagnie. *Oh ! mes Frères, qu'elle est grande, qu'elle est sainte notre vocation ! Gardez-la bien ; car elle est bien précieuse durant la vie, plus précieuse encore à l'heure de la mort*¹ ! » — « Je bénis Dieu, disait un autre jeune Scolastique mort également à Angers, le Frère Dusaussy, je bénis Dieu, qui m'accorde la grâce inappréciable de mourir dans la Compagnie. Je ne sais pas ce qu'éprouvent ceux des Nôtres qui ont été bien réguliers ; mais pour moi qui l'ai été si peu, je suis parfaitement heureux². » — « Oh ! si vous saviez comme je suis heureux, disait un troisième ; je pleure ; mais c'est de joie. Je veux vous faire connaître la cause de ce bonheur qui inonde mon âme : c'est que je meurs dans la Compagnie³. »

Le cardinal Charles Odescalchi, à force d'instances, avait enfin obtenu du Souverain Pontife la permission de se démettre de son cardinalat, et d'entrer dans la Compagnie. Quand il fut sur le point de mourir : « Croyez-moi, dit-il au Frère chargé de prendre soin

1. *Hist. mms. du noviciat d'Angers*, t. II, p. 430.

2. *Ibid.*, t. II, p. 250.

3. *Ibid.*, t. I, p. 73.

de lui, si je n'avais pas fait, pour entrer dans la Compagnie, le peu que j'ai pu faire, je serais prêt à recommencer maintenant, *tant j'éprouve de joie de mourir dans son sein* ¹. » Et dans ces derniers temps, l'illustre P. Tarquini, élevé par le Souverain Pontife Pie IX à l'honneur de la pourpre et presque aussitôt ravi à l'Eglise et à la Compagnie, s'entretenant, quelques jours avant sa mort, avec un religieux d'un autre Ordre, lui adressait les mêmes paroles que le cardinal Bellarmin avait autrefois prononcées dans une circonstance semblable : *« O mon Père, qu'au tribunal de Dieu, l'habit de la Compagnie me donnera bien plus de confiance que celui de cardinal* ² ! »

Le P. Pierre-Marie Viscardini, raconte un de ceux qui furent formés par ses soins, et dont nous traduisons exactement les paroles ³, ne cessait de répéter que la vocation à la Compagnie de Jésus et la persévérance dans cette vocation sont un des signes les plus assurés de prédestination ; il faisait de cette thèse le sujet habituel de ses exhortations et de ses entretiens familiers, s'efforçant par là de stimuler le zèle de ses novices, et de les porter à la pratique des ver-

1. *Vie du cardinal Charles Odescalchi*, par le R. P. dom Théophile Bérengier, Bénédictin. Arras, 1877, p. 415.

2. *Civiltà Cattol.* ser. IX, vol. 4, p. 733.

3. Le P. Ange Mutti, procureur de la mission de Mangalore.

tus, sans lesquelles la persévérance est impossible.

Dans sa vieillesse, il avait si souvent ces paroles à la bouche, que, craignant de devenir importun : « Mes chers Frères, disait-il, ne vous étonnez pas si je redis toujours la même chose : c'est ce que j'ai appris de mon vieux Maître des novices ; il ne savait lui-même nous dire autre chose, et il ajoutait que c'était une persuasion générale dans l'ancienne Compagnie.

Les paroles du bon vieillard ne retentissaient pas en vain ; elles produisirent leurs fruits. Un jeune novice, appelé François Marty, tomba malade ; les médecins lui dirent qu'en changeant de vie, il pourrait peut-être prolonger ses jours. Il rejeta cette proposition avec horreur, et demanda aussitôt la grâce de faire ses vœux de dévotion. La mort ne tarda pas à devenir imminente. « Avant de recevoir l'extrême-onction, écrit le P. Viscardini dans sa lettre aux différentes maisons de la Province de Venise pour leur annoncer cette fin précieuse, le F. Marty obtint du R. P. Provincial la permission de faire les vœux simples des Scolastiques, et il en prononça la formule ordinaire avec une grande dévotion en ma présence et en celle de plusieurs autres membres de la communauté. Quand il eut reçu les saintes huiles, il ne put s'empêcher de s'écrier à haute voix : *Oh ! quel beau jour ! quel bonheur !* Il demandait

souvent au médecin et aux Nôtres combien il lui restait encore à vivre, car il avait hâte de mourir, pour échapper au péril de pécher, pour voir Dieu et l'aimer parfaitement. Il me pria de l'avertir, quand je m'apercevrais de l'approche de sa dernière heure, parce que, disait-il, « je veux chanter le *Te Deum*, et faire une grande fête ; je désirerais même qu'on touchât de l'orgue dans l'église, comme en un temps de grande solennité pour moi. » L'heure si ardemment souhaitée arriva deux ou trois jours après. « Eh bien, Frère, lui dis-je, voici la nouvelle attendue ; nous sommes tout près ! » Aussitôt son visage s'illumina, et rejetant les couvertures de dessus sa poitrine, il éleva ses deux bras vers le ciel, et d'une voix claire et sonore, il entonna le *Te Deum* et chanta tout le premier verset du même ton qu'on le chante dans l'église. Nous restions muets de surprise à le regarder ; mais il nous anima à répondre et à poursuivre l'hymne sacrée en alternant avec lui ; nous chantâmes quelques versets et je lui dis de se reposer. Il le fit un moment, puis il reprit, à l'endroit où nous en étions restés. Il serait allé jusqu'au bout si je ne lui avais ordonné de s'arrêter, lorsque nous fûmes arrivés à la strophe : *Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari*. Il se tut par obéissance, et au bout de quelques instants, nous l'entendîmes répéter à mi-voix : *Lætatus sum in his quæ*

*dicta sunt mihi... Lætantes imus, lætantes imus*¹. »

Plus tard ce fut le tour du maître de retourner à Dieu : le P. Viscardini ne se démentit pas dans cette épreuve solennelle. « La veille du jour où il allait nous quitter, raconte le même témoin dont nous traduisions tout à l'heure le récit, j'allai le visiter avec un de mes compagnons. Selon son habitude, il se mit à nous parler du bonheur de vivre et mourir dans la Compagnie. La porte s'ouvrit en ce moment, et deux autres Frères se joignirent à nous ; comme ils s'approchaient du malade, celui-ci, le visage tout rayonnant de joie, cherchait à les reconnaître. Tout à coup ses traits parurent s'assombrir, et d'un ton de voix sévère, s'adressant à un des nouveau-venus, le F. Jacques Collini : « Pourquoi cette tristesse, mon Frère ? Un Jésuite doit toujours faire éclater dans ses traits le bonheur qu'il a de servir Jésus-Christ dans sa Compagnie. Nous qui avons un gage de prédestination dans notre vocation, si nous sommes tristes, qui pourra jamais être joyeux ? » Le bon vieillard poursuivit encore quelque temps cette petite remontrance, jusqu'à ce que le Scolastique lui eût fait comprendre que cet air de mélancolie n'était pas le fait de sa volonté, mais celui de la nature, et qu'il n'avait encore pu se corriger entièrement. Le P.

1. *Verona*, 15 luglio 1857, Pietro-Maria Viscardini, S. J.

Viscardini mourut le lendemain à la maison de probation d'Eppan, dans le Tyrol, le 29 janvier 1868, à l'âge de 66 ans. » Il avait été Maître des novices pendant trente ans ¹.

Mais il faudrait multiplier sans fin les citations. A tous les bouts du monde, qu'il meure dans une maison nombreuse, environné de ses frères et de tous les secours de la religion, ou qu'il rende son dernier soupir au fond d'une mission lointaine, à peine assisté de quelques chrétiens convertis par son zèle, partout nous voyons le fils de saint Ignace faire monter vers le ciel le même cri de reconnaissance. Les missions de l'Afrique, du Maduré, de la Chine et du Nouveau-Monde nous apportent le même écho : *Mourir dans la Compagnie, quel bonheur !*

Le P. Jean Galtier expire au Marava dans la fleur de l'âge : avant de fermer les yeux, il dit au Père accouru près de lui, d'écrire à sa famille pour la remer-

1. On trouvera dans les « *Letters and notices* » de Roehampton, t. V, p. 113, une pieuse et intéressante notice sur le P. Pierre-Marie Viscardini.

Nous avons connu à Inspruck le Scolastique ainsi interpellé. Il nous a confirmé la parfaite exactitude de ce récit. Les paroles du P. Viscardini étaient toujours demeurées dans son cœur, et il n'avait point de plus ardent désir, il nous l'a manifesté bien des fois, que de persévérer dans sa vocation. Ses vœux ont été exaucés : il est mort jésuite le 16 septembre 1879.

cier entre autres choses « *de lui avoir donné la permission d'entrer dans la Compagnie de Jésus, Compagnie dans laquelle il meurt avec joie*¹ ». — « De grâce, ne pleurez pas, disait un autre missionnaire, le Père Faustin Laimé, aux Pères rassemblés autour de son lit, je vais au Ciel. *Oh ! qu'il fait bon mourir dans la Compagnie, en Chine, à Zi-Ka-Wei ! Que je voudrais chanter ! Que je voudrais chanter !* Souriez, souriez, mes Pères » ; et de sa voix mourante, il entonnait le *Gloria*... Vive Jésus!... Venez, divin Messie²!

Il y a peu d'années encore, le Père Adinolfi, mort à Zi-Ka-Wei après plus de vingt ans passés dans cette pénible mission, ne se lassait pas de répéter au Père qui l'assistait : « *Mourir dans la Compagnie, tout est là ! Qui suis-je donc pour mériter une telle grâce*³ ? »

Les étrangers sont frappés comme nous de cette paix, de cette résignation et souvent même de cette allégresse. « Réellement c'est une chose admirable de voir mourir ces Messieurs, disait un médecin en contemplant le calme et la douce confiance d'un jeune novice Scolastique aux prises avec l'agonie, mourir est pour eux la chose du monde la plus natu-

1. *Litt. ann. Prov. Tolos.* 1852-1853, p. 69.

2. *Lettres des nouvelles Missions de la Chine*, t. IV, lett. 414^e, p. 163.

3. *Lettre du P. Pfister au P. Jean de Kersabiec*, 4 févr. 1874.

relle ¹. » — « *Grand Dieu*, disaient deux prêtres séculiers rendant visite à l'un des Nôtres qui s'éteignait dans sa famille où il était allé prendre les eaux ; *grand Dieu ! est-ce ainsi que meurent les enfants de la Compagnie* ² ? » Oui, sans doute.

Plusieurs vocations ont été le fruit de ce spectacle incomparable. Le P. Marc Van den Tympel, étant encore tout jeune et assistant à la dernière agonie d'un jésuite mourant, résolut dès ce moment, écrit le P. Nadasi, de vivre au milieu de ceux qui faisaient de telles morts ³.

« Puisque la mort d'un Religieux est si belle, disait un écolier, témoin de la précieuse fin du Frère Paul Granger, moi aussi je veux mourir Religieux. » Et en effet, peu de temps après, il entra dans la Compagnie. Ce ne fut guère que pour y trouver l'accomplissement de ses désirs. Quatre années plus tard, Dieu le rappelait à lui : il mourut comme il l'avait souhaité, en chantant une prière à la sainte Vierge ⁴.

Les terreurs de la mort et les appréhensions des

1. F. Philippe Roux, mort à Lons-le-Saulnier, 25 févr. 1861. *Litt. ann. Prov. Lugdun.* 1860-1861.

2. P. Bertrand Lavay, mort à Laroque (Gers), 2 août 1860. *Litt. ann. Prov. Tolos.* 1859-1860, p. 39.

3. Nadasi, *Ann. dier. memor.* 17^a maii. — Le P. Van den Tympel mourut à Louvain, le 17 mai 1636.

4. F. Anatole Lucas, mort à Amiens, le 27 mai 1855. — *Litt. ann. Prov. Franc.* 1854-1855, p. 123.

divins jugements se dissipent alors pour l'ordinaire, comme un nuage léger qui s'enfuit aux approches du jour. Le Père Achille Guidée est presque effrayé de la tranquillité qui se fait tout à coup dans son âme¹. Un autre Religieux, martyr de la souffrance morale plus encore que de la souffrance physique qui crucifiait tous ses membres, le Père Léon Gautier, écrit dans le testament qu'il fait lire deux jours avant sa mort à la communauté rassemblée auprès

1. « Il est bien étonnant qu'en présence de la mort, je n'éprouve aucune crainte. Je suis presque effrayé de n'être pas effrayé. » — *Vie du P. Guidée*, par le P. Grandidier, c. 16, p. 393.

Cette tranquillité est si habituelle qu'on a pu la prendre quelquefois pour un signe de l'appel prochain de Dieu. Pendant sa dernière maladie, le P. Juan de Santiago avait été livré à toutes les tentations de la crainte et du désespoir; une nuit entre autres, il avait eu à soutenir les luttes les plus terribles, et comme un Père l'interrogeait sur ce sujet : « Je ne vous dis pas, mon Père, répondit-il, ce qui s'est passé, parce que je n'ai pas de paroles pour l'exprimer, et que, du reste, vous ne me comprendriez pas; mais je vous assure que je ne sais pas comment je vis encore. » Cependant, ajoute l'historien, on crut bientôt reconnaître à un indice certain que le moment de la mort du saint vieillard n'était pas éloigné; c'est que les désolations qui l'avaient si fortement éprouvé disparaissaient entièrement. — *Vie du Serviteur de Dieu le P. Juan de Santiago*, S. J., traduit de l'espagnol d'après le P. Morales S. J., par J. Levêque de Maupuy, pp. 185 et 187.

de sa couche : « Je meurs dans une grande paix, une grande tranquillité et même une grande joie : d'abord, parce que je meurs dans la Compagnie, et en second lieu parce que j'ai une grande confiance dans la miséricorde infinie des Cœurs de Jésus et de Marie, et du cœur plein de miséricorde de saint Joseph, dans la protection de mes saints patrons et des Saints de la Compagnie ¹. »

On dirait que cette admirable promesse de salut se change alors pour tous en une sorte d'assurance et qu'ils voient de leurs yeux la réalisation de tant de magnifiques promesses.

« C'est une chose consolante, écrivait, il y a quelques années, le P. Provincial de Rome, le P. Cardella, en annonçant à quelques-uns des siens la maladie, désormais sans remède, du P. Brunetti ; c'est une chose consolante d'entendre comme ce bon Père parle de la mort, comme il remercie Dieu du bonheur de mourir dans la Compagnie, avec cette confiance du paradis que l'opuscule des *Recherches* a excitée dans son cœur ². Dans la même semaine, le 14 avril suivant 1876, jour du vendredi saint, presque à la même heure que Notre-Seigneur, s'éteignait

1. *Vie du P. Gautier*, par le P. J. Noury, c. 7, p. 139.

2. Le P. Brunetti succomba en effet aux atteintes de son mal, le 9 juin 1876, dans les sentiments de la joie la plus vive et en bénissant Dieu. Le R. P. Cardella, venu à Laval

en prédestiné au Scolasticat de Saint-Cassien, près de Toulouse, le P. François Areny, de la Province d'Aragon. Rien de plus touchant que le récit de ses derniers moments. A peine est-il averti que le temps est venu pour lui de retourner à Dieu, qu'il s'abandonne à tous les transports de l'allégresse : « Oh ! quelle fête ! quel bonheur ! mourir dans la Compagnie, le jour du vendredi saint ! moi ! jésuite, jésuite ! oh ! je ne méritais pas cette grâce ! » La joie et la reconnaissance débordent de son âme et s'exhalent en mille oraisons jaculatoires : « *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !... Cupio dissolvi... Hodie mecum eris in paradiso.... Vendredi saint, quel jour pour mourir !* » Il invoquait tour à tour la sainte Vierge, saint Joseph, tous nos saints. Il voulut même réciter le *Te Deum* ; mais ses forces le trahirent dès les premiers versets. A plusieurs reprises, il avait témoigné le désir de faire ses adieux à la communauté. Après quelques difficultés, les supérieurs crurent devoir accéder à ses vœux. Quand il nous vit tous réunis autour de son lit, raconte un témoin : « Priez pour moi, nous dit-il ; car je suis un grand pécheur. *Quel bonheur, ô mes Frères, quelle félicité de mourir dans la Compagnie !* » et désignant l'ouvrage

au mois de juin 1876 pour visiter les Scolastiques de sa Province qui y faisaient leur théologie, nous a confirmé de vive voix ces mêmes détails.

récemment publié sur notre prédestination : « *Tout ce que dit ce livre, ajouta-t-il, est la vérité* » ; et enfin : « *La seule chose importante, c'est de mourir dans la Compagnie ; tout le reste importe peu* ¹. »

Mêmes consolations et même joie chez le P. Antoine Rizzardini, qui avait d'abord été agité par toutes les inquiétudes, à la pensée du redoutable appel de Dieu. Nous donnons le récit d'un témoin oculaire ².

« Le P. Antoine Rizzardini, professeur de mathématiques et Préfet des classes au collège de Brixen, éprouvait, dans les dernières années de sa vie, une crainte extraordinaire de la mort. Quand il était malade ou indisposé, et que quelque Père ou Scolastique allait le voir, il commençait aussitôt à exhaler les angoisses de son âme et sa frayeur des jugements de Dieu. Il était dans ces transes douloureuses, lorsque le livre des *Recherches* lui tomba sous la main : c'était environ six mois avant son bienheureux passage. La consolation qu'il en ressentit fut si

1. *Qué dicha! qué felicidad, IH. mios, la de morir en la Compañía de Jesus! Todo lo que dice aquel libro es verdad: se referia al opúsculo recién publicado sobre la muerte en la Compañía...* Lo que importa es morir en la Compañía, todo lo demas importa poco. — *Cartas de Poyanne*, nº 5, pp. 84-85.

2. Le P. Richard Friedl, de la Province de Venise. Nous traduisons ses paroles de l'italien.

grande, qu'il ne se lassait pas d'en parler. A la fin de l'année scolaire, il fut envoyé avec les professeurs passer les vacances à la campagne ; mais, pendant que ceux-ci allaient se récréer au dehors, il restait à la maison à lire et à relire son livre. Plus tard, il en traduisit même les principaux passages, afin de les avoir plus à son aise sous la main. Dans les derniers temps de sa maladie, il aimait à citer ces extraits à ceux qui venaient le voir.

« Dès lors, tout le monde remarqua en lui un merveilleux changement ; car non seulement toute crainte de la mort s'évanouit de son cœur, mais Notre-Seigneur lui en inspira même un si vif désir, qu'il soupirait après elle avec une ardeur incroyable, et conjurait tout le monde de lui obtenir de Dieu la grâce de mourir le plus tôt possible, et le jour même de la fête de saint Joseph. — Le glorieux Patriarche ne jugea pas à propos d'exaucer aussitôt des vœux si ardents, mais ce ne fut que pour embellir par la patience la couronne de son serviteur : il vint le prendre après un mois d'attente et de souffrances, le jour de son Patronage. » C'était le 18 avril 1875.

Rien n'est donc plus enviable et ne donne plus d'assurance que de mourir dans la Compagnie. Aussi faut-il entendre les moribonds recommander la garde de l'incalculable trésor de la vocation. « Un jour,

raconte un témoin, le P. Gui Carrozzini m'appela auprès de lui et me pria de dire à tous les Scolastiques en son nom, d'être bien fidèles à leur vocation. *Un homme dans ma situation, disait-il, voit les choses clairement et dans un jour bien différent de celui où elles apparaissent en d'autres temps. Ah ! je voudrais les exhorter à persévérer.* Beaucoup de mes compagnons n'ont pas persévéré... et le pauvre Père pleurait comme un enfant ¹. »

« Après avoir reçu l'Extrême-Onction, écrit le P. Maximilien Anselmi au P. Provincial de Venise, le P. Barbieri demanda et obtint que nos jeunes gens,

1. *A man in my position sees things clearly and in a light quite different from that in which they appear in other times. Ah ! I would exhort them to persevere.* — Le P. Gui Carrozzini, que beaucoup ont connu et aimé à Laval, avait eu un frère dans la Compagnie ; en 1863, arrivant avec lui à la Havane, il le vit tout à coup saisi par une fièvre impitoyable et bientôt réduit à la dernière extrémité. Comme il se laissait aller à sa douleur, le moribond le console : *Pourquoi vous attrister de ma fin prochaine ? lui disait-il ; nous avons tous les jours prié Dieu de nous accorder la persévérance dans la Compagnie ; puisqu'il est sur le point de me faire cette faveur, nous devons bien plutôt nous réjouir et nous abandonner aux sentiments de l'allégresse.* Heureux frères, dignes l'un de l'autre ! — *Woodstock Letters*, vol. 6, nn. 1, 2, p. 125.

Le P. Gui Carrozzini est mort en Californie, le 11 janvier 1877.

Scolastiques et novices, fussent introduits auprès de lui ; il voulait leur dire quelle consolation il goûtait à mourir dans la Compagnie au milieu de ses frères, et les exhorter à persévérer et à vivre d'une manière conforme à la sainteté de leur vocation ¹. »

« Je voudrais inspirer à tous un ardent amour pour la Compagnie », disait le P. Gautier dans cet adieu suprême dont nous avons entendu déjà quelques paroles ; et après avoir expliqué la nature de cet amour : « *C'est lui, dit-il, qui nous assurera infailliblement la persévérance dans notre vocation et le bonheur éternel* ². »

« Si le démon vous inspire des tentations contre votre vocation, disait un Religieux mourant, ou si elles se présentent d'elles-mêmes à votre esprit, chassez-les à l'instant, non moins que s'il s'agissait de pensées contre la foi ³. » Prêtons encore l'oreille à ces belles paroles prononcées aux approches de la mort par le Père Ernest Bouffier : « Ne vaut-il pas mieux être ici comme je suis et y mourir, et y mourir mille fois, plutôt que de faire comme ceux qui abandonnent la Compagnie ! *Oh ! la grâce de la Com-*

1. Le P. Pierre-Paul Barbieri mourut à Eppan, le 12 juin 1871.

2. *Vie du P. Gautier*, par le P. J. Noury, c. 7, p. 139.

3. P. Théodoric Gerardi. — Drews, *Fast. Soc. Jes.* 1^a oct. p. 383. — Nadasi, *Pretios. Occupat.* c. 18, n. 9, p. 157.

pagnie, la grâce de la vocation, comme je la sens à cette heure ! Que ne puis-je me faire entendre à tous mes frères, à ceux qui sont jeunes surtout, pour leur dire de s'attacher inviolablement à la Compagnie ; ils sentiront à la mort combien l'on est heureux de mourir enfant de la Compagnie ¹. »

Notre-Seigneur a bien voulu lui-même un jour montrer par une faveur miraculeuse combien cette persévérance doit nous être chère. Un Père de la Compagnie, bon religieux d'ailleurs, avait ses parents engagés dans l'hérésie. Plein du désir de les ramener à la vraie foi, il sollicita la permission de se rendre auprès d'eux ; mais les supérieurs, après avoir tout bien pesé et examiné, ne crurent pas devoir agréer sa demande. Il insista en prétendant que c'était pour lui une obligation de conscience. On lui fit remarquer qu'il se méprenait, qu'il ne pouvait être tenu si rigoureusement, puisque, dans les circonstances présentes, il se mettait lui-même en danger de perdre la foi. Il fut inébranlable, et pour s'affranchir d'une opposition qu'il jugeait injuste, il résolut de quitter la Compagnie. Cependant, comme la crainte de Dieu le retenait encore, il alla auparavant se prosterner devant le S.-Sacrement et conjurer N.-S. de

1. Le P. Ernest Bouffier mourut au collège d'Avignon, le 15 mai 1860. — *Litt. ann. Prov. Lugd.* 1859-1860, p. 13.

lui donner force et lumière, dans le grand embarras où il se trouvait. Il ne tarda pas à être tout absorbé, « et des yeux de l'âme, il vit J.-C. N.-S. sortir de son tabernacle et se placer sur l'autel au milieu d'un trône formé d'une nuée, ayant à sa gauche notre B. P. Ignace. Bientôt les anges vinrent se jeter aux genoux du divin Maître et lui demandèrent avec une grande humilité d'être reçus dans la Compagnie. « Cela, répondit le Sauveur, regarde mon serviteur Ignace. » Les anges coururent donc se prosterner aux pieds du saint en renouvelant leur requête. J.-C. se tournant alors vers le pauvre Père témoin de ce spectacle : « *Comment, lui dit-il, mes anges font instance pour entrer dans la Compagnie, et toi, tu veux en sortir !* » La vision disparut à ces mots, et le religieux revint à lui ; mais il répandait des larmes abondantes, et ses sentiments et son cœur étaient changés. Il demanda pardon à Dieu, renouvela le vœu de persévérer dans la Compagnie et fut à jamais délivré de cette dangereuse illusion ¹.

Il suffit : nous ne pouvons mieux conclure. Notre tâche est terminée : nous avons mis sous les yeux du lecteur les documents qui sont venus à notre con-

1. *En el interin se volvió Cristo á el dicho Padre, y le dijo : Mis angeles piden entrar en la Compañia, y tu salir de ella ?*
— P. Andrade, *op. cit.* dial. iv, § 15. Communiqué par le P. Pfister.

naissance. Mais, selon toute probabilité, nous sommes loin d'en avoir donné une liste complète, et bien des omissions pourront encore être réparées avec le temps.

On sait aussi que la plupart des grâces extraordinaires accordées par Dieu à ses serviteurs ont coutume de demeurer ensevelies dans le silence et l'humilité. Ici cette conjecture est loin d'être sans fondement. Bien que les révélations sur lesquelles nous établissons notre privilège puissent paraître avoir été faites, moins pour la consolation particulière de ceux qui en ont été favorisés, que pour le bien général de quelques maisons et même de l'Ordre tout entier, nous avons vu toutefois que presque toutes ont commencé par le mystère, et ne sont venues au jour que tardivement, par hasard et plus d'une fois contre le gré de ceux qui les avaient eues. Nulle révélation sans doute n'intéressait plus vivement la Compagnie que celle de S. François de Borgia ; cependant, le F. Melchior n'en reçoit la confidence que parce qu'il a surpris le saint Général dans les transports de sa joie, et celui-ci, au risque d'en rendre la divulgation pour jamais impossible, impose au Frère le secret le plus absolu tant qu'il sera lui-même sur la terre. Le B. Alphonse, à son tour, forme la résolution de garder le silence sur ce qu'il a connu de tous ceux qui vivaient de son temps dans la Compagnie, et il n'ouvre la bouche que pour affirmer une vocation

chancelante. Une autre fois, il déchire en morceaux le papier qui contenait le récit des promesses faites aux religieux du collège de Majorque, et c'est d'une manière toute fortuite que le P. Colin en recueille les débris. Le P. Gutierrez ne parle que pour consoler le P. Balthasar Alvarez; il en faut dire autant du P. Medrano.

Ce n'est donc pas une chose invraisemblable de penser que tous les faits ne sont pas arrivés jusqu'à nous, et que plusieurs n'ont que trop réussi à se dérober sous les voiles d'une modestie ingénieuse et jalouse ¹. La manifestation s'en fera au jour des plei-

1. Une autre observation corrobore peut-être ces conjectures : c'est que tous les faits qui entrent dans ce récit sont tirés à peu près des mêmes sources. On a pu le remarquer en effet, ils viennent surtout de nos Assistances d'Espagne et d'Italie. Des autres Provinces, il n'est rien ou presque rien dit. Assurément, aucune conclusion rigoureuse ne peut se déduire de là. Dieu est le maître de ses dons; il les dispense comme il lui plaît, et sa libéralité envers ceux-ci n'est pas une raison de conclure que ceux-là ont reçu les mêmes faveurs. Serait-il téméraire, cependant, de penser que Dieu n'a pas exclusivement renfermé ces grâces de choix dans une Province? La Compagnie est une même famille dont tous les membres sont frères, vivent de la même règle, du même esprit, ont une vocation commune. Les hommes de prière et d'abnégation, les apôtres et les martyrs n'ont fait défaut nulle part; les annales de la Germanie, de l'Angleterre et du Canada répondent à celles des Indes et du Japon; et si telle ou

nes lumières. En attendant, ce que Dieu a voulu nous en laisser découvrir, suffit sans doute, malgré les obscurités que sa Providence n'a pas entièrement dissipées, à remplir nos cœurs de reconnaissance et à les animer d'une confiance merveilleuse.

« Qui d'entre nous, demande le V. P. Nieremberg, ne se consolera, qui ne s'affermira dans sa vocation à la vue de telles espérances ? Qui ne supportera plein d'allégresse et jusqu'à la mort l'âpreté de la vie religieuse ? Car encore que tout ce qui a été dit ne mérite qu'une foi humaine, cette confiance néanmoins suffit abondamment à donner à l'âme le courage nécessaire pour triompher, quand il en sera besoin, de tous les obstacles qui s'opposent à une persévérance si désirable. Sans aucun doute, ce fut une providence de Dieu envers notre Compagnie, et un moyen dont il se servit pour retenir ses membres dans leur vocation. Car il est certain qu'ils sont plus exposés que les autres, la Compagnie ouvrant plus facilement ses portes à ceux qu'elle veut renvoyer.

telle partie de la famille paraît plus riche en dons extraordinaires, cela ne peut-il pas tenir au soin plus diligent et plus attentif avec lequel on y a recueilli les paroles et les actions des anciens jours ? — Mais c'est trop insister peut-être sur des considérations qui ne sont après tout que des conjectures, et dont il est plus simple d'abandonner à Dieu le secret.

Cette promesse est destinée à les mettre en garde contre un pareil malheur ¹. »

« Et moi, continue le cardinal Cienfuegos, je ne cacherai point que ce stimulant sacré nous est plus nécessaire qu'à tout autre Institut. La raison en est que la Compagnie tient ouvertes pendant de longues années à la sortie volontaire ou à l'expulsion, les portes que la solennité des vœux ferme de bonne heure dans les autres Ordres. Ajoutez qu'elle a trois temps d'épreuves successifs pendant lesquels elle examine le caractère et la vertu de ses membres, qu'elle peut les envoyer jusqu'aux extrémités du monde parmi les peuples barbares, que pendant l'espace de dix-sept ans, chacun d'eux est exposé au péril d'être rendu à la triste liberté du siècle. Dans cette situation particulière, quelle force, quelle énergie ne communiquera pas au religieux pour l'animer à la persévérance cette promesse privilégiée de l'immortelle couronne, s'il est fidèle à garder le poste où l'a mis la divine Providence ² ! »

Le grand intérêt, le point essentiel, c'est donc d'assurer la persévérance, et pour cela le religieux n'a pas trop de toutes les promesses et de tous les efforts.

1. Nieremberg, *op. cit.*, p. 321.

2. Cienfuegos, *op. cit.*, p. 387.

Dans une conférence aux novices de Trèves, à l'occasion de la mort d'un des Pères de la maison, qui venait de s'endormir pieusement dans le Seigneur, le P. Jean Direckinek appuie avec insistance sur cette recommandation capitale. Après avoir rappelé les différentes révélations qui nous promettent une sainte mort si nous persévérons jusqu'à la fin dans notre vocation : « Mes bien chers Frères, dit-il à ses novices, désirez-vous mourir comme ce Père ? Imitiez-le dans sa vie, et vos vœux seront exaucés ; imitez sa pureté de cœur, sa tendre dévotion, son zèle infatigable pour la gloire de Dieu et le salut des âmes... *Par là, vous persévérerez comme lui dans la Compagnie de Jésus*, et vous terminerez une précieuse vie par une mort également précieuse ¹. » Hélas ! combien s'arrêtent avant le terme, et reviennent sur leurs pas chercher une voie moins abrupte et moins épineuse ! Les catalogues contiennent sur ce sujet des révélations pleines de tristesse et d'enseignement. Mais ces défections elles-mêmes se changent en encouragement et en espérance pour ceux qui persévèrent.

Quelques-uns même vont plus loin ; ils estiment

1. *Hac ratione, non secus atque ille, in Societate Jesu perseverabitis, et vitam pretiosam morte æque pretiosa concludetis. — Exhortationes domesticæ, p. 1025 et seqq.*

que ce n'est pas le moindre argument en faveur de la réalité des promesses. « J'avoue franchement, dit le P. Coret, que je ne m'étonne pas extraordinairement, quand je considère cette grâce (celle qui fut accordée à saint François de Borgia), puisque la porte qui est ouverte en la Compagnie à ceux qui en sortent après avoir achevé le noviciat, semble fermer la porte de l'enfer aux autres qui persévèrent dans l'esprit de leur aimable chef¹. » Le Maître des novices du P. Franco, le P. François Almada, disait la même chose : « La meilleure preuve, à mon sens, de la vérité de la révélation faite à saint François de Borgia, c'est l'expulsion d'un si grand nombre de religieux². »

On peut encore se souvenir des paroles adressées par Notre-Seigneur à sa servante Giovanna di Alessandro. « Je ne puis souffrir qu'il se trouve en la Compagnie aucun membre atteint de défauts notables ; quand il s'en rencontre quelqu'un, je veux qu'on le renvoie aussitôt. »

Aussi faut-il entendre le P. Nieremberg et le cardinal Cienfuegos prendre en main la défense de cette marque incomparable de la bonté de Dieu à

1. Coret, *Le 5^e Ange de l'Apocalypse*, p. 184.

2. Franco, *Annus glorios S. J. in Lusit.* 19^a jun. p. 346, 2^a col.

notre égard, contre les imprudents qui penseraient à en faire une occasion de relâchement dans la pratique des vertus. « Que personne, pour ancien qu'il soit dans la Religion, ou pour affermi qu'il puisse être dans la perfection, ne se laisse aller à une téméraire confiance ; mais que tous, suivant la parole de l'Apôtre, vivent saintement, et opèrent leur salut avec crainte et avec tremblement. Les profès eux-mêmes peuvent apostasier, et s'ils ne vont pas jusqu'à l'apostasie, ils peuvent se rendre tellement incorrigibles qu'il faille les renvoyer ; et leur profession ne les sauvera pas des feux de l'enfer ¹. »

Après des avertissements si solennels, il est aisé de répondre à une difficulté qui a été faite. N'est-il pas à craindre, disait-on, qu'en insistant sur un privilège si extraordinaire, on n'ouvre une issue au relâchement, et qu'on ne développe une confiance présomptueuse ? En un autre ordre de choses, peut-être ; mais avec les constitutions de la Compagnie, nous ne le pensons pas. Ne parlons point des obligations de la reconnaissance, qui ne permettront jamais à une âme généreuse de se prévaloir des bontés de Dieu pour se montrer moins fidèle ou moins empressée à son service. Considérons le pri-

1. Nieremberg, *op. cit.*, p. 321. — Cienfuegos, *op. cit.*, p. 387.

vilège en lui-même et la condition à laquelle il est attaché. Le privilège, c'est le salut pour tous ceux qui meurent dans la Compagnie ; la condition, c'est la persévérance jusqu'à la fin. La condition mène au privilège : l'une attire l'autre, comme l'anneau d'une chaîne attire l'anneau qui le suit. Mais qui peut se flatter en toute assurance de remplir la condition ?

« Nous ne craignons point, dit un des historiens de Suarez, que le souvenir de ces révélations puisse engendrer une pernicieuse négligence en nos âmes ; il nous donnera au contraire une grande estime pour notre vocation ; car plus la persévérance est sujette à faillir, plus doit croître la crainte de perdre notre couronne ¹ ». En effet, l'expérience dit assez qu'il ne suffit pas d'entrer dans la Compagnie, ni même de se lier à elle par les nœuds les plus étroits, pour obtenir d'y rester jusqu'à la mort ; il est encore besoin de conquérir cette grâce par une fidélité constante à tous les devoirs qu'elle impose ; et dès lors que par des fautes notoires, prévues d'avance et désignées dans son Institut, on se rend indigne de rester dans son sein, ni l'âge, ni le talent, ni la réputation acquise ne l'empêcheront de se défaire

1. P. Bernard Sartolo, S. J. — *El doctor Eximio y venerable P. Francisco Suarez, S. J. — Coïmbre, 1731, l. 4, c. 25, p. 450.*

d'un membre devenu infidèle ou dangereux. C'est là, nous le savons, ce qui cause parmi nous les plus douloureuses préoccupations et les plus habituelles inquiétudes ; les plus saints eux-mêmes ne sont pas à l'abri de ces alarmes ; et c'est pourquoi ils n'ont point de plus pressant souci que d'assurer leur persévérance. En élevant la sainte hostie, le P. Clément Dupuy, disent les annales du collège de Bordeaux, demandait à Dieu trois choses : la première était la persévérance dans la Compagnie¹. Quelques-uns font appel à la charité de leurs frères jusque dans les bras de la mort² ; car c'est pour eux la grâce des grâces ; il semble que la prédestination doive venir par surcroît.

Ces réserves n'ôtent rien à nos espérances ; elles les confirment au contraire en les expliquant. « Avant d'entrer dans la Compagnie, disait le P. de Mac-Carthy, je connaissais les prophéties qui assurent le bonheur éternel à tous ceux qui meurent dans son sein, et j'en doutais. *Quand je fus reçu, et que je pus voir par moi-même ce qu'il fallait faire pour persévérer, je ne doutai plus de leur vérité* ³.

1. *Eloge du P. Clément Dupuy.* — Des notes du P. Prat.

2. Le P. Jean François, mort à Courtrai, le 7 janvier 1624, à l'âge de 77 ans. — Cf. Nadasi, *Ann. dier. memor.* p. 11.
— Drews, *Fasti Soc. J.* 7^a jan.

3. P. Léon Gautier, *Confér. sur la persévér. attachée à la mort dans la Compagnie.*

Donc pour continuer avec les paroles mêmes du P. Gautier entretenant ses novices de ce sujet, « nous persévérerons dans la Compagnie de Jésus, nous y persévérerons malgré les dégoûts, les révoltes de la nature. Si la fatigue, si l'ennui nous abattent, si la force nous manque, nous nous traînerons dans cette voie, mais nous n'en sortirons pas. Les épines déchireront nos pieds et nos mains, notre sang peut-être laissera des traces sur cette route, mais nous persévérerons ; nous rendrons le dernier soupir, s'il le faut, mais nous ne l'abandonnerons jamais. »

A ce prix, nous aurons notre part au privilège. Quelques sacrifices que ce privilège doive nous coûter, nous ne croirons pas l'acheter trop cher, et il ne laissera jamais de nous apparaître comme une marque incomparable de la prédilection de Dieu. Car, en vérité, l'action de grâces se place d'elle-même sur les lèvres, la joie inonde le cœur, et les larmes montent aux yeux, à cette pensée pleine d'une ineffable douceur, que notre petite Compagnie, après tant de combats de jour et de nuit, tant de luttes contre les ennemis de Dieu et de l'Église, après les assauts de la violence ouverte et les attaques de l'astuce et de la calomnie, après les décrets d'exil et les sentences de mort qui l'ont jetée aux quatre vents du ciel et ont rougi de son

sang tous les rivages, se retrouvera tout entière dans la gloire, et, déployant ces blanches bannières que dans ses visions la vierge d'Avila avait coutume de contempler aux mains des enfants d'Ignace, reformera ses lignes derrière son souverain capitaine et divin Roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, gardera sa place d'honneur au milieu de l'innombrable armée des élus, ayant à sa tête S. Ignace, S. François-Xavier et la multitude de ses héros, sans qu'il manque à N. B. Père *un seul* de ceux qui sont tombés avec ses insignes et ses livrées.

En attendant ces jours du triomphe et de la félicité, quelle force et quel courage n'inspirent pas à ceux qui combattent encore les regards et l'exemple de tant de victorieux déjà couronnés ! Et si, pendant l'action, un frère d'armes vient à tomber, brusquement peut-être et avant d'avoir pu se signaler, quelle consolation de penser, en offrant pour son âme le suffrage accoutumé des prières et des saints sacrifices, que, malgré les imperfections ou les négligences de la vie, il n'a point trouvé devant le Juge suprême un accueil défavorable, et *qu'il est mort dans la paix du Seigneur* ¹ ?

Que nous reste-t-il donc, sinon de nous attacher de plus en plus à notre vocation, en nous rappelant

1. Cf. Appendice, n. 9.

que Dieu est fidèle en ses promesses, et qu'il le sera particulièrement envers ceux qu'il a appelés à la Compagnie de son Fils, et de nous appliquer à nous-mêmes, dans la joie de notre cœur et l'élan de notre reconnaissance, ces paroles pleines d'une ineffable consolation, qu'un jour Notre-Seigneur adressa sensiblement à un jeune homme qui hésitait à entrer dans la Compagnie : « PETRE, PETRE, BEATUS ILLE QUEM VOCAVI AD SOCIETATEM NOMINIS MEI » ¹ ?

1. Nadasi et Drews, *opp. cit.*, 30^a aug.

A. M. D. G.

APPENDICES

I

Promesses individuelles de prédestination. Cf. p. 7.

Nous ne disons rien des assurances individuelles de prédestination : ce serait entreprendre un travail sans fin. Qu'il suffise de rappeler quelques noms. « Il y a quatre ou cinq ans, dit le P. Lancicius, dans le compte de conscience qu'il rendit à Rome au P. Aquaviva, pendant que je célébrais la sainte messe, et que j'adorais avec beaucoup de respect Notre-Seigneur après la consécration. il me parut tout à coup que je voyais avec une grande clarté un trône magnifique, sur lequel étaient assises les trois personnes de la sainte Trinité dans leur gloire, et Jésus-Christ ouvrit un grand livre qu'il tenait sur son trône ; il me donna à lire dans ce livre, et entre plusieurs noms que je découvris d'une manière parfaitement claire et distincte, je lus celui-ci *Nicolaus Lancicius Societatis Jesu.* » — Cassani, *Varones illust.*, t. II, p. 381.

Un jour que le P. Jean Fernandez, qui fut confesseur de Don Juan d'Autriche, et aumônier militaire parmi les troupes espagnoles, était plongé dans une profonde contemplation et dans une sorte d'extase, il eut révélation de sa prédestination à la gloire. Revenu de son ravissement, et calculant par la pensée l'inestimable prix de la

faveur dont il venait d'être l'objet, il fut saisi de si violents transports de joie, que, ne pouvant les contenir en lui-même, il les laissa déborder au dehors, et se mit à chanter de toutes ses forces, et à s'agiter dans sa chambre avec une telle véhémence, que les portes et les fenêtres en étaient ébranlées. Ceux qui passaient dans le corridor, et qui connaissaient la religieuse modestie du P. Fernandez, ne comprenant rien à ces mouvements inaccoutumés, s'empressèrent d'aller prévenir le P. Recteur. Celui-ci arrive, et trouve le P. Fernandez dans les mêmes transports. « Père Jean, que veut dire cela ? » Mais celui-ci, ivre de bonheur : « O mon Père, s'écrie-t-il, je suis un de ces bienheureux qui pendant toute l'éternité doivent jouir de la présence de Dieu. » La suite montra bien qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion; car, dès ce moment, il se mit à traiter son corps avec une rigueur nouvelle, et quand il fut près de mourir, on l'entendit répéter sans cesse : « Je viens, Seigneur, je viens ! » — Tanner, *Societ. Jes. Apostol. imitat.*, p. 271.

Le P. Guillaume Lévesque, du diocèse de Coutances, un des cinq premiers Jésuites qui fondèrent la mission de Constantinople en 1609, et dont toute la vie n'est qu'un long enchaînement de faits extraordinaires, jouit de la même faveur.

« Quatre ans avant sa mort, raconte le P. Alegambe dans les notes recueillies sur le serviteur de Dieu, il annonça très clairement et positivement qu'il mourrait un jour de fête, et un jour si heureux pour la Compagnie, que jamais elle n'en avait eu de comparable. Il répétait souvent que son plus ardent désir serait de voir canoniser notre Bienheureux Père S. Ignace ; que ce bonheur ne lui serait point accordé sur la terre, mais qu'il espérait

voir cette grande fête au ciel, au moment où les autres membres de la Compagnie la célébreraient sur la terre. Et le fait arriva comme il l'avait prédit. Aucune aggravation de ses infirmités, aucune maladie du P. Lévesque ne faisait présager sa fin subite, lorsque tout à coup survint une crise violente qui l'enleva, à Naples, au moment précis où le Souverain Pontife lisait, à Rome, le décret de canonisation de S. Ignace de Loyola. Ainsi, comme il l'avait si clairement annoncé, le P. Lévesque mourait le jour même du triomphe de notre saint fondateur, 12 mars 1622. » — *Documents inédits...*, par le P. A. Carayon — *L'Université de Pont-à-Mousson*, p. 389.

II

Amour de la Compagnie : PP. Monteiro, Vieyra, etc.
Cf. p. 18.

Le P. Nadasi affirme du P. Monteiro que c'est un homme auquel on peut ajouter foi sans légèreté d'esprit, *vir cui credi sine levitate cordis possit*. — (*Pretiosæ Occupat...* c. 16, n. 22, p. 137.) Voici un trait qui se rapporte au temps de sa régence, et qui justifie bien cet éloge. Le P. Monteiro était professeur de rhétorique à Coïmbre, et, suivant l'usage, il avait composé une tragédie qui devait être représentée sur le théâtre du collège. Déjà tout était prêt : les invitations étaient faites : aux 2.000 élèves environ qui fréquentaient les classes, devait se joindre un nombreux et brillant auditoire, lorsque, la veille même du jour de la représentation, les supérieurs, pour un motif qui n'est pas connu, déclarèrent au P. Monteiro que celle-ci n'aurait pas lieu. Ce fut une épreuve délicate pour le jeune régent. Car il ne manqua pas d'hommes pour

lui faire entendre que cette interdiction était une injustice criante, une atteinte imméritée à sa réputation et à ses talents. Le P. Monteiro se retira dans sa chambre ; la nature frémissait et se soulevait avec violence ; avec le secours de la grâce, il la contint et la dompta ; mais tel fut l'effort qu'il déploya dans cette lutte terrible, qu'il vomit le sang par la bouche en abondance. Ce fut le signal de la victoire, et lorsque ensuite des étudiants de la première noblesse du royaume vinrent renouveler leurs plaintes auprès de lui, et lui proposer de quitter un Ordre qui faisait si peu de cas du mérite de ses membres, il répondit avec fermeté que ces conseils ne lui plaisaient point, que la Compagnie lui était plus chère que toute chose au monde, et que les supérieurs avaient eu leurs raisons d'agir comme ils l'avaient fait. Il commença sur-le-champ les Exercices, et comme transfiguré par cette épreuve, il devint un autre homme, et mérita de la part de Dieu les grâces les plus signalées. — Franco, *Synopsis annal. S. J. in Lusitan.* p. 263). — P. de Guilhaemy, *Ménologe, Assistance de Portugal*, 1^{re} part. p. 483.

Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher de ces belles paroles celles qu'un autre grand serviteur de Dieu, le P. Antoine Vieyra, fit entendre dans une circonstance encore plus critique. — On nous pardonnera ces digressions dans une note. — On avait jugé fausement que le P. Vieyra pensait à introduire des nouveautés dans la Compagnie, et le bruit se répandit qu'il allait être renvoyé. Le roi de Portugal, Jean IV, dont il était le prédicateur ordinaire et l'ami, lui fit alors offrir un évêché et d'autres dignités ecclésiastiques. Mais le saint religieux répondit à ceux qui venaient, de la part du monarque, lui porter ce message : « Sa Majesté n'a pas assez de mitres en tout son

empire, pour que je voulusse échanger contre elles le pauvre habit de la Compagnie de Jésus; et si j'avais le malheur d'être renvoyé du sein de cette Compagnie, je me tiendrais auprès de ses portes, sans m'en éloigner jamais, demandant sans cesse à être reçu de nouveau, sinon comme religieux, du moins comme serviteur des religieux ses enfants. Et si on ne voulait pas me recevoir, même comme serviteur, je resterais là sans autre aliment que mes larmes, jusqu'à ce que la vie m'abandonnât auprès de ces portes bien-aimées, qui renferment le bien auquel s'est fixée toute mon âme. » — *Vida do apost. P. Anton. Vieyra*, par A. de Barros, l. 1, n. 45, p. 25, *Lisboa*, 1746.

— Combien de traits semblables on pourrait citer ! Qui ne se rappelle le P. de Hallerstein, président du tribunal des mathématiques en Chine, et ces deux autres Pères, missionnaires comme lui dans le Céleste-Empire, expirant de douleur à la première nouvelle de la destruction de la Compagnie ¹, et le P. François Bourgeois, supérieur de la maison des jésuites français à Pékin, s'applaudissant dans une lettre suprême, signée de tous ses titres, de rester jésuite quelques instants de plus, parce que l'envoyé chargé de notifier le bref de Clément XIV tardait à se présenter ? L'amour de la Compagnie est un des caractères les plus marqués des enfants de S. Ignace. Le privilège qui nous occupe n'a-t-il aucune part dans cet amour ?

1. Montucla, *Histoire des mathématiques*, 2^e part., liv. 4, p. 471.

— *Apud* Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. 5, c. 5, p. 337, 3^e édit.

III

Réponse à une objection : P. Petitdidier. Cf. p. 79.

Pour être complet et ne rien taire des documents qui intéressent cette matière, il nous paraît à propos de noter une opinion qui semble en opposition avec celle que nous venons de constater. C'est celle du P. Petitdidier.

Dans la 3^e méditation du 8^e jour de sa grande retraite, *de damnatione religiosorum et sacerdotum*, le P. Petitdidier s'exprime ainsi (nous citons seulement ce qui a rapport à notre sujet) : *Jactantur prætentæ revelationes morientibus in certis Ordinibus æternam salutem certo promittentes. Quæ si simpliciter et absolute accipiantur, merito suspectæ sunt. Et ut veræ sint, intelligi debent sub conditione, si juxta regulas et instituta pia vixerint, aut congruam, saltem in morte pœnitentiam egerint. In quo nihil mirum, nec ad hoc opus est speciali revelatione* ¹.

Voilà l'objection : il semble qu'il n'est point difficile d'y répondre. Remarquons d'abord que le P. Petitdidier ne nie point les révélations. Il se contente de dire, sans les examiner, ni les discuter, qu'il les tient pour suspectes, si on les prend dans un sens rigoureux et absolu, mais il ne refuse point de les accepter pour fondées et véritables, si on les admet sous une certaine condition qu'il indique. Cette condition remplie, il ne trouve rien d'extraordinaire à ce que tous les religieux mourant dans l'état de grâce soient assurés de leur salut.

Mais le P. Petitdidier traduit-il bien exactement le sens

1. *Exercitia spiritualia 3^o probationis anno a Patribus Societ. Jes. per mensem obcunda...* Parisiis, Poussielgue-Rusand, 1847, p. 69.

de notre privilège ? Les révélations produites dans ces pages promettent à tous les enfants de la Compagnie qui auront persévéré jusqu'à la fin, non pas simplement qu'ils seront sauvés s'ils meurent dans la grâce de Dieu ; il n'est besoin pour cela ni de privilège ni de révélation spéciale, l'auteur a parfaitement raison de l'affirmer : mais elles promettent qu'ils mourront certainement dans l'état de grâce, et qu'ainsi ils seront certainement sauvés. Dieu, par une providence particulière dont il veut bien user envers nous, et dont il a daigné pour notre consolation et notre encouragement nous révéler le secret, leur donnera la grâce de mourir dans son amour, et sans manquer aux devoirs de sa justice, il saura trouver, dans les trésors de sa miséricorde et de sa sagesse, les moyens de leur ménager une sentence favorable à son tribunal.

Tel est le véritable sens de notre privilège : nous l'expliquons comme on explique celui du scapulaire. Les expressions du P. Petitludier, comme on le voit, le laissent parfaitement intact.

IV

Le P. Christophe Ferreira. Cf. p. 89.

Ne serait-ce point le lieu de rappeler l'histoire si connue du P. Christophe Ferreira ? Après avoir longtemps et utilement travaillé au salut des âmes dans la Mission du Japon, le P. Ferreira, exposé au supplice de la fosse dans la grande persécution de 1633, n'avait pas eu le courage de confesser Jésus-Christ jusqu'à la fin, et il s'était racheté de la mort par l'apostasie. Cette triste nouvelle ne tarda

pas à se répandre, et on sait la douleur qu'elle excita dans toute la Compagnie. Le Visiteur du Japon, le P. Emmanuel Diaz, imposa à toute la Mission des prières et des pénitences extraordinaires pour obtenir la conversion de l'apostat. Plusieurs Pères coururent même prendre sa place, et ils sacrifièrent avec joie leur vie dans les tourments, dans l'espérance de réveiller par leur exemple son courage ou ses remords. Le P. Ferreira ne se rendit point, et pendant vingt ans, tous les efforts de la prière et de la charité vinrent se briser contre son obstination ou sa pusillanimité.

Allait-il donc mourir dans l'infidélité, imprimer cette tache d'infamie au front de sa mère, et donner un démenti à nos promesses de prédestination ? La Compagnie ne se lassait point de gémir sur son fils rebelle, et d'importuner le ciel de ses larmes et de ses supplications. Enfin elle allait être exaucée. Le P. Ferreira avait 80 ans. Epuisé par les luttes douloureuses de sa conscience, non moins que par la vieillesse et les maladies, il était étendu sur son lit de douleur. Dans cette extrémité terrible, à deux pas du tombeau, le remords se réveilla plus impétueux que jamais dans son âme ; la grâce aida le remords ; et le pauvre vieillard, s'abandonnant enfin à l'impulsion divine, se met à verser des larmes, à s'accuser lui-même, à réclamer à grands cris la miséricorde et la force d'en haut. Les païens l'entendent du dehors ; ils accourent à son chevet ; mais le malade continue librement ses plaintes et confesse la foi de Jésus-Christ. On en donne avis au gouverneur, qui le condamne au supplice de la fosse ; comme il était incapable de marcher, on le traîne au lieu de l'exécution. Il y souffrit glorieusement la mort en 1652, et effaça par son héroïque fermeté la tache de sa

faiblesse d'autrefois ; et la Compagnie, au lieu de pleurer sur un apostat, inscrivit un nom de plus dans son martyrologe. — Alegambe, *Mortes illustres*, pp. 701-703. — De Guilhaemy, *Ménologe, Assistance de Portugal*, 1^{re} part., p. 386.

V

Protection de la sainte Vierge. Cf. p. 90.

Il a plu à cette divine Vierge, même dans ces dernières années, de montrer qu'elle reste toujours fidèle à son rôle de Protectrice et de Mère, et que son manteau est toujours étendu pour nous abriter. Les deux visions que nous avons à raconter sont de date récente et paraissent très authentiques : elles n'ont pas, il est vrai, la solennité de celle dont fut favorisé le P. Gutierrez, et ne se rattachent pas aussi directement au but de ces *Recherches* ; nous croyons cependant utile de ne point les passer sous silence, au moins dans un appendice.

« C'était en 1832. Le P. Provincial d'Espagne, le P. Antoine Morey, de sainte mémoire, avait ordonné des prières dans toutes les maisons de sa Province, pour implorer la miséricorde divine et conjurer la terrible tempête que la révolution, à la faveur de la maladie de Ferdinand VII, s'appropriait à déchaîner sur l'Espagne. Alors demeurait au collège de Loyola le F. Coadjuteur Ferdinand Garrido, religieux d'une grande vertu et très dévot à la Mère de Dieu... Comme ce saint Frère aimait aussi tendrement la Compagnie, il se rendit à la *Santa Casa*, le 29 septembre 1832... Là, s'étant prosterné devant le tableau qui représente la Reine du ciel avec l'Enfant Jésus dans ses bras, apparaissant dans ce même lieu à notre Bienheureux Père en convalescence de sa blessure, il se

mit à la solliciter avec beaucoup d'instances de venir au secours de la malheureuse Espagne et de notre Compagnie, dont elle est la Mère très aimante. Or, pendant qu'il priait avec le plus de ferveur, voilà que la Bienheureuse Vierge se présente à ses yeux versant des larmes abondantes, et couvrant sous son manteau la Province d'Espagne. A la vue de cette apparition, le F. Garrido est épouvanté ; il conjure humblement Notre-Seigneur de vouloir bien lui en donner l'intelligence. Il lui fut répondu à l'instant que les larmes annonçaient les grandes calamités qui allaient fondre sur la Compagnie en Espagne, et le manteau, la protection que la souveraine Reine des anges étendrait sur elle au milieu de toutes les persécutions.

« Le bon Frère garda quinze mois dans son cœur le secret d'une si grande faveur. Cependant, le P. Provincial, inquiet sur le sort du troupeau confié à ses soins, se répétait souvent à lui-même : « Oh ! Si Notre-Seigneur voulait m'instruire par le moyen de quelque âme privilégiée, comme il instruisit autrefois le P. Ricci, et me déclarer ce qu'il réserve à l'Espagne, afin que je puisse mieux veiller aux besoins de mes enfants, et pourvoir à temps à toutes choses ! » Un jour qu'il s'abandonnait encore à ces pensées, il lui vint à l'esprit que le F. Garrido, venu depuis peu de temps de Loyola à Madrid, serait l'instrument dont la Providence daignerait se servir pour lui faire connaître ce qu'il désirait savoir. Chose extraordinaire ! le F. Garrido frappe, en effet, peu de moments après, à sa porte, en disant qu'il se sentait poussé par une vive impulsion d'en haut à lui communiquer un certain fait, et aussitôt il lui fit part de la vision qu'il avait eue dans la *Santa Casa*.

« Tel est le récit qu'on peut lire dans l'Histoire manu-

scrite du collège de Loyola. Beaucoup de nos Pères l'ont entendu de la bouche même du P. Antoine Morey, et plusieurs de ces Pères vivent encore.... Que les faits, continue le narrateur dont nous traduisons les paroles, aient donné raison à cette apparition, c'est une chose qui paraît hors de doute. Quel déluge de maux ne commença pas dès lors à s'abattre sur la Province d'Espagne ! Il suffit de rappeler l'égorgement et l'horrible massacre du 17 juillet 1834, et l'expulsion totale des Nôtres arrivée un an après. Mais en même temps ne vit-on pas apparaître avec éclat la protection annoncée de la Mère de Dieu ? Dans cette funeste journée du 17 juillet, le P. Provincial avait fait sonner la cloche de la communauté et convoqué tous les Nôtres à la chapelle domestique, pour leur apprendre à la fois les tristes événements du jour et les promesses de Marie envers les siens. Or, aucun ne périt de tous ceux qui répondirent au signal donné, et se rendirent à la chapelle aux pieds du Saint-Sacrement, et de l'image de Marie immaculée qu'on y vénérât. Cependant une troupe furieuse et altérée de sang hurlait à la porte. Qui retint ces bêtes féroces et les empêcha de forcer l'enceinte sacrée pour apaiser leur rage dans le sang de ces innocentes victimes ? Sans aucun doute, ce fut la main de Marie ¹ ! »

L'année suivante, tout le troupeau fut dispersé, mais une seconde fois, le manteau de la Bienheureuse Vierge protégea ses enfants ; pas un d'eux ne périt. Plus tard, une nouvelle tempête se déclina encore sur l'Espagne ; cette fois encore, toutes les vies furent sauvées, et chose admirable ! le prodigieux élan qui s'était manifesté vers la

1. P. Urraburu, trad. espagn. des *Recherches*. — App. 5, p. 111.

Compagnie dès l'apaisement de la première tempête, et avait créé en peu d'années deux Provinces florissantes, fut à peine ralenti, et maintenant encore, sous l'égide de notre commune patronne, nos frères d'Espagne ont pu reprendre pied presque partout dans leur patrie, et recommencer les œuvres interrompues.

L'autre fait est encore plus voisin de nous ; il vient pour ainsi dire de se passer dans un de nos collèges de la Province d'Autriche, puisqu'il ne remonte qu'au mois de janvier de l'année 1872. Nous n'apercevons ici sous le manteau de la Sainte Vierge ni la Compagnie, ni même une Province tout entière ; le spectacle est moins pompeux. L'abri sacré ne recouvre qu'un humble Scolastique, surveillant au collège de Kalocsa, en Hongrie, le F. Barthélemy Mayer.

Nous entrerons dans ce récit à la suite d'un témoin très digne de foi, le P. Uhlarik, Père spirituel au collège de Kalocsa, et confesseur du F. Mayer. Celui-ci avait été envoyé, après sa rhétorique, au collège de Kalocsa pour y étudier la langue hongroise et y remplir les fonctions de surveillant. « Mais, disent les Annales du collège, il parut moins venir parmi nous pour surveiller les élèves que pour donner à tous le bon exemple. On voyait briller en lui une admirable candeur et la plus parfaite obéissance ; il était toujours prêt aux offices les plus humbles et les plus abjects, et il s'y portait avec une ardeur incomparable. Il avait non seulement auprès des Nôtres, mais auprès des écoliers eux-mêmes, la réputation d'un saint, tellement sa modestie, son humilité, sa dévotion et son recueillement continuel lui avaient concilié la vénération de tout le monde. » L'excès du travail ne tarda pas à ruiner sa santé ; longtemps il essaya de se cacher à lui-

même et aux autres la gravité de son mal ; mais, à la fin, il dut rendre les armes ; et, à la suite d'un évanouissement, il fut porté à l'infirmérie.

Le 29 janvier 1872, raconte le P. Uhlarik, j'allai visiter le F. Barthélemy Mayer, gravement malade ; c'était avant-midi. Je le trouvai très faible. Son visage était défiguré par des tumeurs que je n'avais jamais remarquées : c'étaient des aspérités et comme des nœuds d'arbres qui soulevaient la peau en mille endroits et couvraient toute sa figure. Je lui demandai des nouvelles de sa santé ; il me répondit tranquillement qu'il avait eu une nuit agitée, extrêmement agitée. Il me raconta alors en détail tout ce qui s'était passé.

« Hier, me dit-il, — c'était le 28 janvier, dimanche de la Septuagésime, — j'ai eu un évanouissement, tellement j'étais faible ; on m'a porté à l'infirmérie. A neuf heures du soir, j'ai été pris d'une toux extraordinaire, qui a duré près de trois heures sans discontinuer. Vers minuit, j'entendis du bruit, et je vis une multitude de démons qui se pressèrent autour de moi ; l'un, plus grand que les autres, était sous la forme d'un bouc, il me frappait des cornes, comme s'il eût voulu m'épouvanter. Les autres, pendant ce temps-là, étaient occupés à me présenter certains aliments faits avec de la farine, ou disposaient autour de mon lit des plantes vénéneuses dont la mauvaise odeur me suffoquait. En voyant cette scène, je me crus à l'agonie, et sur le point de mourir. Car je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, et, d'autre part, j'ai lu dans la vie des saints qu'au moment de la mort, on est quelquefois en proie à des luttes de ce genre. Je me préparai donc à quitter cette vie. Dieu me donnait un tel courage que je n'ai pas senti la moindre frayeur. Je m'excitai à faire des

actes de foi, d'espérance et de charité ; je jetai tous mes péchés dans la fournaise du Sacré-Cœur de Jésus pour qu'ils y fussent consumés, et je me remis entièrement entre les mains de la divine volonté ; je n'avais ni crainte, ni alarmes. Je repoussai vivement les démons qui me présentaient de la nourriture, et au nom de Dieu j'ordonnai à ceux qui approchaient de moi des herbes pestilentielles de quitter la place au plus vite ; ils obéirent et disparurent avec un grand bruit. Le chef de la troupe demeura seul. C'est celui qui était sous la forme d'un bouc. Il me demanda si je consentirais à lui devoir ma guérison ; pour toute réponse, je m'offris et m'abandonnai tout entier au Sacré-Cœur de Jésus ; car c'est de sa volonté, m'écriai-je, que je dépends corps et âme ; je ne veux rien de toi. L'esprit de mensonge reprit : Tu vas être guéri tout à l'heure ; entre seulement en délibération, pendant un simple instant, d'abandonner la Compagnie de Jésus. — Oh ! pour cela, répondis-je avec une sorte d'indignation, jamais je ne le ferai ; plutôt la mort mille fois que la plus petite pensée contre ma vocation. — Le démon se mit alors à me frapper de ses cornes. Mais moi je lui ordonnai avec force et au nom de Dieu de me laisser en repos, ce qu'il fit au même moment. Or, je remarquai, pendant tout ce temps-là, que la Bienheureuse Vierge, ma mère, me couvrait de son manteau, qui était de couleur d'or. Cette bonne Mère me protégeait pendant la lutte, et elle ne disparut que quand elle me vit en sûreté. » Et en disant cela, le saint malade versait des larmes. « Plein d'une douce consolation, poursuivit-il, je me mis à pleurer, et je formai la résolution de mieux honorer encore à l'avenir cette Bienheureuse Vierge, qui, malgré mon peu de dévotion pour elle, m'avait secouru avec tant de puissance. »

Le F. Mayer ne survécut que peu de semaines à cette nuit laborieuse. Les plus douces consolations furent la récompense de son invincible courage. Quand on lui annonça qu'il ne restait plus aucune espérance de le conserver, son visage s'épanouit, et il se mit à réciter doucement le *Te Deum* en action de grâces de cette heureuse nouvelle. Il fit sa dernière lecture spirituelle dans le livre du P. Xavier Weninger, intitulé *Pâques au ciel*. C'était le chapitre où l'auteur décrit comment N. B. Père et saint François-Xavier se rencontrent dans le royaume céleste et, après s'être donné le baiser de paix, se reposent ensemble dans l'éternelle félicité. Une heure avant d'expirer, son visage devint brillant comme celui d'un ange, et de ses yeux fixés sur le crucifix il s'échappa comme des rayons de lumière. La mort n'effaça point les traits de cette beauté céleste, et les écoliers qui le virent en étaient dans le ravissement. Ce bienheureux trépas arriva le 23 février 1872.

Quelques jours plus tard, le P. Recteur se trouvant avec plusieurs des Pères du collège dans la chambre où il avait eu lieu : « Mes Frères, dit-il, mettons-nous à genoux ; la sainte Vierge s'est montrée ici ». Et il leur raconta la grande lutte et la victoire du F. Mayer. Personne ne fut surpris que la vertu du jeune surveillant eût été jugée digne et d'une si rude épreuve, et d'une grâce si merveilleuse, et tous se raffermirent dans l'amour d'une vocation si odieuse à l'enfer et si chère à la Reine du ciel ¹.

1. *Communication* du P. Jean Uhlarik, 15 mars 1875. Ceux qui connaissaient ce digne religieux nous ont affirmé souvent et d'une voix unanime que son témoignage était celui d'un saint : le P. Uhlarik est mort à Kalocsa, le 28 mars 1881, à l'âge de soixante-deux ans.

VI

De la durée de la Compagnie jusqu'à la fin du monde.

Cf. p. 93.

Nous demandons la permission de placer ici une digression. Elle semble réclamée tout naturellement par ces paroles de N.-S. à sa servante, Giovanna di Alessandro : *C'est ma volonté que cette Compagnie, qui est toute mienne, garde ce nom autant que vivra le monde.* La Compagnie ne doit-elle jamais périr ? Cette promesse de N.-S. et diverses révélations ou prophéties dignes de remarque nous aident à l'espérer. Disons quelques mots sur ce sujet.

La première de ces prophéties est rapportée par le P. Christophe Gomez (*Elogia Soc. Jes.*, class. 7^a, p. 153. *Antuerp.*, 1677). Elle aurait été faite plusieurs siècles avant la fondation de la Compagnie par le bienheureux abbé Joachim, de l'ordre de S.-Benoît. Mais les paroles du Bienheureux n'étant pas très nettement déterminées, et les écrivains ne s'entendant pas sur l'application qu'il en faut faire, nous aimons mieux la passer sous silence, malgré les raisons qui, aux yeux du P. Gomez, semblent militer en notre faveur. On peut en voir tout le détail dans son livre, p. 145-154. — En second lieu, le P. Fernandez de Ayala, Dominicain, dans son *Histoire de la vie et de la mort de l'Antechrist*, dit « qu'au temps de la persécution dernière, il se trouvera des hommes adonnés à la vertu et d'une vie apostolique, entre autres les deux religions de S. Dominique et de la Compagnie de Jésus, qui seront auprès d'Enoch et d'Elie » ; et il apporte à l'appui de son assertion un grand nombre d'arguments, de conjectures

et même de révélations.—(*Historia de vita et morte Antich. discurs.* 12, fol. 358, apud Gomez, *op. cit.* p. 200.)

Mais voici quelque chose de plus précis. « Un jour, dit le P. Ribera dans sa Vie de sainte Thérèse, comme cette personne était en oraison avec beaucoup de recueillement, de suavité et de repos, elle vit dans le ciel un grand nombre de Religieux de la Compagnie de Jésus, tenant des bannières blanches en leurs mains. Et comme elle était émerveillée de la beauté de ce spectacle et toute remplie de joie, à cause de l'affection toute particulière qu'elle porte à cette Compagnie, elle entendit ces mots sortir de la bouche du Sauveur Jésus : « *Si tu savais combien ces Religieux doivent aider l'Église dans les temps à venir !* » Ces temps à venir désignent *les derniers temps*, comme la Sainte le dira tout à l'heure elle même plus explicitement dans sa Vie.

« Cette vision se renouvela plusieurs fois. Je sais très bien, ajoute le P. Ribera, que dans les diverses relations qu'on a publiées de la Vie de Thérèse, le nom de ces Religieux ne se trouve pas mentionné expressément ; mais il est écrit en toutes lettres dans l'autographe, et dans tous les exemplaires manuscrits que j'ai pu voir. Au chapitre 40^e de sa Vie, la sainte répète les mêmes paroles, mais elle ne s'explique point sur l'Ordre dont il est question. Tout ce que je viens dire est parfaitement certain et sort de la bouche de Thérèse elle même » — (*Vita Matris Teresiæ*, l. 4, c. 3. nn. 43-44, apud Bolland., 15^a oct., p. 661.)

Voici les paroles auxquelles fait allusion le P. Ribera : « J'étais profondément recueillie dans l'oraison, y goûtant beaucoup de douceur et un calme très pur, lorsque je me trouvai tout à coup environnée d'anges et fort proche de Dieu. Je me mis à le prier de toute

mon âme pour les besoins de l'Église. Sa Majesté me fit voir alors les grands services que devait rendre *un certain Ordre dans les derniers temps, et le mâle courage avec lequel les Religieux de cet Ordre devaient défendre la foi.* »
— (*Vie de sainte Thérèse, trad. p. le P. Bouix, 1852, p. 610*)

Ces promesses sont formelles, et le témoignage du P. Ribera ne permet pas de douter qu'elles s'adressent à la Compagnie. On en cite encore d'autres non moins expresses, et qui, pendant les années malheureuses de la suppression, faisaient la consolation et l'espérance des anciens Jésuites : « On ne m'accusera point, écrivait l'un d'entre eux dans les premiers mois de 1814, avant le rétablissement de la Compagnie, on ne m'accusera point d'avancer une chose extraordinaire et éloignée de la vérité, si je soutiens que la Compagnie n'est pas morte, mais que, semblable à la jeune fille de l'Évangile, elle n'est qu'endormie. Je pourrais apporter, en confirmation de mes paroles, cette colonie de Jésuites existant en ce moment même en Russie ; mais j'en ai déjà parlé : j'arrive donc aux prophéties qui annoncent à notre Ordre sa durée jusqu'à la fin du monde, prophéties sacrées qui doivent remplir d'une immense consolation tous les Jésuites. » Après en avoir rappelé quelques-unes très brièvement et par manière de préterition, l'auteur s'arrête à celle de sainte Thérèse. « Thérèse, dit-il, cette Vierge très sainte, cette glorieuse Réformatrice du Carmel, est celle qui garantit plus que toute autre les espérances de la Compagnie. Dans l'abrégé de sa Vie édité à Rome en 1647, et conservé dans la bibliothèque romaine du prince Barberini, sous ce titre : *Compendio della Vita della serafica... Teresa...* ch. 30, p. 230, on lit cette prophétie, rapportée par la S. Rote dans le cahier des Actes pour la cano-

nisation de la Sainte : « *Bien que les Ordres de Dominique et d'Ignace doivent avoir sans cesse entre eux des différends, néanmoins, à la fin du monde, ils se réuniront dans une vraie charité. et combattront ensemble l'Antechrist.* » « *Benchè le Religioni di Domenico e d'Ignatio sieno tra di loro per avere continuamente dispareri. al fine del mondo uniti con vera carità hanno da disputare contro Anticristo.* ». — (*Gloria posthuma Soc. Jes. — Romæ, 1814, pp 137-138.*)

Une autre servante de Dieu, fille spirituelle de la Compagnie de Jésus aussi bien que la vierge d'Avila, n'est pas moins explicite. Pendant les fêtes de Noël de l'année 1626, S. Dominique se fit voir à la Vénérable Marine de Escobar, « et, élevant bien haut la Compagnie de Jésus, il lui dit qu'elle avait été établie par Dieu dans l'Église comme une muraille d'airain, destinée à tenir ferme jusqu'à la fin du monde, malgré toutes les contradictions ». — (*Vit. Marin. de Escobar, 2^a pars, l. 1, c. 28, p. 119.*) — L'année suivante, 1627, aux mêmes fêtes de Noël, dans un temps où la Compagnie souffrait de grandes persécutions, S. Dominique lui apparut encore et lui dit : « *Cette Religion de la Compagnie de Jésus est une muraille inébranlable ; Dieu la protège, la fortifie et lui communique sa vertu ; il la gardera et la conservera jusqu'à la fin, en sorte qu'il n'y aura personne d'assez puissant pour lui résister et pour la détruire, car Dieu est son aide et son défenseur.* ». — (*Ibid., 2^a pars, l. 1, c. 29, p. 121.*)

Un siècle et plus se passe ; toujours combattue, la Compagnie sort victorieuse de toutes les luttes. Mais la persécution redouble ; presque toutes les puissances du monde catholique sont conjurées pour sa perte. Au milieu de ce déchainement général, les alarmes ne deviennent que trop naturelles, et l'avenir ne promet que des

ruines. La Providence toutefois ne laisse pas sans lumière ceux qui ont la charge de gouverner la Compagnie, et au delà de cet horizon chargé d'orages, elle laisse entrevoir à leurs yeux un ciel moins sombre et des jours moins tourmentés. Les quatre derniers Généraux semblent avoir été instruits d'une manière certaine et des suprêmes malheurs de la Compagnie et de sa future résurrection.

« En 1747, raconte le P. Louis Panizzoni, le R. P. Général, François Retz, s'adressant au F. François Alberti, sous-infirmier au noviciat de S. André du Quirinal, qui avait coutume d'aller l'éveiller, lui dit en se levant de son prie-Dieu : « Vous êtes venu dans un moment très opportun, parce que Dieu veut que je vous fasse connaître quelques événements futurs concernant la Compagnie, et que je vous prouve la vérité de ce que je vais vous dire. » En même temps, il découvrit au Frère, de la part de Dieu, un défaut qui le ferait renvoyer de la Compagnie, s'il continuait à l'entretenir, ajoutant que s'il s'en corrigeait, il persévérerait dans son état. « Il continua en ces termes : « Sachez donc qu'un Milanais (le P. Ignace Visconti) me succédera dans le Généralat de la Compagnie ; qu'un Génois (le P. Louis Centurione) viendra après lui, et que vous le servirez. Ensuite on choisira un Florentin (le P. Laurent Ricci), et vous le servirez également. Mais celui-ci sera le dernier pour longtemps, parce qu'une grande persécution s'élèvera contre la Compagnie, qui perdra tout ce qu'elle a et sera renfermée dans un coin du globe (la Russie Blanche). Alors cette maison de noviciat sera donnée à d'autres religieux (les Lazaristes). Mais, après un grand nombre d'années, la Compagnie reviendra dans ces pays, et le premier qui sera supérieur à Rome (le P. Panizzoni) sera venu du nord (de la Russie), et sera ri-

goureux.... En ce moment, il est novice.... Après, le Général de la Compagnie (le P. Fortis) reviendra habiter ici (à Rome). La Compagnie sera rétablie dans son honneur et ses biens. Elle recouvrera cette maison, et de, plus, le Maccao (maison de campagne du noviciat de Rome) pour le soulagement des novices. Vous raconterez ces choses à d'autres, et il ne vous arrivera aucun mal. »

Le F. Alberti, en effet, les raconta toutes aux P. Visconti et Centurione ; mais il n'eut pas le cœur de dire au P. Ricci qu'il serait pour longtemps le dernier Général.

« Tout ce qui précède, ajoute le P. Panizzoni, m'a été dit par le F. Alberti, qui a vu et approuvé la présente relation. J'atteste avec serment avoir entendu cette prédiction après la suppression de la Compagnie, l'avoir écrite fidèlement et avoir fait voir dès lors mon écrit au susdit F. Alberti. En outre, j'atteste n'avoir jamais pensé que je devais être la personne indiquée par la prophétie, sinon lorsque le pape Pie VII. après avoir refusé les deux Pères (Angiolini et Zuñiga) qui lui étaient proposés, me choisit, par billet du secrétaire d'Etat (le cardinal Pacca), pour recevoir de ses mains, le lendemain matin, 7 août 1814, la bulle du rétablissement de la Compagnie dans tout l'univers, et pour remplir les fonctions de vicaire du Général de la Compagnie. »

Le P. Panizzoni ne vit pas le complet accomplissement de la prophétie du P. Retz ; il mourut le 11 août 1820, deux mois environ avant l'élection du P. Fortis, qui devait ramener à Rome le siège du gouvernement de la Compagnie : il était âgé de quatre-vingt-onze ans (1).

Ce que le F. Alberti n'avait pas eu le courage de dire,

1. *Les Précis historiques*, 1870, p. 212 seqq.

le ciel prit soin de l'apprendre au P. Ricci par une autre voie. Le 13 mai 1760, un Père de la province de Naples, le P. Paradisi, mort l'année suivante au collège de Lecce avec la réputation d'un saint, écrivait cette lettre au R. P. Général.

« Mon Révérend Père, dans l'oraison de ce matin, Dieu m'a fait connaître beaucoup de choses ; je les garderais volontiers dans mon cœur, si le Seigneur ne me demandait, pour des fins très hautes, de vous les communiquer. Dieu, voulant donc renouveler l'esprit de la Compagnie, la vertu d'humilité, la foi et la piété dans toute l'Eglise, a donné puissance au démon de soulever contre nous la plus horrible persécution. Il convient d'adorer les divins décrets, et de nous préparer à souffrir avec beaucoup de patience et de résignation. Votre Paternité devra voir la grande tragédie, et boire tout le calice de la douleur. Les calomnies, le dépouillement de nos biens et l'exil seront les moindres de nos maux... Mais la Compagnie ne finira pas pour cela. Au contraire, Dieu mettra un terme à tous ces maux, à notre plus grande gloire. Que Votre Révérence me pardonne si je dois lui annoncer qu'à l'époque où les choses seront parfaitement rétablies, elle aura passé de ce monde au repos éternel ¹. »

Les événements qui se déroulaient alors en Portugal, et ceux qui se préparaient en France, en Espagne et dans

1. « V. Paternità dovrà vedere la grande tragedia de' mali, e bere tutto il calice del dolore. Le calunnie, lo spogliamento dei beni e l'esilio saranno il meno dei nostri travagli. Mà non per questo finirà la Compagnia ; anzi Dio porrà fine a tutti i mali con molta gloria dé Gesuiti. Mi perdoni V. Paternità, se devo annunziarle, che quando le cose si ristabiliranno perfettamente, Ella sarà uscita all' eterno riposo. » (*Des archives de la Province de Venise.*)

les autres états catholiques, ne justifiaient que trop l'annonce des grandes calamités prédites par le P. Paradisi. Les amis de l'Église assistaient avec épouvante à cette guerre à mort contre un Ordre qui s'était signalé par son dévouement au Siège apostolique, qui dès l'origine avait fait profession de s'opposer comme une barrière aux envahissements de l'hérésie et de l'impiété, et dont les travaux n'avaient pas été sans fruit pour le bien des âmes et la gloire de Dieu. Le fondateur des Passionistes, S. Paul de la Croix, exprime sa douleur dans une lettre écrite au P. Louis Realì, S. J. ; mais en même temps il espère que la Compagnie reparaitra plus glorieuse après la tempête. « Que Votre Révérence, lui dit-il, tienne pour assuré que je prends une grande part à l'excès d'afflictions auxquelles est maintenant en proie l'illustre Compagnie de Jésus. A cette seule pensée, je ne puis retenir mes gémissements et mes larmes. Quel spectacle, en effet, de voir tourmentés de la sorte tant de pauvres religieux innocents, de voir l'enfer victorieux, la plus grande gloire de Dieu amoindrie, et tant d'âmes perdues, parce qu'on les prive des secours spirituels qui leur venaient de vos Pères dans toutes les parties du monde ! Aussi je ne cesse de prier Dieu continuellement et d'une manière spéciale qu'il vous vienne en aide. Et j'ai la confiance qu'après toutes les tempêtes, ce Dieu qui jette dans la mort et qui rappelle à la vie fera renaître, à son temps, et avec plus de gloire, la dite Compagnie : tel a toujours été, et tel est encore mon sentiment ¹. »

1. « Riguardo alle estreme afflizioni alle quali soggiace cotesta inclita Compagnia di Gesù, si assicuri pure che io ne sono molto a parte, ed al solo pensarvi non posso a meno di non gemere e lagrimare, vedendo angustiatì in simil guisa tanti poveri innocenti reli-

Quelque temps auparavant, au mois de mai de la même année 1767, le saint fondateur s'était exprimé d'une manière encore plus formelle devant deux des Nôtres qui étaient allés lui rendre une visite. Voici le récit de l'un des témoins.

« Le 13 mai 1767, j'entrai avec le F. Bettoia dans la chambre du P. Paul de la Croix, fondateur et supérieur général de la congrégation de la Passion de Notre-Seigneur. Nous fûmes accueillis avec la plus parfaite charité par le serviteur de Dieu... Entre beaucoup de choses qu'il nous dit, voici celles dont je me souviens... Tenant en main une image de notre Père S. Ignace, le visage tout enflammé et les larmes aux yeux : « La Compagnie de Jésus, dit-il, ne croulera jamais, non, jamais ; qu'on la persécute tant qu'on voudra, elle subsistera toujours ; qu'on cherche à la renverser tant qu'on voudra, jamais elle ne croulera. S. Ignace, — et, en prononçant ce nom, il baisa son image, — S. Ignace eut beau souffrir, il ne laissa pas de se maintenir ; ainsi n'ayez pas de doute qu'il ne maintienne aussi sa chère Compagnie de Jésus ¹. »

Des assurances si positives et les promesses que nous

giosi, e nel tempo stesso trionfare il demonio, diminuita la maggior gloria di Dio e tante anime perdute per mancanza di quell'ajuto spirituale, che dai medesimi Padri gli era somministrato in tutte le parti del mondo, e su tal riflesso non manco da parte mia di farne continuamente specialissime orazioni, sperando che dopo varie tempeste, quel Dio che *mortificat et vivificat* sarà per fare risorgere a su tempo con maggior gloria la Compagnia suddetta e questo è stato sempre ed è il mio sentimento. Paolo della  Vatrallo, ritiro di S. Angelo, li 22 settemb. 1767. » (*Extrait des archives de la Province de Venise.*)

1. Tenendo una imagine del S. P. Ignazio dise tutto infervorato pure con le lagrime alli occhi : *La Compagnia di Gesù non crurerà* (sic)

avons entendues plus haut suffisent-elles à établir une certitude, et à prouver que notre Compagnie doive vivre jusqu'à la fin du monde, quelle que soit la violence des persécutions dirigées contre elle ? Il est certain au moins que les événements de 1773 eux-mêmes ne les ont pas mises en défaut. Pourquoi le passé ne répondrait-il pas de l'avenir ? L'auteur de la *Gloria posthuma* annonce que, si la Compagnie vient à se relever de son premier naufrage, elle ne tardera pas, pourvu qu'elle se montre fidèle à sa vocation, à être battue par de nouvelles tempêtes, et à succomber de nouveau sous l'effort des flots. La Providence sait ce que nous garde l'avenir, et nous sommes dans sa main. Mais si la Compagnie de Jésus était réservée à faire une seconde fois à l'Église et à Dieu le sacrifice de sa vie, pourquoi les promesses de sainte Thérèse, de la Vénérable Marine de Escobar et des autres, ne lui permettraient-elles pas de garder et de nourrir en son âme l'espoir d'une seconde résurrection ? L'auteur que nous avons cité ne veut pas qu'on en doute, et c'est pourquoi il invite ses frères à venir, victimes pour un temps de l'impiété conjurée, à ne point perdre courage et, en attendant l'heure de la réparation et du retour à la vie, à suivre son exemple et à publier la *Gloria posthuma* de la seconde Compagnie. — *Op. cit.*, p. 4. —

mai, mai; sia perseguitata quanto voglino, ma sempre si manterà; sia urtata quanto si voglia, *ma mai crurerà*. S. Ignazio (lo bagio) quanto pati e si mantene sodo, cesi non dubitate che manterà la sua Compagnia di Gesù. — *Des archives de la Province de Venise*. — A la suite de cette relation, on lit ces mots : *Hujusmodi tanti viri in Soc. Jes. laudem præclarum quippe testimonium reperi inter nonnulla incliti P. Morelli scripta, in ipsa ejus Clarensi domo (Chiari) postridie idus januaris ann. 1836*. — P. Cajet. Stevani, S. J.

L'auteur de la *Gloria posthuma* est le P. Raymond-Dieudonné Caballero. — (C. de Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.*)

VII

La Vénérable Marine de Escobar. Cf. p. 97.

Le P. du Pont mourut le 16 février 1624, une dizaine d'années avant sa pénitente. Celle-ci vécut jusqu'au 9 juin 1633 ; cette seconde partie de sa vie fut écrite par le P. André Pinto Ramirez. La Vénérable Marine de Escobar, dont nous avons déjà fait connaître les prophéties relatives à la durée de la Compagnie jusqu'à la fin du monde, n'est pas moins célèbre en Espagne que ne le sont dans l'Eglise sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne ou même sainte Thérèse, et les révélations dont elle fut honorée d'en haut ne le cèdent point, au jugement du Vénérable P. Louis du Pont, à celles qu'on rapporte de ces illustres servantes de Dieu. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans une longue discussion au sujet de leur authenticité. Il suffira de rapporter le jugement du P. du Pont. Ce grand maître de la vie spirituelle, avec toute la prudence et la sagesse qu'on est en droit d'attendre dans une matière aussi délicate, ne cessa point pendant trente ans de les étudier devant Dieu, au moyen de toutes les règles laissées par les docteurs et les saintes Écritures.

« Assurément, dit-il dans son introduction à la Vie de la Vénérable, assurément le démon peut se transfigurer en ange de lumière ; toutefois, *je suis certain*, autant que peut le permettre la condition de cette vie présente, que

l'esprit qui conduisait la vénérable Marine, qui agissait en elle et qui lui dévoilait les choses mystérieuses et secrètes que nous allons rapporter, *ne fut pas mauvais, mais bon ; que ce ne fut pas le démon, mais le vrai Dieu, et notre Sauveur lui-même...* Car pendant plus de trente ans, ayant soumis à un examen sévère et rigoureux tout ce qu'elle me disait de bouche ou par écrit de l'état de son âme et de ses révélations, *je n'y ai rien trouvé qui n'eût tous les signes du bon esprit marqués dans les saints Pères et les saintes Ecritures.* » — (*Vita Vener. Virgin. Marinæ de Escobar, introduct. P. de Ponte, § 1.*)

Ce témoignage pourrait suffire ; mais en voici un autre non moins formel. Quand le P. Melchior Hanel, de notre Compagnie, fit paraître en latin la première partie de la Vie de la Vénérable, traduite de l'espagnol du P. du Pont, il fut loin de rencontrer partout des félicitations et des encouragements. Les critiques au premier moment furent si vives, que le traducteur en fut étourdi et regretta d'avoir mis la main à son œuvre ; il eût même sans doute renoncé à la poursuivre et à l'achever, si le P. Jean Tanner n'avait relevé son courage, en prenant, au nom de la théologie, la défense des révélations incriminées. Dans une dissertation rapide et substantielle, il établit d'abord que ces grâces extraordinaires n'ont pas disparu de l'Église, et que Dieu se garde toujours des âmes privilégiées ; puis il prouva par des arguments solides, intrinsèques et extrinsèques, et surtout par l'autorité du Vénérable Père Louis du Pont, que la Réformatrice de l'Ordre de sainte Brigitte était de ce nombre ; ensuite, il battit en brèche et renversa l'une après l'autre toutes les objections élevées par les critiques contre le traducteur et son livre. Il ne se fit pas illusion toutefois, et ne se

flatta pas d'avoir rangé tout le monde à son sentiment. « Ces preuves, dit-il en finissant, n'ont pas la prétention d'avoir fermé la bouche à tous les contradicteurs ; elles serviront du moins à empêcher les hommes de sens de s'attaquer à cette admirable vie, avant de s'être assurés contre elle de quelque difficulté sérieuse. » — (*Vita Ven. Marinæ de Escobar. — Dissert. parænet.-apol. a R. P. J. Tanner.*)

VIII

Fin malheureuse de quelques religieux sortis par leur faute de la Compagnie. Cf. p. 99.

Une multitude de faits donnent une confirmation trop éclatante à ces plaintes de Notre Bienheureux Père. Dans l'*Histoire de la Province de Sicile*, le P. Alberti (l. 5, c. 5, et l. 6, c. 13) raconte un grand nombre de ces châtimens de la justice de Dieu contre les prévaricateurs. L'auteur de la *Vie du P. Jules Mancinelli* rapporte que ce saint homme s'était fait pour son usage et pour son instruction personnelle un catalogue de ceux qui avaient quitté la Compagnie, et qui, pour l'ordinaire, avaient eu une triste fin. L'*Histoire de la Province de Bohême* parle d'un ouvrage composé par le P. Nadasi, sous ce titre : *Annus tristis desertorum Societatis Jesu*.

Le P. Ribadeneyra en avait fait un autre, intitulé : *Trois dialogues, où sont rapportés les exemples de quelques-uns qui, pour être sortis de la Compagnie de Jesus, ont été châtiés sévèrement par la main toute puissante de Dieu*¹. — Au noviciat de Saint-André, on a gardé jusqu'à ces der-

1. *Tres dialogos, en que se refieren raros exemplos de como han sido castigados de Dios severamente los que se salen de la religion.*

niers temps un manuscrit qui contenait le récit de cent vocations misérablement perdues. Quelle Province de la Compagnie ne pourrait ajouter ses pages à ce funèbre recueil ! Celle de Naples vient d'y inscrire un nom tristement célèbre dans les annales de l'apostasie. Nous voulons parler de Léopold Perez, mort à Naples il n'y a pas encore dix ans.

Léopold Perez était entré dans la Compagnie en 1830. Ses débuts parurent dignes d'éloges ; on dit même que, dans le temps de sa régence, il sut inspirer à ses élèves l'amour de la Sainte Vierge. Mais l'orgueil et l'esprit de critique ne tardèrent pas à le jeter hors de la voie, et à inspirer les plus vives alarmes. Après sa troisième année de probation, qui ne fit sur son âme aucune impression sérieuse et profonde, il fut nommé successivement prélet des études, professeur de philosophie et de théologie ; mais ces attentions des supérieurs servirent seulement à nourrir les hautes pensées qu'il avait de ses talents et de sa capacité sans gagner son cœur... Sur ces entrefaites, éclata la révolution de 1848. Perez y applaudit de toutes ses forces ; il voulut même écrire en sa faveur ; le refus qu'on lui fit de publier ses idées politiques ne le corrigea point ; et bientôt il s'abandonna à de telles extravagances, qu'il fallut le renvoyer de la Compagnie. Par un premier châtiement de Dieu, sa famille refusa de le recevoir, et, pour vivre, le malheureux fut réduit à tenter toutes les aventures. En 1860, il quitta l'habit ecclésiastique, et se fit le chef de la secte évangélique que l'or de l'Angleterre essaya de susciter à Naples, puis il se maria sacrilègement, et mena une existence remplie de misères, de déboires et d'humiliations de toutes sortes. Nous en avons le récit sous les yeux : rien n'est plus attristant et en

même temps plus instructif. On priaît partout pour le coupable ; mais rien ne pouvait amollir ce cœur endurci. Vers la fin de sa vie, Léopold Perez fut frappé d'un mal horrible, qui exhalait une odeur insupportable à lui-même et aux autres ; il l'endura avec un courage digne d'une meilleure conscience. Dans les derniers jours, il fit entendre qu'il verrait volontiers un de nos Pères, le P. Jean-Baptiste Rossi. Celui-ci se hâta d'accourir ; mais quand il arriva, le malheureux avait déjà comparu au tribunal de Dieu. C'était le 14 août 1875.

En terminant ce triste récit, que nous n'avons fait qu'abrégé, l'auteur en dégage une utile instruction. « Cet exemple fait voir, dit-il, d'une manière de plus en plus vive le misérable sort de ceux qui sortent de la Compagnie. Et c'est pourquoi je me sens au fond du cœur comme pressé par un nouvel aiguillon de garder toujours avec un soin plus vigilant la grâce infiniment précieuse de ma vocation : car je sais très bien que la persévérance dans la Compagnie est liée par une chaîne étroite à la persévérance finale elle-même ¹. »

Ces coups terribles et retentissants de la colère de Dieu n'éclatent d'ordinaire, il est vrai, qu'après les grands scandales et un long abus des grâces ; mais ce n'est pas à dire que les défections plus obscures soient à l'abri des traits de la vengeance divine. Heureux les coupables quand ils savent trouver dans l'excès de leurs maux l'occasion de reconnaître leur faute, de revenir sincèrement à Dieu et de faire une mort chrétienne !

Un de nos Pères entre un jour dans un hôpital du Puy :

1. Correspondance de la Province de Naples. *Lettera* LX. *Napoli*, ottob. 1875, pp. 161, seqq.

c'était vers 1835. Il entend partir du lit d'un malade des cris et des sanglots entremêlés de plaintes douloureuses ; ils ne sortaient point du reste d'une bouche blasphématrice et impie ; car on y reconnaissait fréquemment les noms sacrés de Jésus et de Marie. Il s'approche ; l'homme qui gisait sur cette couche de souffrance ressemblait moins à un être vivant qu'à un cadavre ; tous ses membres étaient agités d'un mouvement convulsif et continu. Emu de compassion, le Père cherche à le consoler ; il l'interroge avec intérêt sur son nom, son pays, les causes de son mal, les espérances qu'il a de guérir. Le malade raconte alors son histoire. Il dit qu'il avait été Frère coadjuteur dans la Compagnie ; à l'époque de la révolution de 1830, il était allé dans sa famille pour rendre les derniers devoirs à sa mère : mais bientôt, séduit par les faux appas d'une vie plus libre, il avait oublié sa vocation et s'était même marié : « A partir de ce jour, ajouta-t-il, tous les maux se sont abattus sur moi pour me punir de mon péché. ma femme est morte, et moi-même, depuis quinze mois entiers, je suis en proie à ce mal horrible inconnu à la science des médecins, je brûle, oui, je brûle, comme si je portais un brasier au-dedans de moi... Mais, ô mon Dieu, vous me pardonnierez, puisque vous me punissez de la sorte... Oh ! que j'ai de regret d'avoir abandonné la Compagnie, la meilleure de toutes les mères ! Heureux mille fois, ô vous, qui avez encore cette mère bénie ! Priez pour moi ; priez Marie, pour qu'elle fléchisse mon juge ; priez saint Ignace ; j'ai confiance qu'il ne me rejettera pas tout à fait, puisqu'il a bien voulu m'envoyer un de ses enfants pour me consoler ¹. »

1. *Litter. ann. prov. Franc. a.* 1835-1836. *Aniciensis domus*, p. 17.

Voici un autre fait plus ancien, et où l'on voit la justice de Dieu se décharger presque sans miséricorde sur un malheureux jeune homme qui avait été infidèle à sa vocation. Rien n'est effrayant comme le récit des combats qui lui furent livrés à ses derniers moments. C'est à peine si un des Nôtres, perpétuellement assis à son chevet, pouvait l'arracher au désespoir. « Hélas ! hélas ! s'écriait-il sans cesse, que va-t-il se passer pour moi au tribunal de Dieu ? » Le démon ne cessait de le harceler, de l'épouvanter par les plus affreuses visions. Il pressait avec terreur son crucifix sur sa poitrine. Enfin il eut quelque relâche ; Dieu prit pitié de lui ; il prononça doucement les paroles du psaume : *Deus, in adiutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina*, et il rendit le dernier soupir, en donnant de grandes espérances de son salut. Le P. Recteur du collège de Catane, ville où ce fait s'était passé, adressa au P. Domenecchi, provincial, le récit de cette mort à la fois terrible et consolante, en le priant de recommander le défunt aux suffrages des Nôtres, « afin, disait-il, que ceux qui l'ont connu, et ceux mêmes qui ne l'ont jamais vu, apprennent à persévérer dans leur sainte vocation, et qu'ils comprennent combien d'angoisses souffrent à la mort ceux qui désertent la religion pour retourner au monde ¹. »

Evidemment, cela va sans dire, ces châtimens de la justice vengeresse ou miséricordieuse de Dieu sur les déserteurs coupables ne sont point pour ceux que des raisons légitimes obligent à nous quitter. Ceux-ci sont dans la voie, et n'ont point à craindre. L'un d'eux, que la faiblesse de sa santé avait contraint de laisser la Compagnie, vient

1. *Dell'Istoria della C. d. G. La Sicilia descritta dal P. Domenico Stanislao Alberti. Palermo, 1702, p. 275.*

même d'être élevé sur les autels par le Souverain Pontife Pie IX. Mais autant les premiers sont irréconciliables et injustes envers celle qui a dû les rejeter de son sein, autant ceux-ci gardent de reconnaissance et d'affection à leur ancienne mère. Nous ne connaissons rien de comparable à la lettre que le Bienheureux Antoine Sanga, Japonais, écrivit de son cachot au Provincial du Japon. Après s'être nommé l'esclave de la Compagnie, après avoir déclaré qu'il tient d'elle tout ce qu'il a, et qu'il se réjouit de mourir pour la foi, parce que la gloire de sa mort doit rejaillir sur Notre Bienheureux Père Ignace, il exhale sa douleur dans les plaintes les plus touchantes ; il n'a pas assez de larmes pour pleurer la perte de la Compagnie ; il se compare au premier père de tous les hommes, chassé du paradis terrestre ; et, pour grâce dernière, il demande avec des instances renouvelées à être reçu de nouveau, non plus comme l'enfant de la Compagnie, mais comme son serviteur et son esclave. — P. Boero, 205 *Mart.*, p. 75-76.

IX

Du nom de Compagnie de Jésus. Cf. p. 147.

C'est à dessein que nous avons gardé cette image de milice et de corps d'armée. La Compagnie n'est pas autre chose dans la pensée de S. Ignace : rien de plus connu. C'est donc, ce semble, s'écarter de cette pensée et ne pas la traduire exactement que d'écrire *Société* de Jésus, au lieu de *Compagnie* de Jésus. Quand on délibéra sur le nom qu'il convenait de donner à l'Ordre naissant, raconte le P. Orlandini (*Hist. Soc. Jes.* p. 1, l. 2, n. 62, p. 41), « tout le monde fut d'avis de l'appeler d'un nom de guerre COMPA-

GNIE DE JÉSUS, selon la coutume, ajoute-t-il, des hommes d'armes qui donnent le nom de leurs chefs aux corps de troupes ou *compagnies* levés pour leur service ». Et, afin de ne laisser aucun doute sur la pensée de S. Ignace et de ses premiers compagnons, il crée lui-même momentanément le mot *Compagnia*, pour traduire plus exactement cette pensée incomplètement rendue par l'expression latine *Societas* : « *Suis cohortibus milites quas vulgo Societates, seu Compagnias appellat ab ipsis fere ducibus nomen indunt.* » — Orland., l. c.

Dans son *Traité sur le Sommaire des Constitutions*, le P. Orlandini revient sur la même remarque. Il dit que notre obéissance est une obéissance toute militaire, « parce que la Compagnie a été fondée par un soldat sur le modèle d'une *Compagnie* militaire, comme l'indiquent, ajoute-t-il, le mot italien et le mot espagnol, et comme on le rendrait mieux peut-être en latin par l'expression *cohors*.¹

« Dans son sens propre, le nom de *Compagnie*, dit le P. Bartoli, est un titre militaire². » Et le P. Polanco, secrétaire de S. Ignace : « Notre titre est une simple appellation militaire dans le sens où une Compagnie de soldats prend le nom du capitaine sous lequel elle fait la guerre. » — *Apud Bartoli*, l. c.

Les Pères Negrone et Dirckinck, dans leurs explications des Règles communes et du Sommaire des Constitutions discutent longuement et *ex professo* le titre de *Societas Jesu* : et, après avoir examiné et écarté différents sens qu'on pourrait lui donner, ils soutiennent l'un et l'autre qu'il désigne une Compagnie de guerre ; « C'est ainsi, dit

1. *Tractat. in Summar. Constitut. de Societ. fine*, p. 48. Roehampton, 1876.

2. *Vita di S. Ignazio*, l. 2. c. 50, p. 214, édition de Florence.

le P. Dirckinek, qu'en France les Nôtres sont appelés *religieux de la Compagnie*. (*Exhortat. domest.*, p. 87). « Quant à moi, dit le P. Negrone, je suis très persuadé qu'en donnant ce nom à notre Ordre, S. Ignace a voulu marquer *une cohorte, une phalange, une légion* enrôlée pour faire la guerre aux ennemis spirituels ¹. »

Et qui ne sait du reste que la Compagnie est née des deux méditations du *Règne de Jésus-Christ* et des *deux Etendards*? Le soldat de Pampelune, qui s'est révélé partout dans les Exercices, a laissé l'empreinte de son caractère et de son génie jusque dans le nom donné, sous l'inspiration de Dieu, à la milice fondée par lui pour la défense de l'Eglise.

X

Nombre approximatif de ceux qui sont morts dans la Compagnie depuis son origine jusqu'à nos jours.

On aura peut-être la curiosité de savoir combien de Jésuites sont morts dans la Compagnie depuis sa fondation jusqu'à nos jours, et ont joui du privilège que nous venons d'exposer dans ces *Recherches*. Le calcul serait assez facile à qui pourrait consulter nos archives générales. En effet, en 1557, le P. Lainez écrivit à toutes les Provinces de la Compagnie, pour leur recommander de dresser une liste de leurs défunts, et de l'envoyer à Rome, où l'on en ferait un catalogue général qui serait gardé avec soin. « Cette pratique, dit le P. Sacchini, s'introduisit dès ce moment dans la Compagnie, et depuis elle n'a jamais été interrompue. » — *Hist. Soc. Jes.*, p. 2, l. 1, n. 123, p. 29².

1. *Regulæ communes Soc. J.*... a Julio Nigrono S. J. Coloniae Agrippinæ, 1617, p. 85.

2. Dans les règles du Secrétaire de la Compagnie, règles examinées et revues en 1615 par la septième congrégation générale, Cf *decret.* 101,

Sans doute, la difficulté des communications, les hasards des voyages et mille autres causes ont dû amener dans ce recueil plus d'une omission et plus d'une lacune ; mais on ne laisserait pas d'y trouver, pour le but que nous cherchons à atteindre, des renseignements précieux.

A défaut de ces pièces, nous devons nous contenter d'un calcul approximatif. Nous ne demandons pas mieux que de le voir redressé et complété.

Nous considérerons successivement les trois périodes principales qui partagent la durée totale de la Compagnie. La première va de 1540 à 1773 ; la seconde de 1773 à 1814 ; la troisième de 1814 à 1881 inclusivement.

PREMIÈRE PÉRIODE.

1540-1773.

Deux opérations sont à faire : chercher une moyenne constante annuelle entre 1540 et 1773, entre l'année de la fondation, qui comptait 10 membres seulement, et l'année de la suppression, qui en comptait peut-être encore 20,000 ; puis déterminer combien cette moyenne donnait de morts par année. De ce chiffre partiel, il sera aisé de passer au nombre total des morts de la période entière.

on énumère les livres que doit avoir le Secrétaire. « Le dix-septième, y est-il dit, contiendra les noms de tous ceux qui meurent dans la Compagnie, avec l'indication du lieu où ils meurent, de leur âge, du temps qu'ils ont vécu dans la Compagnie, de leur degré.... »

Détermination d'une moyenne constante entre

1540 et 1773.

Les données suivantes, empruntées à l'*Histoire de la Compagnie*, aux *Lettres annuelles* et à quelques Catalogues généraux, permettent d'établir cette moyenne assez exactement.

La Compagnie comptait :

En	1540,	10 membres.
—	1565,	3 500 —
—	1581,	5 000 —
—	1584,	6 250 —
—	1615,	13 112 —
—	1626,	15 544 —
—	1679,	17 655 —
—	1717,	19 876 —
—	1762,	22 787 —

Ce dernier chiffre dut fléchir un peu de 1762 à 1773 ; toutefois l'abaissement, pensons-nous, ne fut pas très considérable. Nous voyons en effet, par les documents qui se rapportent à cette époque, que dans les Provinces dispersées, les défections furent peu nombreuses ; nous savons d'autre part que les États de la couronne d'Espagne demeurèrent tranquilles jusqu'à l'année 1767 ; il faut en dire autant de Naples, de Parme et de Plaisance. L'Allemagne continua même de grandir et de prospérer, au point que, le 1^{er} novembre 1770, il fallut diviser en deux la Province de Germanie supérieure. Il est donc permis de supposer que le chiffre de 1762 resta sensiblement le même jusqu'à la suppression.

A présent, si nous reprenons toutes ces données, et

si de toutes les moyennes partielles successivement comprises entre chacune des périodes intermédiaires, 1540, 1565..., nous formons une moyenne unique et générale, applicable à l'étendue entière de la période, nous trouvons que cette moyenne est de 14 480 Jésuites.

Il reste maintenant à déterminer combien ces 14 480 Jésuites comptaient de morts par année.

Détermination de la moyenne annuelle des morts.

Les *Lettres annuelles* nous fourniront encore les données. De 1581 à 1612, nous y trouvons 11 époques différentes, pour lesquelles elles marquent conjointement et le nombre des morts et celui des vivants ; ce nombre, il est vrai, ne s'applique qu'à quelques Provinces et non à toute la Compagnie ; mais comme les deux chiffres, celui des morts et celui des vivants, sont toujours comparés entre eux dans les mêmes Provinces, la proportion reste exacte. En voici le tableau :

En 1581,	pour	4 673	Religieux,	88 morts.
— 1584,	—	6 250	—	130 —
— 1585,	—	6 093	—	129 —
— 1590-91,	—	10 689	—	237 —
— 1601,	—	5 929	—	125 —
— 1604,	—	8 252	—	181 —
— 1605,	—	5 175	—	122 —
— 1606,	—	4 721	—	116 —
— 1610,	—	9 050	—	133 —
— 1611,	—	7 833	—	188 —
— 1612,	—	8 280	—	127 —

Ce tableau fait voir qu'en moyenne on comptait 1 mort par an sur 49 Religieux, ou plus exactement sur la fraction

48,986. La moyenne générale étant de 14 480, c'était donc pour toute la Compagnie une perte annuelle de 295 ou 296 membres, et pour les 233 ans qui se sont écoulés de 1540 à 1773, c'est une somme totale de 68 872 environ ¹.

SECONDE PÉRIODE.

1773-1814.

Nous n'avons que des indications incomplètes ; mais, vu la faiblesse des chiffres, l'erreur ne sera pas considérable.

De 1773 à 1784, la Compagnie eut 63 morts dans la Russie-Blanche ², et 96 de 1799 à 1812 ³. Restent les deux périodes de 1784 à 1799, et de 1812 à 1814. En 1784, la Province de Russie comptait 172 membres et 213 en 1798, ce qui fait une moyenne de 192. — En 1813-1814, d'après le catalogue imprimé à Polotsk, elle en avait 342. Si nous appliquons à ces deux périodes partielles la même proportion que précédemment, nous trouverons un total de 70 morts. Ce serait donc pour les 41 années qui séparent 1773 de 1814, 229 Jésuites à joindre aux 68 872 de la première période.

1. La Province de France entre pour 2882 défunts dans ce chiffre de 68 872. Le P. de Guilhermy en a relevé les noms, année par année, sur le catalogue mortuaire de Rome ; c'est à la liste qu'il a bien voulu nous communiquer que nous devons cette indication plus précise.

2. P. Gagarin, *La Compagnie de Jésus conservée en Russie*, pp. 169 seqq.

3. *Archiv. Provinc. Franc.*

TROISIÈME PÉRIODE.

1814-1881.

Les Catalogues mortuaires envoyés de Rome chaque année nous permettent de donner le nombre exact des morts pendant cette période : il est de 5 250.

En récapitulant et en faisant le total, nous aurons :

de	1540	à	1773,	68 872	morts.
de	1773	à	1814,	229	—
de	1814	à	1881,	5 250	—

Total : 74 351 morts.

Nous l'avouons : en commençant ce calcul, nous nous attendions à un résultat plus considérable. Toutefois, en faisant la part des inexactitudes que l'insuffisance des données a dû nécessairement y introduire, nous ne croyons pas qu'il soit au-dessous du chiffre réel ¹. Il faut remarquer en effet que cette somme de 74 ou même

1. La Province de France, établie une des premières et constamment une des plus nombreuses, n'a compté de son origine à l'année 1773 que 2 882 morts. En supposant une moyenne de vingt Provinces toutes aussi anciennes et aussi nombreuses qu'elle, ce serait pour cette même période un total de 60 000 environ, chiffre notablement inférieur à celui que nous avons indiqué d'après nos calculs de moyenne.

De 1873 à 1881, la moyenne générale des membres de la Compagnie a été comprise entre 9 et 10 000. Dans cette période de 9 ans, le chiffre total des morts a été de 1417, soit 157 ou 158 par an. Supposons que cette moyenne se soit maintenue de 1540 à 1773, c'est-à-dire pendant 233 ans, nous aurons un total de 36 683. La moyenne réelle

75 000 est loin de représenter le nombre vrai de ceux qui ont fait partie de la Compagnie, et dont les noms ont été portés aux catalogues. Pour avoir ce nombre, il ne faudrait pas moins que doubler celui des morts, et ainsi nous aurions facilement 150 000 au lieu de 75 000.

Il est aisé de s'en convaincre.

Au commencement de 1605, d'après les *Lettres annuelles*, nous trouvons dans 13 Provinces 4 263 Jésuites ; dans le courant de l'année, ces mêmes 13 Provinces comptent 306 admissions et 101 morts. On devrait donc trouver au commencement de l'année suivante 1606, 4 468 Jésuites ; et toutefois, il n'en reste que 4 340 : que sont devenus les 128 autres ?

Au commencement de 1611, 16 Provinces comptent 6 672 Jésuites ; dans l'année, elles ont 398 admissions et 164 morts ; malgré cela, on ne trouve dans ces mêmes Provinces, au commencement de 1612, que 6 832 Jésuites au lieu de 6 906 : c'est donc, en dehors des morts, une perte de 74 membres.

L'année suivante, 1612, les mêmes 16 Provinces ont 379 admissions et 116 morts ; or, au commencement de 1613, elles n'ont que 6880 membres au lieu de 7 095 ; perte : 215 1.

Mêmes observations pour la nouvelle Compagnie.

Au commencement de 1869, nous sommes au nombre de 8 710 ; dans le courant de l'année, il y a 401 admissions et 131 morts. Mais au lieu de 8 980, nous ne sommes

de 14 480 avait donné 68 872 ; celle de 9 ou 10 000, à peine d'un tiers moins considérable, ne donnerait que 36 683. On voit, sans que nous pressions davantage ce petit calcul, que nos chiffres ne sont pas trop faibles, et qu'il y aurait plutôt lieu de les abaisser encore.

1. Les deux tableaux suivants : *pages* 190-191, donnent le détail de ce calcul.

que 8 841 au commencement de 1870 ; — perte : 139.

En 1870, admissions, 335 ; morts, 160 ; total au commencement de 1871 : 8 818 ; donc, perte de 198.

En 1871, admissions, 417 ; morts, 171 ; total au commencement de 1872 : 8 962 ; donc, perte de 102.

En 1872, admissions, 407 ; morts 138 ; total au commencement de 1873 : 9 406 ; donc, perte de 125.

Pour résumer : en 1605, 1611 et 1612, contre 381 morts on compte 417 sorties ; en 1869, 1870, 1871 et 1872, 564 sorties contre 600 morts, ou pour les deux périodes réunies, 984 sorties contre 984 morts : c'est justement le même nombre.

Ces résultats ne doivent point trop surprendre. Combien

PROVINCES	1604	1605		
	Nomb. tot.	Nomb. tot.	Morts.	Admiss.
Milan.	348	320	8	47
Aragon.	356	352	42	22
Bétique.	502	451	45	30
Sardaigne.	440	440	4	10
Philippines.	69	86	4	6
Aquitaine.	263	268	3	28
France.	278	300	5	50
Autriche.	439	423	8	22
Germanie Supérieure.	375	448	4	19.
Rhénane.	429	442	45	34
Belgique.	568	600	46	20
Pologne.	295	298	40	27
Lithuanie.	234	242	3	24
Total.	4 263	4 340	404	306
<i>(Fin d'année.)</i>				

nous quittent avant d'avoir fait les premiers vœux ! Qu'on joigne à cela les défections qui ne manquent guère d'arriver de temps à autre, et on s'expliquera bien vite que la perte réelle puisse égaler deux fois le nombre des morts, et que le chiffre de 74 000 aurait pu s'élever sans peine à

PROVINCES.	1610	1611			1612		
	N. tot.	N. tot.	Morts	Adm.	N. tot.	Morts	Adm.
Portugal.	686	670	43	49	684	44	44
Tolède.	568	533	21	34	575	40	25
France.	500	538	6	40	566	7	47
Aquitaine.	244	227	4	47	232	2	44
Lyon.	431	441	7	30	459	5	22
Toulouse.	247	246	2	48	300	4	20
Belgique.	700	788	9	47	570	5	48
Germanie Sup. . . .	470	465	23	28	486	6	33
Rhénane.	526	527	29	40	527	25	33
Pologne.	348	388	5	35	396	42	46
Lithuanie.	292	340	6	34	307	4	44
Aragon.	440	404	6	44	430	40	42
Bétique.	546	546	47	30	570	4	46
Pérou.	342	339	44	24	365	3	18
Philippines.	91	90	3	3	86	4	4
Mexique.	304	320	5	21	327	4	46
Total.	6 672	6 832	464	398	6 880	446	379
(Fin d'année.)							

1. Dans le courant de l'année 1612, la Belgique avait été partagée en deux Provinces : la Gaule-Belgique et la Flandre-Belgique ; c'est ce qui explique ce brusque abaissement de 788 à 570.

Quelques autres chiffres présentent aussi des difficultés ; il serait trop long et assez inutile d'en entreprendre l'explication ; nous avons donné les chiffres des *Lettres annuelles* ; c'est dans les *Lettres annuelles* qu'on pourra chercher la réponse aux difficultés.

celui de 150 000, si tous ceux qui ont eu le bonheur d'entrer dans la Compagnie avaient eu également le bonheur d'y persévérer et d'y mourir.

Ces essais de statistique, tout incomplets qu'ils peuvent être, ne paraîtront pas purement oiseux : ils ont leur valeur dans la question de notre privilège, et nous avons vu que plusieurs en faisaient grand cas. Ils disent aussi que plus est restreint le nombre de ceux qui composent la Compagnie de Jésus, plus est grand l'honneur d'avoir une place dans cette phalange de choix, et plus pressante l'obligation de la garder jusqu'à la fin.

Bienheureuse Légion, obtenez-nous la persévérance !



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES DE PERSONNES ET DE
LIEUX MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.



N. B. — Les noms de lieux et ceux des personnes étrangères à la Compagnie sont en caractères italiques.

- | | |
|--|---|
| Achille Paul, 94. | Aragona Antoine, 117. |
| Acosta (<i>d'</i>) Juan, 23. | Areny François, 130. |
| Adinolfi François, 126. | Arnaud <i>d'Andilly</i> , 31. |
| Aguilera Emmanuel, 90, 95,
104, 107, 118. | Aubineau Léon, 3. |
| Aix, 85. | Auckland, 78. |
| Alberti Dominique-Stanis-
las, 104, 176, 180. | Auger Emond, 100, 102. |
| Alberti François, coadj. 168,
169. | Avila (<i>d'</i>) Jean, 25. |
| Alcala, 41, 115. | Ayala (<i>de</i>) Fernandez, 164. |
| Alcazar Barthélemy, 20. | Backer (<i>de</i>), 11, 51. |
| Alegambe Philippe, 8, 42,
75, 90, 150, 157. | Baigorri Joseph-Clément,
scol. 119. |
| Alessandro (<i>di</i>) Giovanna,
90, 164. | Bailly Nicolas, 102. |
| Almada François, 142. | Barbieri Pierre-Paul, 133. |
| Alvarez Balthasar, 8. | Barcelone, 41, 47, 48, 49. |
| Amiens, 127. | Bari, 36, 42. |
| Andalousie, 28. | Barletta, 37. |
| Andrade Alphonse, 10, 11,
136. | Barnove Gonsalve, 112. |
| Angers, 84, 119. | Barros (<i>de</i>) André, 153. |
| Angiolini Gaétan, 169. | Bartoli Daniel, 8, 182. |
| Anselmi Maximilien, 133. | Basto (<i>de</i>) Pierre, coadj.
103. |
| Antoine Pierre, coadj. 109. | Basurto, 18. |
| Aquaviva Claude, 91, 149. | Beatillo Antoine, 42. |
| | Beauregard Nicolas, 77. |
| | Beauveau (<i>de</i>) Anne-Fran-
çois, 112. |
| | BECKX Pierre, 80, 81, 82. |

- Bellarmin Robert, 121.
Benoit (Saint), 21.
 Berchmans (B.) Jean, 44.
Berengier (dom) Théophile, 121.
Bernard (Saint), 66.
 Bettoia, coadj. 172.
 Boero Joseph, 114, 181.
 Bollandistes (Les), 2, 3, 4, 10, 18, 19, 29, 32, 36, 42.
 Bollandus Jean, 3.
Bombay, 78.
Bordeaux, 145.
 Borgia (Saint-François de), 19, 24.
 Boschet Antoine, 31.
 Bouix Marcel, 9, 32, 166.
 Bouffier Ernest, 134, 135.
 Bourgeois François, 153.
 Brignole Antoine, 112, 113, *Brixen*, 131.
 Brunetti Venturino, 129.
 Buendias (de) Joseph, 60.
 Caballero Raymond-Dieudonné, 174.
Cadix, 32.
Calcutta, 78.
 Caraffa Vincent, 68.
 Carayon Auguste, 11, 154.
 Cardella Valérien, 129.
 Carrière (de) Philippe, 96.
 Carrozzini Gui, 133.
 Cassani Joseph, 3, 4, 6, 66, 149.
Cassien (Saint), 130.
Castelgandolfo, 81.
 Castillo (de) François, 57, 60.
Catalogne, 40.
Catane, 180.
 Cazorla André, 5, 41, 89.
 Cellesi Jacques, 106.
 Centurione Louis, 168, 169.
 Chondzynski Jean, 4.
 Cicogna Pascal-Xavier, 82.
 Cienfuegos Alvare, 3, 4, 6, 10, 18, 19, 29, 30, 36, 38, 42, 56, 57, 65, 68, 69, 88, 89, 140, 142.
 Codure Jean, 108.
Coimbre, 151.
 Colin François, 9, 10, 17.
 Collini Jacques, 124.
 Colnago Bernard, 40.
Côme, 102.
Constantinople, 150.
 Contreyras Georges, 113.
 Cordeyro Antoine, 32, 100.
Cordoue, 27, 28, 29.
Cordoue du Tucuman, 51, 118.
 Coret Jacques, 19, 69, 142.
Courtrai, 145.
Coutances, 150.
 Creswell Joseph, 28.
Crétineau-Joly, 153.
Crexel, 47.
 Croix (S. Paul de la), p. 171.
 Delizy Alexandre, scol. 119.
 Descamps Ant.-Ignace, 39, 43, 47, 48, 49.
 Diaz Emmanuel, 156.
 Dicastillo (de) Jean, 66.
 Dirckinck Jean, 15, 70, 141, 182, 183.
 Domenecchi Jérôme, 180.
 Domenici Jacques, 104.
Dominique (S.), 164, 167.
 Dorigny Jean, 101, 102.
 Dorr Edouard, 78.
 Drews Jean, 11, 36, 113, 145, 148.
 Dupuy Clément, 145.
 Dusaussay Arsène scol. 120.
 Echaoui Joachim, scol. 118.
Elie (S.), 164.
 Engelgrave Henri, 20, 36.
Enoch, 164.
Eppan, 125.
 Erhard Louis, 113.
 Eschfaller Joseph, 51.
Escobar (de Marine), 44, 96, 98, 167, 174.
Esne (d') Michel, 109.
Fernambouc, 67.
 Fernandez Jean, 149, 150.
 Ferreira Christophe, 155, 156.

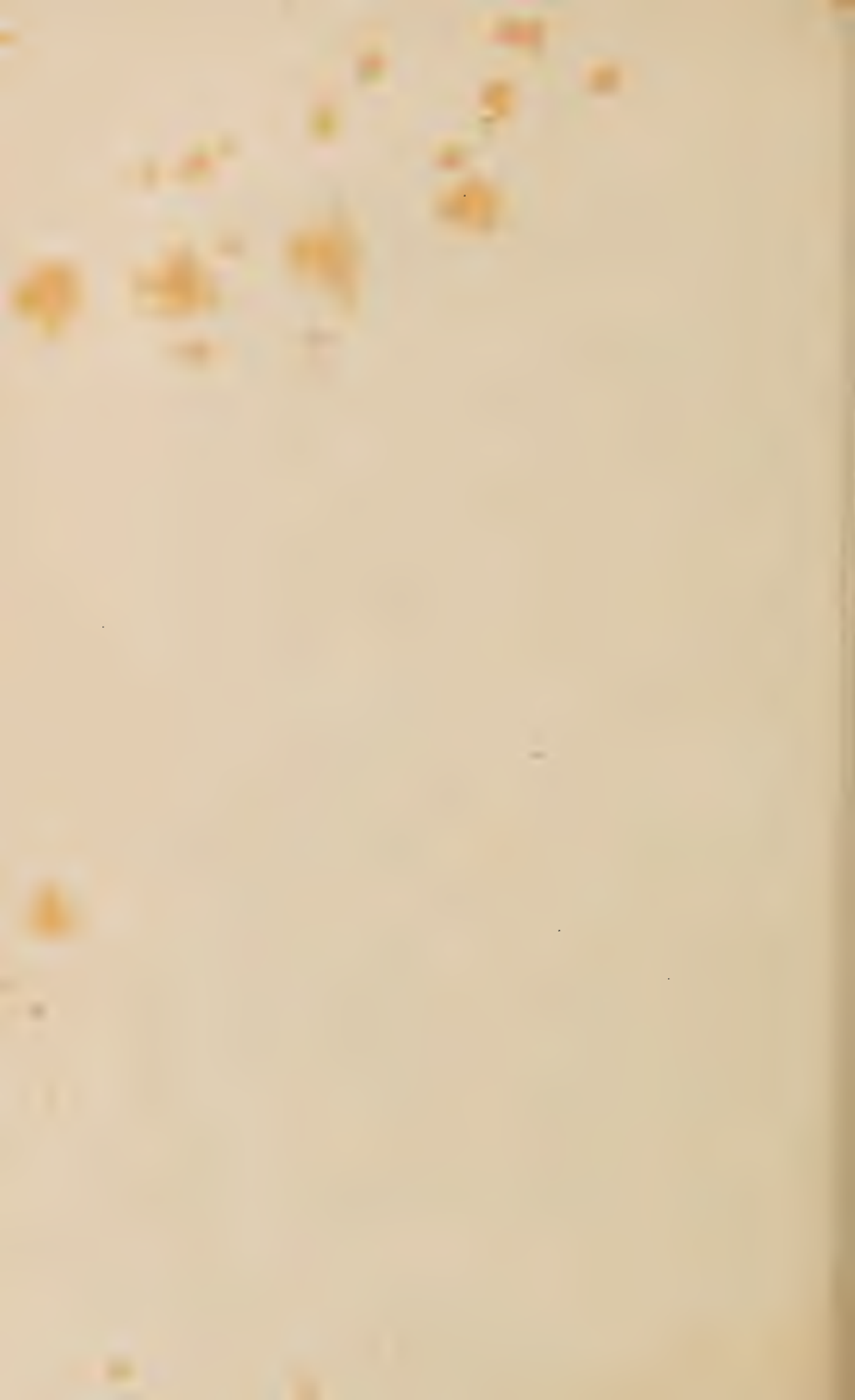
Ficherelli Vincent, 64 65.
Fiesole, 82.
Flandre, 87.
 Florillo Charles, 68.
 Foglio Michel, scol. 106.
 Fonseca (de) Pierre, 67.
 Fortis Louis, 169.
 Fouillot Sébastien, 85.
 Franco Antoine, 20, 113,
 143, 152.
 François Jean, 145.
 Fréchon Stanislas, 84.
 Friedl Richard, 131,
 Gagarin Jean, 187.
 Galtier Jean, 125.
Gandie, 19.
 Garrido Ferdinand, coadj.
 157, 158.
 Gautier Léon, 80, 84, 128,
 134, 145.
Gênes, 113.
Girone, 48.
 Gomez Christophe, 164.
 Grandidier François, 128.
 Granger Paul, scol. 127.
 Gravina Jos.-Marie, 29, 107,
 148.
Grenade, 11.
 Guidée Achille, 128.
 Guilhermy (de) Elesban, 68,
 85, 103, 112, 152, 157, 187.
 Gutierrez Martin, 7, 8, 89, 90.
 Guzman (de) Jacques, 89.
 Hallerstein Augustin, 153.
 Hanel Melchior, 75.
 Haye (de la) Jean, 115.
 Heuchel Emile, scol. 119.
 Hochbichler Jean, 76.
 Houget Louis, 84.
 Hozius Jacques, 107.
 Ignace (Saint), 11, 13, 91, 97,
 98, 99, 100, 103, 104, 105,
 107, 108, 136, 151, 183.
 Imago primi sæculi, 3, 17,
 28, 36.
Inspruck, 125. 136.
Jean IV, 152.

JÉSUS-CHRIST, 12, 13, 16, 27,
 30, 31, 32, 33, 92, 103, 105,
 149.
Joachim (B.), 164.
 Joam Dominique, coadj.
 111.
Joseph (Saint), 103.
Juan (Don) d'Autriche, 149.
Kalocsa, 160, 163.
 Kersabiec (de) Jean, 126.
 Kolb Georges, 71.
Kuttemberg, 71.
 Laimé Faustin, 126.
 Lainez Jacques, 107, 108.
 Lainez Marc, coadj. 107, 108,
 183.
Lamata Jean, 44, 47, 48, 49.
 Lancicius Nicolas, 2, 4, 18,
 19, 29, 30, 36, 40, 41, 77,
 92, 149.
Laon, 78, 96.
Laval, 80, 96, 119.
 Lavay Bertrand, 127.
 Ledesma (de) Jacques, 73.
 Legnani Henri, 80.
 Le Jay Claude, 105.
 Lessius Léonard, 74.
Lévêque de Maupuy, 128.
 Lévesque Guillaume, 150.
Listbonne, 18.
 Lofredo (de) Antoine, scol.
 100.
 Losa (de) Eugène, 24, 58.
Louvain, 127.
Loyola, 157, 159.
 Lucas Anatole, scol. 127.
 Mac-Carthy (de) Nicolas, 145.
Madoz Pascal, 47.
Madrid, 41, 158.
Majorque, 9, 14, 89.
 Malagon (de) Sébastien,
 coadj. 29.
 Mancinelli Jules, 105, 176.
 Mansoni Louis, 92.
Marava, 125.
 Marcos Melchior, coadj. 5,
 19, 21.
 Marin Jean, 66.

Marty François, 122.
 Matrese Vincent, 37, 42.
 Maunoir Julien, 31.
 Mayer Barthélemy, scol. 160, 161.
 Medrano (de) Alphonse, 11, 13.
 Mercurian Everard, 87.
Milan, 44.
Môla (de) Laurent, 36, 42.
Monreale, 84.
 Monteiro Jacques, 18, 151.
 Montijo, 52.
 Montmorency (de) Florent, 69.
 Montmorency (de) François, 114.
 Montoya (de) Antoine Ruiz, 60.
Montréal, 84.
Montucla Jean-Etienne-Antoine, 153.
 Morales Vincent, 128.
 Morcelli Etienne-Antoine 173
 Morey Antoine, 157, 159.
 Mutti Ange, 121.
 Nadasi Jean, 6, 10, 11, 12, 20, 25, 29, 36, 42, 57, 64, 65, 67, 77, 89, 90, 92, 102, 103, 104, 109, 112, 113, 114, 127, 145, 148, 151, 176.
Naples, 42, 68, 90, 151.
 Natale Antoine, 20, 36, 39, 66, 90.
 Navarrete Jean-André. 118.
 Negrone Jules, 182, 183.
Néri (S. Philippe de), 63, 65.
 Nieremberg Eusèbe, 6, 11, 19, 29, 30, 36, 139, 142.
 Noury Jean, 129.
 Odescalchi Charles, 120.
 Orena Michel, 56.
 Orlandini Nicolas, 4, 108, 181, 182.
 Orosz Ladislas, 51. 54.
Orseline Nicole, 100, 102.
 Oultreman (d') Pierre, 89.
 Pacca (cardinal), 169.

Padoue, 107.
Palerme, 93, 104.
 Panizzoni Louis, 168.
Paquot, 4.
Paradisi, 170.
Paraguay, 51.
 Pastore Joseph, scol. 104.
 Patrignani Joseph, 6, 11, 36, 66, 114, 155.
 Pawlowski Daniel, 20, 75, 117.
Perez Léopold, 177.
Perpignan, 48.
 Petitdidier Jean-Joseph, 154.
 Pfister Alois, 96, 116, 126, 136.
Philippines (Iles), 10.
 Pien Ignace, 3.
 Pien Jean, 3.
Pignatelli Hector, 40.
 Piña (de) Jean, 116.
Pistoie, 64.
 Polanco Jean, 182.
Polotsk, 76, 77.
 Ponce Ferdinand, 18.
 Ponceot Claude, 104.
 Pont (du) Louis, 9, 56, 96, 97, 174.
Port Sainte-Marie, 32.
Pouille (La), 36.
Prague, 71, 72.
 Prat Jean-Marie, 105, 114, 145.
 Puchdorfla Marc-Antoine, scol. 16.
Puebla (La), 58.
Puy (Le), 104, 178.
Quevedo (Doña Beatriz de), 22.
 Queyros (de) Fernand, 103.
 Ramoy Joseph, 10.
 Rapin René, 3.
 Ramirez André Pinto, 174.
 Reali Louis, 171.
 Realino Bernardin, 43.
 Retz François, 168.
 Ribadeneyra Pierre, 109, 176.
 Ribera (de) François, 165.
Ribera (Don Jean de), 12.
 Ricci Laurent, 158, 168

- Ricci Matthieu, 114.
 Richeôme Louis, 102.
 Rizzardini Antoine, 131.
 Rodriguez (Le B. Alphonse), 9, 14.
 Rodriguez Alphonse, 5.
 Rodriguez Antoine, coadj. 67.
Rome, 49, 21, 64, 105.
 Roothaan Jean, 79, 93, 95.
 Rossi Jean-Baptiste, 3, 48.
 Rossi Jean-Baptiste, 178.
 Roux Philippe, scol. 127.
 Rubillon Ambroise, 81.
Russie-Blanche, 76, 77, 95.
 Sacchini François, 183.
Salamanque, 7, 90.
 Salceda (de) Paul, 23, 57, 58, 59, 60.
Sancedonio (Mgr Jules), 64.
Sanga (B.) Antoine, 181.
 Santiago (de) Juan, 128.
 Sartolo Bernard, 50, 144.
 Schedler Antoine, 77.
 Schinosi François, 36, 40, 90, 93.
 Schneider Georges, 84.
 Scirotta Antoine, coadj. 94, 95.
 Scott Patrice, scol. 119.
Séville, 5, 6, 29.
 Silva (de) François, 5.
 Solabello Bernard, 102.
 Soler Michel, 56.
 Sordi Séraphin, 83.
 Southwell Robert, 4, 43.
 Staudacher Michel, 20.
 Steins (Mgr) Gaultier, 78.
 Stevani Gaétan, 172.
 Stralano Paul, 72.
 Suarez François, 43, 90.
 Tanner Jean, 175.
 Tanner Matthias, 2, 6, 8, 90, 112, 150.
 Tarquini Camille, 121.
 Terza Michel, 41.
Thérèse (Sainte), 22, 25, 27, 165, 166.
 Tornamira Silvio, 90.
 Torrejon Pierre, 115.
 Torrez (de) Jean, 112.
Toulouse, 130.
Trèves, 141.
 Tympel (van den) Marc, 127.
Tyrnau, 51.
 Uhlarick Jean, 160, 161, 163.
 Urbani Jean-Baptiste, 51.
 Urraburu Joseph, 118, 119, 159.
Valence, 11.
 Valignani Alexandre, 89.
Vals, 80, 84, 95.
Vannes, 119.
 Vasquez Denis, 5.
 Vellido Pierre, 11.
Vérone, 83.
 Vie (de la) François, 114.
Vienne, 116.
 Vierge (Très-Sainte), 23, 33, 73, 88, 89, 90, 92, 100, 105, 157, 159, 162.
 Vieyra Antoine, 152.
 Viscardini Pierre-Marie, 121, 122, 124.
 Visconti Ignace, 168, 169.
 Vivet Jean-Baptiste, 47.
 Vivier Alexandre, 76, 78.
 Weninger Xavier, 163.
 Xavier (Saint François), 103.
Zi-Ka-Wei, 126.
 Zuniga (de) Emmanuel, 169.



TABLE



CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.	1
Principaux auteurs consultés : — les Bollandistes. .	2
— <i>l'Imago primi sæculi</i>	3
— le cardinal Cienfuegos.	4
Division de l'ouvrage.	6

CHAPITRE II.

RÉVÉLATIONS EN FAVEUR DE QUELQUES MAISONS PARTICULIÈRES DE LA COMPAGNIE.

Salamanque, 1562 ; — P. Martin Gutierrez. . . .	7
Avila ; — P. Balthazar Alvarez.	8
Majorque, 1614 ; — B. Alphonse Rodriguez. . . .	9
Valence, 1615 ; — P. Pierre Vellido.	11
Grenade, 1645 ; — P. Alphonse de Medrano. . . .	13

CHAPITRE III.

RÉVÉLATION EN FAVEUR DE TOUTE LA COMPAGNIE, ET POUR TOUTE UNE GÉNÉRATION.

Le B. Alphonse Rodriguez ; — octob. 1599. Majorque.	14
---	----

CHAPITRE IV.

RÉVÉLATION EN FAVEUR DE TOUTE LA COMPAGNIE ET POUR LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

Saint François de Borgia ; — 1569. Rome.	49
--	----

CHAPITRE V.

RÉVÉLATIONS GÉNÉRALES OU INDÉTERMINÉES.

Sainte Thérèse, 1575.	27
Une autre servante de Dieu.	32
Le P. Laurent de Mola, capucin ; — Bari, 1587.	36
Un autre Religieux ; — Milan.	43
Une Indienne du Paraguay, 1742.	50
Le P. Michel Soler.	56
Le Vénérable François de Castillo.	57
Le P. Paul de Salceda.	57
Le P. Antoine Ruiz de Montoya, 1652.	60

CHAPITRE VI.

LES SENTIMENTS DE QUELQUES SERVITEURS DE DIEU SUR LE MÊME SUJET.

Saint Philippe de Néri.	63
Le P. Jean de Dicastillo.	66
Le P. Antoine Natale.	66
Le P. Pierre de Fonseca.	67
Le P. Vincent Caraffa.	68
Le P. Jean Dirckinck.	70
Le P. Paul Stralano	71

Le P. Léonard Lessius.	74
Le P. Daniel Pawlowski.	75
Le P. Jean Hochbichler.	76
Le P. Nicolas Lancicius.	77
Le P. Antoine Schedler.	77
Le P. Nicolas Beauregard.	77
Mgr Gaultier Steins, S. J.	78
Le P. Jean Roothaan.	79
Le T. R. P. Pierre Beckx.	80
Le P. Séraphin Sordi.	83
Le P. Léon Gautier.	84
Le P. Sébastien Fouillot.	85

CHAPITRE VII.

QUELQUES FAITS EXTRAORDINAIRES.

Un Frère coadjuteur, mort subitement, revient à la vie pour se confesser.	87
La Compagnie sous le manteau de la Sainte Vierge.	89
Deux Religieux, sortis de la Compagnie, se montrent après leur mort.	92
La Compagnie bienheureuse : Vision de la Vén. Marine de Escobar.	96
— — de Nicole Orseline. .	100
— — du F. Pierre de Basto.	102
— — du P. Jules Mancinelli.	105

CHAPITRE VIII.

LE BONHEUR DE MOURIR DANS LA COMPAGNIE. — QUELQUES EXEMPLES. — CONCLUSION.

Exemples tirés de l'ancienne Compagnie.	111
— de la nouvelle Compagnie.	119

Ce privilège est en harmonie avec la nature particulière de la Compagnie.	139
Il est accordé à la seule persévérance.	140
Cette condition l'explique et le confirme.	144

APPENDICES.

1. Promesses individuelles de prédestination.	149
2. Amour de la Compagnie : PP. Monteiro, Vieyra, etc.	151
3. Réponse à une objection : P. Jean Petitdidier.	154
4. Le P. Christophe Ferreira.	155
5. Protection de la Sainte Vierge.	157
6. De la durée de la Compagnie jusqu'à la fin du monde.	164
7. La Vénérable Marine de Escobar.	174
8. Fin malheureuse de quelques religieux sortis par leur faute de la Compagnie.	176
9. Du nom de <i>Compagnie de Jésus</i>	181
10. Nombre approximatif de ceux qui sont morts dans la Compagnie de Jésus, depuis son origine jusqu'à nos jours.	183
Table alphabétique des principaux noms propres de personnes et de lieux mentionnés dans cet ouvrage.	193







Grand here

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CETTE TRADITION

QUE LA MORT

DANS

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION

PAR

LE P. JACQUES TERRIEN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Appendices (2^e série)



PARIS

TYPOGRAPHIE M. SCHNEIDER

185, rue de Vanves

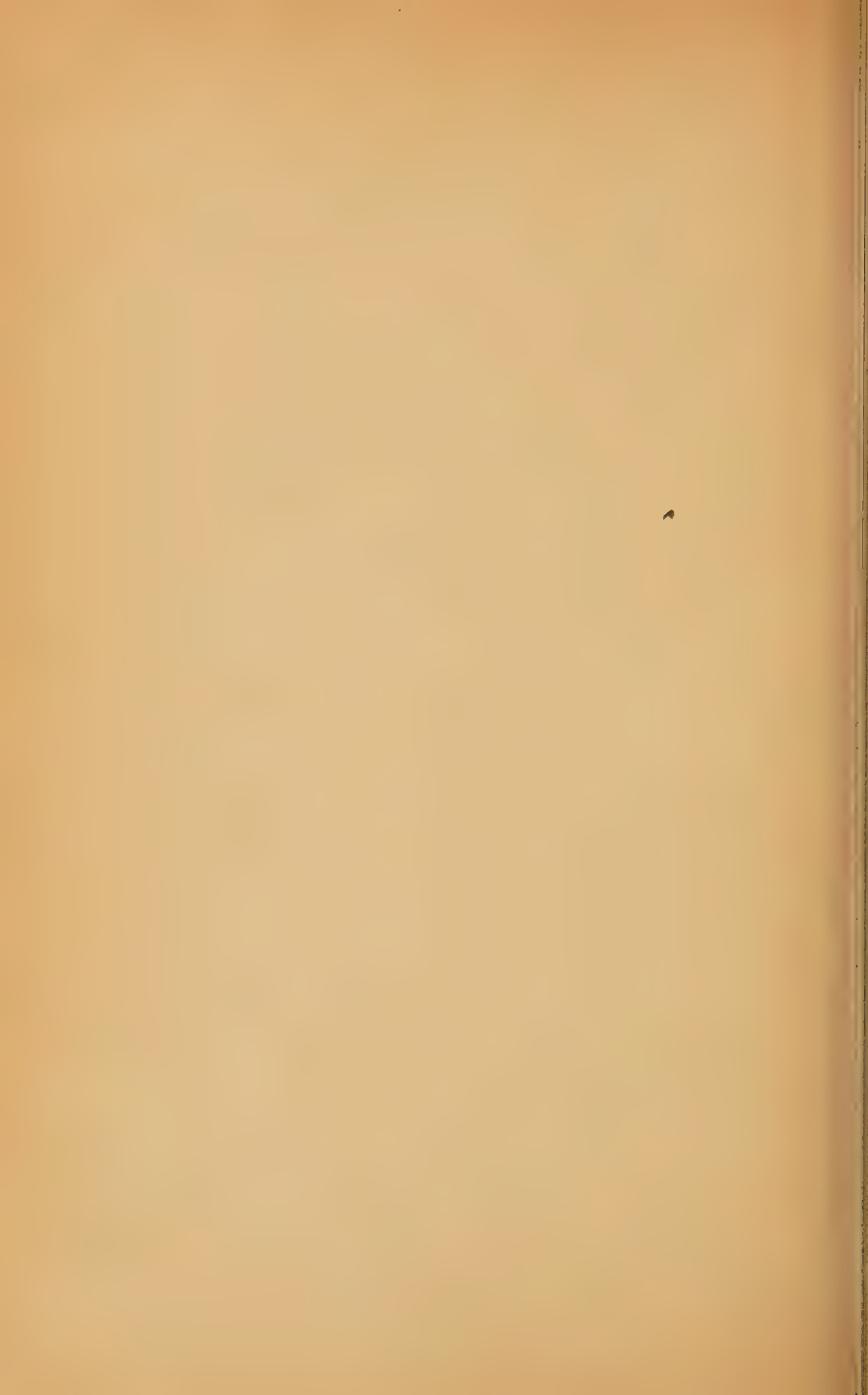
1896

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CETTE TRADITION

QUE LA MORT DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS

EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION.



RECHERCHES HISTORIQUES

SUR CETTE TRADITION

QUE LA MORT

DANS

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

EST UN GAGE CERTAIN DE PRÉDESTINATION

PAR

LE P. JACQUES TERRIEN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Appendices (2^e série)



PARIS

TYPOGRAPHIE M. SCHNEIDER

185, rue de Vanves

1896

Depuis la dernière édition de ces *Recherches* (1883), nous avons recueilli un certain nombre de documents, que nous croyons utile de publier en forme d'appendices.

Ces documents — dissertations sur le même sujet ; confirmation, développement de faits déjà cités, témoignages de personnages autorisés, etc., — ne sont pas tous de même importance. Mais dans une matière si intéressante pour nous, il nous a semblé que rien ne paraîtrait indifférent de ce qui peut contribuer à donner plus de poids à notre tradition.

Les chiffres placés à la suite du titre de chaque appendice indiquent la page du volume, 1^{re} et 2^e édition, à laquelle cet appendice se rapporte.

A désigne la 1^{re} édition, 1874.

B la 2^e, 1883.

APPENDICES

I

Dissertation du P. André Cazorla.

A et B, p. 5.

Cette dissertation, traduite en italien, se trouve aux archives de la Compagnie. Elle porte ce titre : « *Discorso sopra la verità delle rivelazioni in favore di quelli che perseverano nella Compagnia di Giesù* ».

Dans les trois premiers chapitres, le P. Cazorla expose et discute les révélations faites à saint François de Borgia, à saint Alphonse Rodriguez et au religieux capucin le P. Laurent de Mola. Dans le quatrième, il cite les deux faits suivants qui paraissaient à plusieurs contredire notre privilège, et montre qu'on ne peut en tirer aucune conclusion défavorable.

Le premier est celui d'un Père prédicateur de la Compagnie qui après sa mort, aurait apparu au P. Jean Fernandez dévoré par les flammes que Notre-Seigneur, le visage irrité, lançait contre lui. Deux anges accompagnaient le Sauveur et disaient au malheureux : *Detracta est ad inferos superbia tua*.

Épouvanté de cette vision, le P. Fernandez en fit un dessin qui circula dans la Province. Le P. Cazorla assure avoir vu ce dessin de ses yeux. Mais il fait obser-

ver : 1^o Que ce Père était apostat. Mis en prison pour certaines fautes qui méritaient cette peine, il avait voulu s'enfuir, et en s'élançant par la fenêtre de sa cellule, il s'était tué ; 2^o il avait été dûment renvoyé de la Compagnie par le Père Général Claude Aquaviva. Le P. Cazorla donne de cette double assertion des témoignages certains, et il conclut justement que ce fait ne peut être invoqué contre nous (1).

L'autre fait a moins de valeur encore ; car il ne s'agit que d'un songe. Un Père aurait vu pendant son sommeil un religieux au milieu des réprouvés. Ce songe, en passant de bouche en bouche, avait pris de la consistance et était devenu une révélation. Le P. Cazorla, avant d'y ajouter foi, crut sage de remonter aux sources. Or le résultat de ses recherches fut : 1^o que le Père qui avait eu le songe n'y attachait lui-même absolument aucune importance ; 2^o que le religieux vu au milieu des réprouvés était un homme d'une sainteté reconnue ; 3^o que le supérieur auquel avait été raconté le songe l'avait traité comme une imagination folle dont il n'y avait pas à tenir le moindre compte.

Le P. Cazorla termine sa dissertation par deux réflexions qui trouveront leur place plus loin, et il signe : « *In Siviglia, 20 settembre 1637. Andrea di Casorla* ».

Dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie*, par le P. Sommervogel, à l'article Cazorla, t. 2, p. 933, on lit cette indication :

(1) Ce même fait se trouve raconté par le P. EUSÈBE NIEREMBERG, *Varones illustres*, nouvelle édit., t. 9, p. 493, Biographie du P. Jean Fernandez ; — et par le P. Nadasi dans son ouvrage ms. *Annus tristis desertorum Societatis Jesu* (*Archiv. Soc. Jes.*).

« *Tractatus apologeticus super veritate revelationum a Deo factarum in favorem eorum qui in Societate Jesu obierunt.* A la Bibliothèque de Vienne ».

II

Autres dissertations sur le même sujet.

A et B, p. 5.

Ce sujet si intéressant pour nous a tenté encore d'autres plumes. Aux archives de la Compagnie on garde une longue dissertation sans date ni nom d'auteur, mais qui, d'après certains détails, paraît avoir été composée par un Père de la Province de Lithuanie dans les dernières années du dix-septième siècle ou dans les premières du dix-huitième.

L'auteur examine successivement ces quatre questions :

1^o *An omnes qui in Societate videntur esse, vivere ac mori, revera in eadem Societate sint, vivant et moriantur ?*

2^o *Quid sentiendum sit de privilegio seu gratia Dei communicata Societati, ne quis in ea obiens damnetur ?*

3^o *Quid sit sentiendum de variis apparitionibus et revelationibus factis in confirmationem favoris divini erga Societatem ut nemo in ea obiens damnetur ?*

4^o *Quid respondendum tot super hac re cavillationibus, et quomodo satisfaciendum tot sugillationibus quæ audiunt contra favorem Dei erga Societatem, de nemine ex ea damnando ?*

En répondant à chacune de ces questions, l'auteur déclare qu'il n'entend point tirer de conclusion absolument rigoureuse ; il veut seulement exposer sa manière de voir, et déterminer dans quelles limites le privilège promis à la persévérance lui semble devoir se renfermer. Nous croyons utile de donner au moins un résumé rapide de sa thèse.

I. « Tous ceux qui paraissent être, vivre et mourir dans la Compagnie, sont-ils, vivent-ils et meurent-ils en réalité dans la Compagnie ?

Réponse. Non. Et en effet il faut retrancher :

1^o Ceux qui se sont séparés eux-mêmes, c'est-à-dire les apostats :

2^o Ceux qui sont entrés dans la Compagnie avec un empêchement essentiel, qu'ils aient dissimulé cet empêchement par ignorance ou par malice. Car ce vice originel a frappé de nullité et d'invalidité tous les actes qui ont suivi, l'admission au noviciat, les vœux simples et les vœux publics ou solennels.

3^o Ceux qui ont été renvoyés de la Compagnie par le Très Révérend Père Général et dont les lettres dimissoriales ont été expédiées, même s'ils venaient à mourir avant d'avoir reçu notification de ces lettres, pourvu toutefois que leur dimission ait été prononcée d'une manière absolue et non conditionnelle.

4^o Ceux qui s'efforcent par des moyens illicites d'extorquer leur dimission, ou posent volontairement des actes coupables en vue de l'arracher aux supérieurs.

5^o Les profès qui ont été renvoyés *propter incorrigibilitatem*, ou pour quelque faute considérable, bien qu'ils soient tenus encore d'une certaine manière à leurs vœux.

6^e Les fugitifs, c'est-à-dire ceux qui sortent de la Compagnie sans l'autorisation des supérieurs, même avec l'intention d'y rentrer. Ils sont *ipso facto* frappés d'excommunication, et s'ils ne reviennent pas dans le délai de huit jours, ils sont considérés comme apostats et soumis aux mêmes peines que les apostats.

Tous ces religieux, dit l'auteur, n'appartiennent pas réellement à la Compagnie; par conséquent, ils n'ont pas droit aux promesses faites aux enfants de la Compagnie; et s'ils viennent à mourir dans cet état et à se perdre, on ne peut tirer de leur perte aucun argument contre ces mêmes promesses.

Mais que penser, ajoute-t-il, de ceux qui seraient renvoyés à tort, sur de fausses raisons; par exemple, à la suite d'une calomnie, d'un faux rapport? — Ces religieux ne cessent pas d'appartenir à la Compagnie; car celle-ci n'entend se défaire de personne et ne délier personne de ses vœux que d'après les Constitutions; or les Constitutions requièrent une cause juste. La dimission est donc nulle. Cependant si le sujet, victime d'une erreur de ce genre, n'a pas soin de la faire réparer; si, sachant que ses vœux l'obligent toujours, il n'en tient plus compte et les viole comme s'il était libre, il est clair qu'il se sépare lui-même de la Compagnie, et que, moralement parlant, on peut le ranger parmi les apostats.

Autre remarque. Que penser de ceux qui se rendraient coupables de fautes graves pour lesquelles ils seraient légitimement exclus de la Compagnie, si ces fautes venaient à être publiquement connues? Il faut distinguer. Ou ces fautes sont de fragilité et celui qui les a commises s'en repent et travaille sincèrement à s'en corriger, avec la grâce de Dieu; ou elles sont de malice, et

celui qui s'y abandonne n'en a nul regret et ne cherche pas à en sortir. Dans le premier cas, on peut espérer que Dieu fera miséricorde au religieux pénitent et le gardera dans la Compagnie, comme il garda dans le collège des apôtres saint Pierre et saint Thomas ; dans le second, on verra se vérifier un jour ou l'autre la parole de Notre-Seigneur à sa servante Giovanna di Alessandro (Cf. p. 91) ; et le religieux indigne sortira de la Compagnie.

II. « Que penser du privilège accordé par Dieu à la Compagnie, en vertu duquel nul de ceux qui mourront dans son sein ne sera damné » ?

Après les explications que nous venons de résumer, la réponse de l'auteur est très nettement affirmative. Il l'énonce même avec une certaine pompe de paroles et une certaine emphase.

« Respondeo, non temere, non conjecturaliter, sed cum magno fundamento, humiliter tamen et cum debita reverentia, observationeque divinæ Sapientiæ pariter ac Misericordiæ ; et dico, non tantum probabile, sed esse moraliter certum, eos omnes qui moraliter, proprie ac rigore loquendo, in Societate moriuntur, salvari... »

A l'appui de cette affirmation si catégorique, l'auteur rapporte un certain nombre de faits merveilleux, apparitions et révélations, et les discute longuement. Cet examen est la réponse à la troisième question ainsi formulée :

III. « Que penser des différentes apparitions et révélations qui ont eu lieu en confirmation du privilège de la Compagnie » ?

Mais nous avons déjà exposé et discuté ces faits dans nos *Recherches*. Inutile donc de nous y arrêter ici.

IV. « Que répondre aux plaisanteries et aux objections qu'on fait à propos de ce privilège » ?

Nous ne relevons qu'une ou deux de ces difficultés.

1^{re} D'après une révélation, un Jésuite au moins serait damné. En effet, dit l'auteur, il y a une quarantaine d'années, on répandit une image représentant un Jésuite sans tête ; au bas on lisait ces mots : *Hic est damnatus*. Le P. Bochorn (mort le 6 janv. 1721) témoigne avoir eu cette image en main et avoir lu l'inscription. Le religieux en question aurait été le confesseur d'un grand prince.

Réponse. Cette révélation est-elle authentique ? Où sont les preuves ? Peut-elle soutenir la comparaison avec tant d'autres révélations contraires si solidement établies ? Supposons qu'elle soit certaine ; le religieux damné était-il de la Compagnie au moment de sa mort ? C'est le point important. « Or, je me rappelle, ajoute le P. Bochorn, avoir entendu dire qu'il avait été renvoyé de la Compagnie par le Très Révérend Père Général ». Donc on ne peut rien déduire de ce fait.

2^{re} Autre difficulté. La Compagnie actuelle — celle du second siècle — est beaucoup moins parfaite que celle qui l'a précédée. Donc elle ne peut prétendre au privilège de sa devancière.

Réponse. Cette infériorité est-elle si certaine ? Et, laissant les autres considérations, l'auteur rappelle les paroles de notre Bienheureux Père à un de ses confidents, le P. Louis Gonzalvez, ministre de la maison professe du Gesù ; et au P. Jérôme Nadal qui lui avait

demandé si la ferveur viendrait à s'affaiblir dans la Compagnie. « Après nous, avait répondu saint Ignace, il viendra des hommes qui seront plus parfaits que nous ne sommes ». « Le premier état est bon, avait-il dit encore ; le second sera meilleur, le troisième encore plus excellent. » Sainte Thérèse n'a-t-elle pas prédit de son côté que dans les derniers temps la Compagnie devait rendre de grands services à l'Église et défendre la foi avec un mâle courage (1) ? Donc la Compagnie actuelle n'est pas en décadence ; par conséquent, pourquoi n'aurait-elle pas les mêmes promesses que celle des premiers temps ?

La dernière question de l'auteur est celle-ci :

« Pratiquement, que penser et que dire de chacun de nous » ?

Réponse. « Ce que j'ai avancé de la Compagnie en général doit se dire de chacun de nous en particulier. Supposé que notre conscience nous rende le témoignage que nous n'appartenons à aucune des catégories de religieux énumérées plus haut ; supposé de plus que nous persévérions dans notre vocation, MORALITER CERTUM EST NOS ESSE SALVANDOS ; *et hoc tum de Dei benigntate erga Societatem, tum de nostra ad Societatem vocatione, sentire et dicere NOS OMNINO OPORTET* ».

Signalons encore un autre travail. Aux archives de la Compagnie se trouve un ouvrage manuscrit portant ce titre : *Imago tumuli Societatis Jesu, seu breves narrationes rerum gestarum a Patribus et Fratribus ejusdem*

(1) *Vita matris Teresiae*, l. 4, c. 3, nn. 43-44, apud Bolland. 15 Octob., p. 661. — *Vie de Sainte Thérèse*, trad. par le P. BOUX 1852, p. 610.

Societatis probitate et litteris insignibus primo a condita Religione saeculo vita functis, collectæ per FRANCISCUM BERNARDONIUM S. J. ». 2 in-4^o, ms. de pp. 1200 chaque, 1656.

Le chapitre cinquième de l'Introduction est intitulé : *Societatis Jesu felicitas singularis morientium in ea privilegio contestata. Caput desumptum ex Imagine primi sæculi Societatis a Provincia Flandrobelgica representata...* » L'auteur se contente en effet de reproduire le chapitre de l'*Imago*, et n'y ajoute lui-même aucun fait nouveau.

Entin, dans ses *Adhortationes domesticæ*, Cologne, 1701, le P. Georges Schedelich, S. J. Adhortat., 30^a, p. 173, 2^e part., examine cette question : « *Gratia vocationis religiosæ quantum sit bonum*. La grâce de la vocation religieuse est un grand bien ». Après avoir établi que la vocation religieuse est d'une manière générale un gage de prédestination pour tous ceux qui l'ont embrassée, il ajoute que les religieux de la Compagnie ont cependant des raisons spéciales d'espérer ; il cite en témoignage les révélations faites à saint François de Borgia, à saint Alphonse Rodriguez et à sainte Thérèse. Il croit à ces révélations, et il en prend occasion de recommander avec force la fidélité à nos règles pour mériter la grâce de la persévérance. — Si nous avons cette fidélité, « nous pourrons, dit-il, nous reposer en assurance sur les promesses faites par Notre-Seigneur à tous les religieux, et confirmées de plus à la Compagnie par tant de révélations ; et au moment de mourir, répéter avec confiance la parole de saint Augustin : Seigneur, j'ai fait ce que vous avez

ordonné ; à vous de donner maintenant ce que vous avez promis ».

III

Révélation de saint Alphonse Rodriguez.

Octobre 1599.

A, p. 15. — B, p. 14.

Dans la vie de saint Alphonse Rodriguez publiée en 1888 à l'occasion des fêtes de la canonisation, le P. Joseph Bonavenia fait remarquer que la restriction « tous ceux qui étaient *alors* dans la Compagnie », ne se trouve pas dans le manuscrit du saint, tel qu'il a été publié par le P. Jaime Nonell. Le texte que nous avons donné doit donc être rétabli ainsi :

« Les Pères du collège rendant grâces à Dieu comme ils ont coutume de le faire après le diner et le souper, il parut à cette personne (au F. Alphonse) qu'elle voyait en eux des anges, et il lui fut dit clairement que tous devaient être sauvés et aller au ciel. De plus, il lui fut dit clairement : non seulement ceux-là, *mais encore tous ceux qui sont dans la Compagnie*, jouiront du même bonheur, pourvu qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans leur vocation » (1).

Le P. Jaime Nonell fait à son tour une observation analogue. De l'examen du texte et des circonstances dans lesquelles le F. Alphonse découvrit son secret, il incline à tirer cette conclusion, que la promesse de prédestination doit s'étendre *sans distinction de temps à tous ceux qui sont dans la Compagnie*.

(1) *Vita di S. Alfonso Rodriguez... scritta dal P. GIUSEPPE BONAVENIA S. J. — Roma 1888. Lib. 1, cap. 17, p. 77.*

« A mon avis, dit-il, on doit tenir pour certain qu'Alphonse n'entendit pas la révélation dans le sens restrictif, et pour ainsi dire matériel, que présentent ces mots : « Tous ceux qui *sont* dans la Compagnie seront sauvés » ; comme si on lui avait dit : « Tous ceux qui *sont actuellement* membres de ce corps seront sauvés ; mais je ne promets rien à ceux qui, *ce moment passé*, viendront s'y joindre, quand bien même ils persévéreraient. »

Et rappelant que cette révélation eut lieu en 1599 et que saint Alphonse la cita pour consoler un scolastique, le F. Marc-Antoine Puchdorfilà, entré bien plus tard dans la Compagnie : « Prises dans ce sens si limité, quel effet, demande le P. Nonell, pouvaient produire ces paroles sur l'esprit d'un jeune homme tourmenté de scrupules, et qui, pour assurer son salut éternel, voulait passer dans un Ordre plus austère ? Était-ce pour lui une consolation de penser que beaucoup de religieux, au nombre desquels il ne se trouvait point, étaient certains de se sauver, moyennant leur persévérance ? Donc, observe l'auteur, force est d'admettre que le sens de cette révélation est plus général, et comprend tous ceux qui une fois entrés dans la Compagnie y demeurent jusqu'à la mort ; ou bien il faut dire qu'en dehors de la révélation de 1599, saint Alphonse en eut une autre postérieure à l'entrée du F. Puchdorfilà dans la Compagnie » (1).

Cette seconde hypothèse, à vrai dire, nous paraît peu probable, surtout si on se rappelle les paroles par lesquelles le saint terminait le récit de la révélation

(1) *Vida de S. Alonso Rodríguez... por el P. JAIME NONELL, de la misma Compania. Barcelona 1888. c. xxx, p. 315.*

de 1599. « Cette personne ne voulait point faire connaître cette faveur, à moins qu'elle ne vit quelque Père ou Frère tenté contre sa vocation ; dans ce cas, elle était résolue à la découvrir pour détromper ce religieux et lui donner du courage... » N'est-il pas naturel de penser que ce religieux est bien le F. Puchdorfila, et que par conséquent la révélation dont Alphonse Rodriguez lui découvre le secret pour dissiper sa peine et lui donner du courage, est celle de 1599, celle-là même dont le P. Nonell dit « que le sens est plus général, et comprend tous ceux qui une fois entrés dans la Compagnie y demeurent jusqu'à la mort » ?

IV

Révélation de saint François de Borgia.

Quelques nouveaux témoignages.

A, p. 20. — B, p. 19.

1^o P. MICHEL STAUDACHER, S. J. — Le P. Michel Staudacher exalte le bonheur de mourir dans la Compagnie. « Car cette mort, dit-il, est le passage à la vie bienheureuse ; mourir dans la Compagnie, c'est naître au ciel ». Et après avoir cité les deux révélations de saint François de Borgia et du religieux capucin mourant, il laisse déborder sa joie : « Et moi, je vais finir ma vie dans la Compagnie ! O fin désirable ! O fin bienheureuse ! O mon Dieu, je vous aime ! je vous aime, ô mon très miséricordieux Sauveur... Donc, ajoute-t-il, être porté au catalogue des défunts dans la Compagnie, c'est être inscrit au nombre des bienheureux dans le ciel ! Et ceux dont la Compagnie marque les noms dans

le livre de mort, vous, ô mon Dieu, vous gravez leurs mêmes noms en caractères indélébiles dans le Livre de vie... » (1).

2^e PIERRE-JEAN CAYRON. — « La grande estime que le P. Pierre-Jean Cayron faisait de la Compagnie, outre la fin glorieuse de son Institut, se basait sur ce qu'il était convaincu, dit le P. Balsa (2), de la révélation attribuée à saint François de Borgia que « de trois siècles, il ne devait y avoir aucun Jésuite réprouvé ». Le P. Cayron, ajoute le même Père, « m'en a cité en preuve à moi-même l'autorité du cardinal Cienfuegos qui, disait-il, en était si persuadé, qu'il n'accepta qu'avec peine le chapeau de cardinal, dans la crainte de n'être plus du nombre de ces Jésuites élus... Je l'ai entendu au collège, faisant allusion à cette révélation dans une exhortation domestique, s'écrier avec transport : Qu'on ne m'ôte point la consolation de la croire ; elle m'est trop chère ; elle m'est trop précieuse » (3) !

3^e EMMANUEL AGUILERA S. J., historien de la Province de Sicile. — « *Narratio earum rerum quæ pertinent ad sensum quem Dei admonitu S. Franciscus Borgia de iis habuit qui in Societate decedunt, depromptum ex lib. 5, capite 10, Rerum gestarum S. Francisci Borgiæ quas hispanice scripsit Eminentissimus Alvarus Cienfuegos,*

(1) *Centum affectus amoris divini...* Dillingæ, 1647 ; affect. 98, p. 488.

(2) *Mémoire pour servir à l'histoire du R. P. Jean Cayron mort en odeur de sainteté à Toulouse le 31 janvier 1754.* — Cf. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie*, t. 1, p. 851. Le P. Balsa avait été novice du P. Cayron.

(3) *Le serviteur de Dieu Pierre-Jean Cayron* S. J. par le P. EMILE BOUNIOL, S. J. — Toulouse 1886, p. 157.

et latine conversa ». Cf. SOMMERVOGEL, *Biblioth. t. 1*, p. 88, c., au mot AGUILERA.

4^o ANTONIO MARIANI, S. J. — *Vita di S. Ignazio, édit. de Rome 1842, lib. 5, c. 5, p. 452.*

V

Dissertation du cardinal Cienfuegos sur l'authenticité de la révélation faite à saint François de Borgia.

A, p. 23. — B, p. 19.

Cette dissertation a été traduite en italien sous ce titre : « *Rivelazione fatta a S. Franc. Borgia intorno a quelli che muiono nella Compagnia di Giesù, descritta ed illustrata dall' Eminentissimo Sigr cardinale Cienfuegos nella vita del Santo, lib. 5, c. 10. Tradotta in italiano per comune consolazione de' religiosi della medesima Compagnia* ». Ce document (ms) est joint à la dissertation également traduite en italien du P. André Cazorla. Il se trouve aux archives de la Compagnie.

VI

Révélation d'une Indienne au Paraguay. 1742. — Remarque.

B, p. 53.

La lettre du P. Ladislas Orosz à laquelle nous avons emprunté le récit de cette révélation, dit que l'Indienne fut interrogée *a Vicario VORANO*, et nous avons traduit « par le Vicaire de Vora ». Il nous vient en pensée qu'il

faut lire *a Vicario FORANO*, et traduire « par le Vicaire Forain » ; ce qui est bien plus rationnel. Au reste, cette différence de lecture et de traduction laisse la substance du fait lui-même entièrement intacte.

VII

Saint Philippe de Néri et notre privilège.

A, p. 57. — B, p. 63.

Voir aussi sur ce sujet le P. Antoine Mariani, *Vita di S. Ignazio*, édit. de Rome, 1842, *lib.* 5, *c.* 5, *p.* 452.

VIII

Le P. Paul Stralano.

B, p. 71.

Les *Lettres annuelles* de la maison professe de Prague racontent aussi la mort soudaine et bienheureuse du P. Paul Stralano à la fin même de la conférence qu'il venait de faire sur le bonheur de ceux qui meurent dans la Compagnie ; mais elles placent l'événement au 30 décembre 1726, et non au 31 décembre 1724.

Nous trouvons dans les mêmes Lettres le *Curriculum vitæ* du P. Stralano.

« *Natus fuit Glogovix Superioris in Silesia anno 1661, 22^a januar. Absoluta in sæculo philosophia et theologia, Societatem ingressus 1685, 27^a octob., in ea docuit classes grammat. annis 5 ; dicit ad populum ann. 11 ; catechistam egit 3 ; præsid. Sodalit. 2 ; resolutor. cas. 2 ; exhortat. domest. 23 ; consultor. colleg. 8 ; regentem seminar. 3 ; Magistr. novitior. 3 ; Instructor. tertii*

anni 3; Rector. collegior. 13; Consultor. Provinc. 3; Præposit. domus profess. 3; professus quatuor votorum ab anno 1696, 2^a februar. » (1).

IX

Témoignage des Pères Généraux.

A, p. 64. — B, p. 79.

Nous avons cité les Pères Roothaan et Beckx de vénérée mémoire; nous pouvons invoquer aussi le témoignage de leur successeur immédiat, le P. Antoine Anderledy. Nous l'avons entendu plusieurs fois nous dire à nous-même qu'il partageait entièrement le sentiment de ses prédécesseurs. Il désirait seulement que l'exposition de cette thèse demeurât un bien de famille et ne fût pas livrée au public. Il rapprochait notre privilège de celui du scapulaire.

Le dernier général de l'ancienne Compagnie, le saint et infortuné P. Ricci, semble avoir eu également la même persuasion. Quand le décret de suppression eut été promulgué, quelques religieux oublièrent peu à peu les leçons qu'ils avaient apprises à l'école de saint Ignace, et prirent les goûts et les pensées du monde. Leur conduite affligeait vivement leurs anciens frères, et faisait verser des larmes au P. Ricci sur son lit de mort. Voici ce que nous lisons dans une lettre adressée par le R. P. Stanislas Czerniewicz, vicaire-général de la Compagnie, au P. François Bourgeois, dernier supérieur des Jésuites français à Pékin.

(1) *Annuæ Litteræ domus professæ Micro-Pragæ, ann. 1726.*
(Archiv. Soc.).

« Telle fut la cause, — nous le savons d'une manière non douteuse, — qui avant sa mort fit verser des larmes à notre Père de très sainte mémoire Laurent Ricci. Interrogé un jour comment il se faisait qu'après avoir supporté avec une si grande force d'âme les épreuves de la persécution et de la captivité, il se laissait aller à une si grande tristesse : « Ah ! dit-il, ce n'est pas sur moi que je pleure : c'est sur l'immense infortune de mes fils. S'il leur avait été permis de persévérer dans la Compagnie, *ils seraient CERTAINEMENT comptés parmi les enfants de Dieu et leur partage eût été avec les saints* : mais à présent, arrachés à l'état religieux et à la Compagnie, je ne puis m'empêcher de craindre que, jetés au milieu des dangers de la vie séculière, ils ne s'écartent des voies de la justice, quelques-uns du moins, et que, *leur nom effacé du livre des vivants*, ils ne soient, au jour du Seigneur, précipités dans l'abîme aux éclats de cette parole foudroyante : *Ite, maledicti...* (1).

X

Témoignage du P. Séraphin Sordi.

B, p. 83.

Le P. Sordi a composé plusieurs conférences ou exhortations sur ce sujet. En 1884, le Recteur du Collège Pie-Américain, le R. P. Vincent Cocumelli, entre les mains

(1) *Deploro funestissimam horum filiorum meorum et sociorum calamitatem, qui si sibi in Societate perseverare licuisset, CERTE computarentur inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum fuisset...* Lettre du 23 mars 1785. *Archiv. S. J.* Il faut reconnaître que ces paroles, si elles ne constituent pas une affirmation explicite de notre privilège, y font au moins une allusion très claire.

de qui elles étaient arrivées après la mort du vénérable religieux, a bien voulu nous permettre d'en prendre communication. En voici un rapide aperçu.

Après avoir rappelé dans la première conférence que l'espérance des biens à obtenir est plus puissante que la crainte des maux à éviter pour imprimer à l'âme un généreux élan vers la perfection, le P. Sordi fait l'application de ce principe ; il montre quels encouragements à pratiquer la vertu nous trouvons dans la considération de notre privilège. Il cite ensuite quelques révélations, celles de saint François de Borgia, du religieux capucin, de sainte Thérèse, etc., et insiste vivement sur leur caractère d'authenticité et la confiance qu'elles méritent. « A mon avis, dit-il, leur certitude doit être plus grande pour nous que si une révélation semblable était faite à chacun de nous en particulier dans l'oraison, la communion ou quelque autre de nos exercices de piété... Faites donc avec moi, ajoute-t-il, cette réflexion très simple. Si ce matin Notre-Seigneur, par quelque communication surnaturelle, vous avait assuré de votre prédestination et de votre salut éternel, pourvu que vous persévériez jusqu'à la mort dans la Compagnie, quels seraient les sentiments de votre cœur !... Quelle diligence pour observer vos saints vœux !... Que devons-nous donc faire, mes Révérends Pères et mes chers Frères, ayant des preuves bien autrement fortes et incontestables que n'importe quelle révélation privée et personnelle » ?

Développant ensuite cette pensée, le P. Sordi montre qu'une chose surtout pourrait mettre en risque et même nous faire perdre notre vocation, et avec elle les promesses qui s'y trouvent attachées, la négligence dans les choses spirituelles, « *la trascuratezza nelle cose spi-*

rituali. Un religieux qui n'est pas surnaturel manque de ce qui constitue l'esprit, la substance, le fondement de la Compagnie de Jésus, et par suite est en danger de ne pas rester longtemps à son poste ».

Dans une autre conférence, avec ce texte : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vite*, le P. Sordi revient sur les causes qui pourraient exposer la persévérance, et indique les moyens principaux qui doivent l'assurer, la fidélité aux exercices spirituels, et surtout l'estime et la pratique de la règle onzième du sommaire des Constitutions.

Enfin, dans un troisième entretien, à l'occasion de la fête de saint Louis de Gonzague, il prend vivement en main la défense des révélations sur lesquelles s'appuie notre privilège contre ceux qui affecteraient de leur donner peu de créance ; et il termine par une exhortation animée à la pratique de toutes nos règles. « Ainsi, dit-il, nous pourrions être sûrs que la bonté de Notre-Seigneur ne nous laissera pas perdre ce précieux gage de vie éternelle qu'il nous a donné par sa miséricorde en nous appelant à la Compagnie. »

XI

Fait raconté par le P. Roothaan.

A, p. 64 — B, p. 79.

Dans le nécrologe de la Province de Lithuanie, t. 5, ann. 1746-1769 (*Archiv. S. J.*), on trouve une allusion à un fait semblable, peut-être au même. Un novice scolastique, d'une grande innocence de vie, le F. Basile Obuchowski, était très malade et s'étonnait de ne pas

mourir. Dans cet état de pénible attente, il se rappelait, disait-il à son confesseur, ce qu'il avait entendu raconter d'un des nôtres qui n'avait pu expirer, avant d'avoir été dépouillé de l'habit de la Compagnie et transporté hors de notre maison » (1).

Ce religieux que la mort ne peut frapper, tant qu'il porte les livrées des enfants de saint Ignace et partage leur demeure, rappelle évidemment en plus d'un point le moribond du P. Roothaan; le temps et le lieu se répondent aussi assez exactement. Mais il serait difficile de décider d'une manière certaine si nous sommes en présence de deux faits distincts, ou simplement de deux relations du même fait; au reste, il importe peu; nous avons de toute façon une confirmation très claire du récit du P. Roothaan.

XII

Le bonheur de mourir dans la Compagnie. Encore quelques exemples.

A, p. 98. — B, p. 111.

I. Exemples tirés de l'ancienne Compagnie.

Le P. Pierre Somain, de Douai, était à l'article de la mort. Après avoir reçu les derniers sacrements et demandé pardon de ses fautes: « O mes Pères et mes Frères bien-aimés, dit-il d'une voix haletante et entrecoupée; nul, à moins de l'avoir appris par expérience, comme il m'est donné, grâce à Dieu, de le sentir en

(1) Le F. Basile Obuchowski mourut à Vilna le 12 juillet 1757, à l'âge de vingt-et-un ans. (*Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. Archiv. S. J.*).

ce moment ; nul ne saurait croire *combien est grand le bonheur de persévérer jusqu'à la mort dans la Compagnie* » (1).

Le P. François Malechowski pendant dix ans missionnaire à Constantinople, et pendant douze autres années en Crimée ou dans les camps, comme aumônier militaire, avait été envoyé épuisé de forces au collège d'Ostrog dans la Province de Pologne. Sur le point de rendre le dernier soupir, il exalta devant toute la communauté le bonheur d'expirer sous la bannière de saint Ignace : « Car la persévérance dans la Compagnie, disait-il, est un gage, un signe certain de prédestination et de salut... *Illud supremis verbis attestans... perseverantiam in sancta Societate certum prædestinationis salutisque pignus et signum esse* » (2).

Même explosion de reconnaissance et de joie chez le P. Pierre Steffanowicz de la Province de Lithuanie mort le 27 mai 1668 dans la maison professe de Varsovie. « Il mettait la grâce de la persévérance dans la Compagnie parmi les plus signalées faveurs de la divine miséricorde, et ne l'aurait pas échangée, disait-il souvent, contre tous les royaumes du monde ; car il estimait qu'en la lui faisant, Dieu lui avait donné un gage très certain de son éternelle félicité... *Certissimum id pignus æternæ beatitudinis sibi a Deo concessum existimabat* (3) ».

Nous ne multiplierons pas davantage ces exemples ti-

(1) Le P. Somain mourut à Cambrai le 16 décembre 1620. (*Elogia varia defunctor. ms. in-4. Archiv. S. J.*).

(2) Le P. Malechowski mourut à Ostrog le 18 février 1669. *Necrolog. Provinc. Polon.* (*Archiv. S. J.*).

(3) *Summar vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. ann. 1620-1689. Archiv. S. J.*).

rés de l'ancienne Compagnie ; il sera facile à chacun d'y ajouter en parcourant nos histoires.

2^o En voici quelques autres, empruntés à nos annales contemporaines.

« Avant de recevoir le saint viatique, le F. Adrien Van Paassen, mort à Chang-hai le 18 décembre 1883, dit d'une voix haute et ferme : Que tous fassent leurs efforts pour mourir dans la Compagnie de Jésus et en Chine, afin qu'ils soient comme moi dans la jubilation à l'heure de la mort » (1).

Douze années plus tard, un des vétérans de la même mission où il travaillait depuis près d'un demi-siècle, le P. Louis-Marie Sica, rendait son âme à Dieu à Yang-Kiang-pang le 31 mars 1895 dans les mêmes sentiments de joie, et recommandait avec le même empressement l'amour de la Compagnie. « Quelle grâce de mourir dans la Compagnie, disait-il au Père Recteur et au P. Zottoli ! je m'en vais tout joyeux... Tout mon espoir est dans la Compagnie ». Au moment de recevoir l'extrême-onction, s'adressant à la communauté : « Mes Pères et mes Frères, dit-il, aimez bien la Compagnie ; aimez bien votre vocation ». Puis se tournant vers le Père Recteur qui était en même temps Maître des novices : « Dites-leur de bien aimer leur vocation ; tout est là pour moi... Je meurs bien content... bien content » (2).

Le 18 juin 1886 le F. Augustin Gauthier, scolastique de la Province de Lyon, expirait à Mold en Angleterre, à l'âge de vingt-trois ans, après une vie très innocente.

(1) D'une lettre du P. Al. Pfister communiquée par le P. Constant Terrien, Vou-si, 3 mars 1884. — Voir aussi *Lettres de Jersey*, mars 1884, p. 191-192.

(2) *Lettres de Jersey* 1^{er} janvier 1896, p. 87, 88.

Il avait prédit le jour de sa mort. Quelque temps avant de rendre le dernier soupir, écrit un témoin de cette scène, il sembla voir les cieux ouverts ; ses traits s'illuminèrent d'une douce joie, et on l'entendit répéter à voix haute : « Oh ! qu'il fait bon mourir dans la Compagnie de Jésus ! Je veux aller rejoindre mes frères dans la Compagnie du ciel. *Au ciel, au ciel, ils y sont tous ; oui, ils y sont tous* » (1).

XIII

Le vêtement de la Compagnie plus cher au moment de la mort que la mitre ou la pourpre.

B, p. 120.

Nous avons cité les paroles des cardinaux Odescalchi et Tarquini. Voici un autre témoignage non moins explicite.

Quand parut la seconde édition de ces *Recherches* en 1883, je pris la liberté d'en adresser un exemplaire à l'évêque de notre mission du Kiang-nan en Chine, Mgr Valentin Garnier. Sa Grandeur voulut bien en agréer l'hommage, et quelque temps après, me faire exprimer sa satisfaction. Elle ajoutait : « J'ai relu avec grande consolation et non sans fruit cet utile travail qui nous apprend à estimer de plus en plus notre chère vocation. Mieux vaudra certes au lit de la mort être et avoir été Jésuite qu'être et avoir été évêque. L'épiscopat n'a point ces belles et consolantes promesses » (2).

(1) Lettre du R. P. Philibert Bernardet, Recteur du Scolasticat de Mold au T. R. P. Anderledy, Vicaire Général, 2 août 1886. On sait que depuis 1880, les Pères de la Province de Lyon ont leur Scolasticat à Mold.

(2) D'une lettre du P. Constant Terrien, Vou-si, 3 mars 1884.

Avant d'insérer dans cet appendice des paroles si précieuses pour notre thèse, l'auteur a prié son frère, le P. Constant Terrien, missionnaire en Chine, de demander à Sa Grandeur si elle l'autorisait à les publier. Le 10 mars de cette année 1896, le P. Constant recevait cette réponse de Mgr Garnier :

« Bien volontiers, je consens à ce que votre frère fasse l'usage qu'il voudra de mes quelques réflexions concernant son précieux ouvrage. Je les avais bien totalement oubliées ; mais je les trouve aujourd'hui tout aussi vraies que quand j'eus le plaisir de vous les exprimer une première fois ».

XIV

Le privilège est accordé à la seule persévérance.

A, p. 112. — B, p. 140.

Aux paroles du cardinal Cienfuegos on peut joindre les réflexions par lesquelles le P. André Cazorla termine sa dissertation sur notre privilège.

« Deux conclusions, dit-il, seront la légitime conséquence de cette dissertation :

1^o Nous devons rendre à la divine Majesté des actions de grâces sans fin pour cette insigne faveur, la plus grande qui se puisse dire ou imaginer.

2^o Étant supposé, comme je l'ai dit, que cette faveur est promise à la persévérance, et que celle-ci dépend de notre fidélité aux règles et de notre résolution de marcher dans le chemin de la perfection, il nous faut ranimer notre ferveur ; ne laissons pas notre âme s'engourdir dans la léthargie, afin de ne rien perdre de notre

perfection. Faisons plutôt retentir à nos oreilles ces paroles de l'Apôtre aux Hébreux : *Contemplantés ne quis desit gratiæ Dei* (Hebr. 12, 15). Cette grâce ne nous manquera jamais, tant que nous ne lui ferons pas défaut nous-mêmes. *Ipsi gloria in sæcula sæculorum. Amen* (1).

XV

Le P. Nicolas de Mac-Carthy.

B, p. 145.

Les paroles que lui attribue le P. Léon Gautier se trouvent confirmées par ce passage du *Summarium vite* :

« Amorem tenerrimum erga Societatem profitebatur (P. de Mac-Carthy), ac sæpius dictitabat se firmiter credere omnes qui in ea essent morituri a Deo misericordiam consecuturos ». (Des notes du P. de Guilhermy).

XVI

Lettre de saint Paul de la Croix concernant le rétablissement de la Compagnie.

B, p. 171.

Cette lettre est également citée par le P. Joseph Boero dans ses *Osservazioni sopra l'Istoria del pontificato di Clemente XIV scritta dal P. A. Theiner*, Monza, 1854, t. 2, appendice, n. IX, p. 238, 239.

(1) Cf. super. Append. 1, p. 6*.

XVII

*Prophéties concernant la suppression et le rétablissement
de la Compagnie.*

B, p. 168.

Nous avons rappelé celles du Père Général François Retz, du P. Paradisi et de saint Paul de la Croix. En voici une autre dont le P. Josse Hausherr reçut la confiance l'année qui précéda la suppression de la Compagnie et dont nous trouvons le récit dans la correspondance du P. Joseph Sineo della Torre avec le P. Rozaven et le Père Général Thaddée Brzozowski en 1816 et 1817 (1). Cette prophétie annonçait en outre que de graves dissentiments devaient éclater au moment de l'élection du futur Général et faire craindre une sorte de schisme. Nous donnons ces documents en grande partie ; nous les copions sur les originaux de nos archives.

La première lettre adressée au P. Rozaven est datée de Sion en Valais, 9 décembre 1816. Le P. della Torre cite les paroles mêmes du P. Hausherr.

« L'année avant la suppression, étant à Ingolstadt où j'étudiais la théologie, le professeur de mathématiques, homme que tous nos Pères et toute la ville regardaient comme un vrai saint, — j'avais aussi entendu parler de

(1) P. Jodocus Hausherr, né en Suisse dans le canton de Zug le 13 décembre 1743 ; entré dans la Compagnie le 27 septembre 1762 ; après la suppression, curé pendant trente ans de Wohlen en Suisse ; rentré en 1815 et mort à Sion le 4 janvier 1819.

P. Joseph Sineo della Torre, né à Turin le 21 octobre 1761 ; entré dans la Compagnie le 31 juillet 1810 ; il fit sa profession le 6 janvier 1817 et mourut à Tivoli près de Rome le 5 octobre 1842.

lui à Vienne de la même manière plusieurs Jésuites lorsque j'y étais (1), — m'ayant un jour rencontré dans un corridor, me dit : Mon cher *Magister*, voulez-vous venir promener avec moi ? J'étais étonné, parce qu'il ne sortait jamais ; j'ai cependant accepté avec plaisir. Étant hors de la ville, il me parla du B. François de Hieronymo, en disant qu'on poussait sa béatification, mais inutilement, que nos ennemis l'empêcheraient, mais qu'il serait béatifié plus tard. Ensuite parlant des persécutions que la Compagnie souffrait alors et des libelles qu'on écrivait contre elle, ce saint homme dit :

... La Compagnie sera dissoute ; mais, mon cher *Magister*, ne vous découragez pas ; continuez vos études, recevez les ordres et conservez l'esprit de la Compagnie ; travaillez selon l'esprit de la Compagnie ; soyez attaché à la Compagnie et à votre vocation ; vous verrez la Compagnie renaître et vous y entrerez... »

« Le P. Hausherr effrayé, ajoute le P. della Torre, lui demanda quand elle serait rétablie. Le saint homme lui répondit : Quand on y pensera le moins. Lorsque vous entendrez dire qu'on a béatifié le Vén. François de Hiéronymo, *appropinquet redemptio vestra* ». On sait que la béatification du vénérable serviteur de Dieu eut lieu en 1806.

La seconde partie de la prophétie regarde les troubles qui devaient si tristement marquer l'élection du succes-

(1) En 1770, 71, 72, 73 le professeur de mathématiques au collège d'Ingolstadt était le P. Jean Évangéliste Elfensrieder ; il était en même temps directeur de l'observatoire astronomique. *Catal. Archiv. S. J.* — MEDERER, *Annales Académ. Ingolstadt.*, t. 3, p. 305, 308.

seur du P. Brzozowski, et dont on peut lire le récit dans l'Histoire de la Compagnie par Créteineau-Joly (1).

Cette seconde partie n'intéresse pas directement notre sujet. Cependant, à titre de document, nous croyons bien faire de la donner aussi. Du reste, son accomplissement, quatre années environ après le moment où le P. della Torre en donnait connaissance au Père Général et au P. Rozaven, est une confirmation de l'authenticité de la première partie de cette même prophétie, concernant la suppression et le rétablissement de la Compagnie.

« Notre rétablissement imprévu, continue le P. della Torre, nous excitera des persécutions et des tribulations ; la plus forte (je ne me rappelle plus bien si le P. Hausherr a dit « la plus forte », ou « une des plus fortes », ou « la dernière des plus fortes »), dans ses commencements sera interne, et une espèce de schisme pour l'élection du Général... »

Quelques mois plus tard, le 28 mai 1817, le P. Sineo revenait encore sur ce sujet dans une nouvelle lettre au même P. Rozaven. — Brig en Valais : « La prophétie du P. Hausherr vous effraie, elle m'a effrayé aussi. Cependant il faut tenir ferme ; et si quelque guerre intestine s'excite, on connaîtra les vrais enfants de saint Ignace. Le Père Général désire savoir les détails de cette prophétie... je ne puis guère vous en donner d'autres ; car ce bon Père est vieux... Voici en quoi je l'ai toujours trouvé constant : 1^o Qu'il lui a prédit la destruction ; 2^o le rétablissement de la Compagnie et à peu près le temps ; 3^o qu'il vivrait encore et qu'il rentrerait dans la

(1) Vol. 6, ch. 1, p. 47 et suiv.

Compagnie; 4^o que la Compagnie aurait à souffrir des persécutions; mais que la plus forte ce seraient les dissensions intestines... »

Enfin dans une dernière lettre au Père Général, — Brig, 9 juin 1817, — le P. della Torre écrit : « J'ai répondu au P. Rozaven sur les détails de la prophétie faite à Ingolstadt au P. Hausherr. J'ai encore parlé hier avec lui une heure sur cela... Il insiste toujours sur le rétablissement qui suivrait quelque temps après la béatification du B. François de Hieronymo, que lui, le P. Hausherr, vivrait et rentrerait dans la Compagnie, que la Compagnie aurait des persécutions et qu'il y aurait des dissensions... il parle toujours de dissensions, et que ce sera là une des plus fortes persécutions... »

XVIII

*Fin malheureuse de quelques religieux sortis par leur
faute de la Compagnie.*

B, p. 176.

Aux recueils cités, il faut joindre celui du P. Olivier Manare « *Brevi corum qui vocationis gratiam de Societate nostra neglexerunt narratio, ab OLIVERIO MANAREO fideliter collecta pro posteritatis edificatione et cautione* ». Ce recueil est aux Archives de la Compagnie; il comprend cinquante-six noms.

XIX

Du nom de COMPAGNIE de Jésus.

B, p. 181.

Que le nom de *Compagnie* soit proprement notre nom, nous en avons donné des témoignages incontes-
tables et de la plus haute autorité. Le suivant n'est
pas moins grave ni moins péremptoire.

Parmi les charges relevées par l'Université de Paris
dans son décret du 1^{er} décembre 1554 contre l'Ordre
de saint Ignace, la première de toutes était tirée du
nom de *Compagnie de Jésus* adopté par la nouvelle
famille religieuse.

Dans sa réponse, le P. Lainez, — car c'est à lui qu'on
l'attribue — explique à la fois et le sens de ce nom et
les raisons très légitimes qui l'ont fait choisir : « Non
dicitur *Societas Jesu* quasi qui in eam cooptantur Socii
Jesu dici velint, sed ut solet *Societas vel Cohors aliqua*
appellationem a suo duce mutuari ; ita nos ejus ducis
nomen præ nobis ferre volumus quem sequi ex Instituto
nostro optabamus » (1).

(1) Cartas de S. Ignacio, t. 5, apend. 2, p. 495.

TABLE DES APPENDICES

1.	Dissertation du P. André Cazorla	5*
2.	Autre dissertation	7*
3.	Révélation de saint Alphonse Rodriguez, Octobre 1599 .	14*
4.	Révélation de saint François de Borgia. — Quelques nouveaux témoignages	16*
5.	Dissertation du cardinal Cienfuegos	18*
6.	Révélation faite à une Indienne au Paraguay, 1742. — Remarque	18*
7.	Saint Philippe de Néri et notre privilège	19*
8.	Le P. Paul Stralano	19*
9.	Témoignage des Pères Généraux	20*
10.	Témoignage du P. Séraphin Sordi	21*
11.	Fait raconté par le P. Roothaan	23*
12.	Le bonheur de mourir dans la Compagnie : encore quelques exemples	24*
13.	Le vêtement de la Compagnie plus cher au moment de la mort que la mitre ou la pourpre	27*
14.	Le privilège est accordé à la seule persévérance	28*
15.	Le P. Nicolas de Mac-Carthy	29*
16.	Lettre de saint Paul de la Croix concernant le rétablis- sement de la Compagnie	29*
17.	Prophéties sur la suppression et le rétablissement de la Compagnie.	30*
18.	Fin malheureuse de quelques religieux sortis par leur faute de la Compagnie	33*
19.	Du nom de <i>Compagnie</i> de Jésus	34*





060.04
T278

42781

TERRIEN, S. J., JACQUES

AUTHOR

Recherches Historiques Sur
Cette Tradition Que La Mort Dans

TITLE La Compagnie De Jésus Est Un

Gage Certain De Prédestination.

DATE DUE

BORROWER'S NAME

Nouvelle Edition.

Br Davis

DEC 12 198

42781

